



JOURNAL
ETRANGER,
OUVRAGE PERIODIQUE.

MAI 1754.

Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis,
au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie
des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques.
PISSOT, Quai de Conti.
SAUGRAIN le fils, au Palais.

M. DCC. LIV.

'Avec Approbation & Privilege du Roi.



0-18-0-1332-
8°-6373 " "



JOURNAL ETRANGER.

Del huomo di lettere diffeso ed
emendato, del P. Daniello Bartoli,
della compagnia di Giesu,
in Venetia.

*Défense & critique de l'homme de
lettres ; ouvrage divisé en deux par-
ties, par le P. Daniel Bartoli, de
la compagnie de Jésus, à Venise.*



Le titre de l'ouvrage, que nous
entreprenons d'analyser, est
intéressant ; la manière dont
l'ouvrage est exécuté ne l'est
pas moins. L'auteur, judicieux critique
& grand peintre, répand presque partout

A ij

l'utile & l'agréable. Ses pensées , qui nous ont paru vraies , se présentent presque toutes sous des images nobles & gracieuses ; & son style a constamment cette aménité & cette chaleur qui ne manquent jamais de plaire. Bien différent de ces productions destituées de plan , d'ordonnance & de marche , l'ouvrage du P. Bartoli est composé d'un commencement , d'un milieu & d'une fin , qui se tiennent & qui se répondent. L'introduction par où il débute mène droit à son sujet , & la peroraïson par où il finit en résulte naturellement.

LA gloire des lettres est flétrie , dit notre auteur , ou par les calomnies de ceux qui n'y sont point initiés , ou par les défauts de ceux qui les cultivent. Ceux-là leur font des reproches mal fondés ; ceux - ci les déshonorent par l'abus qu'ils en font. Il est également juste de s'armer pour foudroyer la calomnie & pour corriger l'abus.

LES lettres portent la félicité jusques dans le centre du malheur même. Le philosophe est sujet à l'indigence , à l'exil , à la prison , aux infirmités. A-t-il peu ,

ses desirs sont bornés ; n'a-t-il rien , il n'a point de desirs. Arraché du climat qui le vit naître , il n'est que transplanté ; mais il n'est pas expatrié : car il n'a point de patrie spéciale ; ou , pour mieux dire , toute la terre est sa patrie. On peut le tenir dans un lieu , & l'empêcher d'aller dans un autre ; mais la plus noble partie de lui-même demeure inaccessible à la contrainte ; son génie ne se laisse point enchaîner : c'est au contraire dans ces momens de resserrement & de gêne , qu'il s'élance d'ordinaire avec plus d'impétuosité , qu'il s'élève avec plus de hardiesse , qu'il opere avec plus de vigueur , & qu'il enfante ces chef-d'œuvres , qui charment son siècle , & charmeront les siècles à venir. La maladie l'attaque , le mine , le détruit ; les forces abandonnent ses organes ; la fermeté n'abandonne pas son cœur.

L'IGNORANCE au contraire est malheureuse même dans le bonheur : elle dégrade & la sainteté , & les dignités , & la profession des armes & les richesses. Plus on a de connaissances mêmes naturelles , plus on ressemble au premier être qui connoît tout essentiellement. L'œil de

la foi & celui des sciences voyent mieux & plus de choses réunies que l'un sans l'autre. Les lettres sont nécessaires à la profession des armes. En tems de guerre, que d'occasions d'employer tout ce que l'éloquence a de plus véhément, soit pour reprendre, soit pour encourager ! Les lettres sont une ressource pour le militaire, en tems de paix : elles le rendent plus propre à la vie civile, en lui redonnant cette aimable douceur, qui est le lien de la société. Quel bonheur imaginer pour un riche, dont le corps est une masse de chair, & l'esprit une masse d'ignorance ? Un être de cette espèce fait de sa tête l'esclave de son ventre, & n'emploie les épaisses pensées de l'une qu'à étudier les moyens de satisfaire à l'insatiable voracité de l'autre. C'est un être qui végète plutôt qu'il ne vit. L'homme de lettres vit bien réellement ; *vivit is qui se uitit.*

Ici finit la première partie qui contient les avantages réels que procurent les lettres, les sciences & les arts ; avantages que goûte l'homme de lettres dans toutes les positions où peuvent le jeter l'indigence, l'exil, la prison, l'infirmité ; avantages que ne goûta jamais l'ignoran-

ce , ni dans le dévot , ni dans le monar-
que , ni dans le guerrier.

Les meilleures choses sont souvent celles dont on use le plus mal ; mais l'usage qu'on en fait , quel qu'il soit , n'en change point la nature. Les fleurs perdent - elles leur arôme & leur beauté , parce qu'elles sont exposées aux outrages de l'araignée qui les dépouille , pour en composer son venin ? Les armes , les sceptres , la beauté , les richesses , les honneurs , la noblesse , la sainteté , la religion , quoi de plus innocent en soi ? Cependant la barbarie , l'ambition , l'impu-
dicité , le luxe , la fierté , le faste , l'hy-
pocrisie & l'intérêt savent abuser de tout cela. On abuse aussi des lettres ; & des deux abus qui se commettent le plus ordinairement en ce genre , l'un tourne au dommage d'autrui , l'autre n'affec-
te que celui qui le commet.

Les défauts des gens de lettres , que l'équité défend de mettre sur le compte des lettres mêmes , à qui ils n'appartiennent point , sont , suivant le P. Bartoli que nous ne faisons qu'esquisser , le pla-
giat , l'obscénité , la médisance , la suffi-

fance , la petitesse , l'imprudence , l'ambition , l'avarice & l'obscurité.

Il y a trois sortes de plagiaires : les uns prennent indistinctement partout ce qui les accommode , en changeant seulement les titres des ouvrages , & quelquefois l'arrangement. Leurs livres , semblables à des guirlandes , offrent un bel ensemble , qui résulte de la réunion de plusieurs pièces rapportées. Ils ont la discréption d'emprunter peu de chacun , afin que personne ne se plaigne ; & de ne citer jamais les auteurs qui leur ont prêté , afin que personne ne les soupçonne.

Les plagiaires de la seconde classe font pire. Tombent-ils sur quelque excellent morceau , laissé par quelque homme supérieur , qui n'a pas eu le loisir d'y mettre la dernière main ; ils s'en emparent avec avidité , & le publient ensuite avec orgueil , comme le fruit de leur travail. Que celui qui trouve un tresor dans son champ le garde , dit l'empereur Adrien ; mais que celui qui en aura trouvé un dans le champ d'autrui le partage avec le maître du champ , & qu'il lui en donne la moitié. Si cette loi est juste , relative-

mément à l'ordre civil ; elle l'est autant & même plus, relativement à l'ordre littéraire.

Les plagiaires de la troisième classe ont une conduite encore plus choquante. Dans un ouvrage qu'ils donnent, il n'y a d'eux que leur nom ; tel le cheval de la fable n'avoit du lion que la peau.

Il semble qu'il soit comme essentiel, aux poëtes surtout, de souiller leur plume de quelques obscénités. La poësie d'aujourd'hui n'a que trop d'Ovides, qui préférant le mont Ida au mont Parnasse, les mirtes aux lauriers, les colombes aux cignes, & le petit dieu de Cythere à Apollon, font tenir aux chastes muses le langage des plus infames lieux. L'âge, l'exemple, l'occasion, la foibleesse les excusent, disent-ils ; leurs écrits enjoués paroissent pernicieux sans l'être ; leur intention n'est pas de faire tort aux autres, mais de se faire honneur à eux-mêmes. On ne doit se permettre, sous quelque prétexte que ce soit, rien qui donne aux mœurs la moindre atteinte directement ou indirectement.

LA médisance est le défaut le plus

Av

commun des gens de lettres, leur brillant défaut, & celui dont ils se corrigent le moins. Les médisans n'épargnent personne, ils blessent les vivans, ils déchirent les morts : aussi personne ne les aime, le grand nombre les fuit, tout le monde les déteste. Un homme qui n'a qu'un babil aisé, ne doit pas se prêter de décider sur les écrits, de peur qu'il ne lui arrive de se méprendre, en condamnant ce qu'il n'entend point, & en maltraitant ce qui lui déplaît. Il est fâcheux de mériter l'application du *ne sus Minervam*. Nous ririons de voir des souris, qui sortant de leurs trous, & portant une paille au lieu de lance, fondroient sur un lion ; certains auteurs sont le lion, & certains critiques les souris.

Altius his nihil est ; haec sunt confinia mundi.

Man.

COMBIEN ce vers caractérise-t-il de gens de lettres qui prodiguent aux autres leurs mépris, & qui réservent pour eux seuls toute leur estime ! Les autres ne sont que de petites sources, ils sont l'oceau ; les autres des taupes, eux seuls des lynx ; les autres des papillons, eux des aigles. Personne n'est au-dessus de nous, personne n'est

même de niveau avec nous , tout nous est inférieur ; subjuguons tout , *nos duo turbas sumus*. Entendez - vous ces torrents qui tombent ? Quel bruit ne font-ils pas en se brisant contre les rochers ? Le fracas est si grand , le mugissement est si affreux , qu'on diroit que c'est la mer même. Le lit en est immense. Mais quel en est le fonds ? Il n'y en a point : ce n'est qu'une superficie ; une simple lame d'eau. Au contraire , les véritables fleuves , aussi profonds que vastes , le dirai-je , avec quelle modestie n'avancent-ils pas vers la mer ? Ils ne produisent pas le son le plus léger , pour avertir le voisinage de prendre garde à la cavité de leur fonds , à la largeur de leur rivage , à la clarté de leur eau , & à la rapidité de leur cours : ils vont ; & ils vont dans le silence , ils vont avec tranquillité.

QUELLE est la cause qui communique à la masse inconcevable des cieux le mouvement continual qui l'agit ? Est-ce une intelligence ? Est-ce un corps ? Les sphères des planètes sont - elles autant de cieux , qui , rangés dans la concavité les uns des autres , s'embrassent mutuellement ? Ou un seul ciel fert-il d'habitation

Avj

à ce nombre prodigieux d'étoiles ? De quelle substance est-il composé , ce ciel ? D'une substance corruptible , ou immortelle ? Liquide comme l'air , ou solide & dure comme le diamant ? D'où viennent les taches du soleil , d'où les satellites qui l'entourent , d'où l'obscurité répandue sur la surface de la lune ? De quelle matière sont composées , & à quel feu s'allument les comètes & les étoiles nouvelles qui paroissent subitement ? Sont-elles étrangères dans le ciel , ne le sont-elles point ? Formées là-haut , ou attirées d'ici bas ? Les mouvements irréguliers des planètes peuvent-ils se réduire à une règle certaine ? Comment peut-on savoir & prédire les éclipses ? Quelle est la profondeur des cieux ? Quel est le nombre des étoiles ? Quelle est la vitesse de leurs mouvements ? Quel est le volume de leur masse ? Où les vents prennent-ils les ailes sur quoi ils volent , la force de leur résistance & celle de leur impulsion ? Quel est le principe qui règle leur durée & leurs retours périodiques ? Qui tient suspendu en l'air l'immense amas des nuées ? Comment se résolvent- elles en gouttes ? Comment dans leur sein rempli d'eau , se forme la soudre qui est un feu ? Qui les condense

en neige ? Qui les consolide en grêle ? Qui peint l'arc-en-ciel , toujours avec la même combinaison de couleurs , & toujours avec un diametre d'une mesure proportionnée ? D'où viennent les sources qu'on trouve sur le sommet des plus hautes montagnes ? D'où , dans des carrières où la terre est homogene , des marbres si différens par le mélange qui les distingue , & des métaux si peu ressemblans par leurs qualités ? Qui donne à la mer son flux & son reflux ? Qui fournit aux fleuves les eaux, dont leur lit se vuide sans cesse , & ne se désemplit jamais ? D'où dépend la contexture des fleurs & des herbes , le méchanisme & la forme des corps , si variée dans les animaux qui habitent la terre , l'air & l'onde , les proportions des mixtes , l'harmonie des qualités connues & occultes ? Enfin ce qui est , quel être a-t-il ? Ce qui se fait , comment se produit-il ? Savoir tout cela , seroit ne sçavoir rien du tout , en comparaison de ce qui resteroit à apprendre : & cependant où est l'homme qui sache même ce rien ?

LA premiere attention de celui qui se met en mer , c'est d'observer le vent , pour



se conformer à sa direction. Celui qui s'asse donne aux lettres doit commencer par consulter son génie , pour céder à son impulsion , & pour la seconder. Ce seroit une erreur de s'appliquer ou aux sciences spéculatives , ou aux sciences mixtes , sans y être déterminé & plié par l'inclination , par le génie , par la nature : & le moyen de ne jamais rien savoir , c'est de ne savoir pas s'appliquer d'abord au genre pour lequel on est destiné : *tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.*

SOCRATE & Platon quittèrent l'un la sculpture , l'autre la peinture où ils réussissoient mal , parce qu'ils n'y étoient point appellés , pour vaquer l'un à la morale , l'autre à la métaphysique où ils réussissoient bien , parce que c'étoit leur vocation. Auguste voulant ajouter les lauriers du poète à ceux de l'empereur , & manier tour à tour la lyre d'Apollon & la foudre de Jupiter , composa l'Ajax , tragédie pitoyable. Auguste se déplaçoit ; il étoit né pour donner des ordres en souverain , non pour donner des pièces en subalterne ; pour le sceptre , non pour la plume ; pour le théâtre public du monde , non pour des sciences privées. Au con-

traire, Ovide, jetté malgré lui par son pere dans la discussion des affaires d'autrui, plaida beaucoup plus vis-à-vis de lui-même qu'avec les autres: le génie poétique, que la nature avoit imprimé dans son ame, le força à se dérober au tumulte bruyant du barreau; pour goûter dans le silence la douce tranquillité des muses, il déposa les armes d'Astrée, prit celles d'Apollon, commença à mettre la premiere main à ses métamorphoses, & sur le champ se métamorphosa lui-même d'avocat en poète: *ducunt volentem fata, nolentem trahunt.* Sen. Comment parvenir à connoître son génie, dont la connoissance est si nécessaire? Sa voix est claire, intelligible, distincte; elle n'a pas besoin d'être interprétée; il faut seulement des oreilles qui veuillent l'entendre.

L'AMBITION accroît excessivement le nombre des mauvais livres. L'envie de passer pour homme de lettres est une passion générale: l'écolier se croit un maître, le maître se regarde comme un prodige; les presses gémissent; tout est imprimé. La plupart s'imagineroient n'avoir rien fait, s'ils n'avoient fait qu'un seul livre; ils ne pensent avoir travaillé,

que quand ils ont composé de quoi remplir une bibliothéque entière. Détrompez-vous, leur doit-on dire. On compte pour rien la quantité des volumes ; on en pese la qualité ; & c'est ce poids, quand il se trouve, qui donne la gloire & la réputation.

ON ne choisit pas un sujet proportionné à ses forces ; de là vient qu'on est accablé par une matière qui résiste avec plus de vigueur qu'on n'en a pour la vaincre. De là tant d'ouvrages qui coûtent beaucoup à faire, & qui n'en valent que moins quand ils sont faits : *utilius dormire fuit, quam perdere somnum & oleum.* Auf. N'allez-point chauffer le cothurne, & emboucher la trompette héroïque, pour avoir été loué de la tournure ingénieuse que vous aurez donnée à une chanson ou à une épigramme. Tout n'est pas à la portée de tout le monde.

L'ON ne travaille pas assez le sujet qu'on a choisi : on n'a pas encore achevé de penser qu'on a achevé d'écrire. On répand à la hâte quelques fleurs ; elles sont annoncées ; on les regarde ; elles tombent flétries.

PARMI les gens de lettres, les uns par ambition communiquent trop, les autres par avarice ne communiquent pas assez. Les hommes qui nous ont devancés nous ont transmis leurs connoissances, comme une succession qu'ils nous ont chargé de faire passer à notre tour à ceux qui viendront après nous. Nos contemporains sont nos héritiers, que nous devons admettre à partager avec nous, & qui doivent nous recevoir aussi à partager avec eux. Cette communication d'idées est nécessaire pour le progrès des lettres. Ce qui a été envisagé comme des conséquences par ceux qui nous ont précédés, nous fert de principes; & nos recherches commencent où les leurs ont fini.

MAIS à quoi bon se communiquer, si on ne le fait qu'en s'enveloppant? On se présente pour être vu; on parle pour être entendu; on écrit pour être compris. L'obscurité est donc un vice, soit celle qui est naturelle, soit celle qui est affec-tée? Celle-là est un défaut de l'esprit; celle-ci un effet de l'ambition: on plaint celui qui tombe dans la première; on blâme celui qui se jette dans la seconde.

UN génie étroit ne peut pas unir sans confondre, ne peut pas placer les parties sans faire tort à l'ensemble ; il s'éleve plus de fumée que de flamme sur les pensées toutes de feu d'un génie trop ardent ; deux causes de l'obscurité naturelle.

L'ENVIE de se singulariser produit l'obscurité affectée ; on n'a qu'une maniere de penser commune ; on cherche une maniere de s'énoncer qui ne le soit pas, & qui fasse illusion sur la maniere de penser ; on rapproche les termes les moins analogues ; on les lie bizarrement ; on se fait un stile qui ne ressemble à rien ; on se persuade qu'on est sublime, & on n'est qu'obscur.

LES observations suivantes ne feront point hors d'œuvre. Elles ont pour objet le sujet qu'on doit choisir ; la disposition qu'il faut donner à ce sujet, les préparatifs des matériaux qui peuvent y entrer ; les différens stiles qu'il est nécessaire d'employer, selon la différence des sujets, & en particulier celui que les Italiens appellent *conctoso*, & que nous pourrions appeler le stile *maniéré* ; enfin l'examen & la correction du tout ensemble.

UN sujet en général ne mérite aucune attention, que lorsqu'il paroît renfermer de l'utilité ou de l'agrément, ou l'un & l'autre à la fois; & il doit y avoir de la proportion, entre les difficultés du sujet, & les forces du génie qui se propose de le traiter. Si vous êtes un pygmée, vous n'irez pas vous charger du fardeau que porteroit feulement un Atlas. Que de téméraires, à qui s'appliquent d'eux mêmes les vers cités par notre auteur!

Icaro, oïme, tropp' alto, Icaro sali,

Ferma, Icaro, il volo e bassa l'ali...

LA seconde opération, qui consiste dans la distribution du sujet, est une des plus importantes. C'est au jugement à dessiner l'ensemble; à distinguer, à organiser, pour ainsi dire, à disposer toutes les parties séparément; puis à les unir toutes dans un tel accord.

Primo ne medium, medio ne discrepet imum-

COMPOSER est la troisième opération. Composer un ouvrage, c'est construire un édifice. Le plan & le modèle ne suffisent point pour la construction: il faut

encore trouver sous sa main la pierre , la chaux , le bois & le fer. Il faut de même qu'une longue étude ait rassemblé dans une tête les connaissances que fournissent l'histoire sacrée , profane , naturelle & civile , la politique , les rites , les loix anciennes , les maximes des hommes sages , la mythologie , les hieroglyphes , les proverbes , & sur-tout la philosophie naturelle & morale , les mathématiques , la jurisprudence , la médecine & la théologie. Les connaissances sont les matériaux qui reçoivent leur forme du style par lequel elles sont employées. Ce qui concerne le style se réduit à la quantité & à la qualité : la quantité se mesure par la longueur ou par la brièveté ; la qualité s'estime par l'énergie ou par la foiblesse. Le style est ou asiatique , ou attique , ou laconique : sublime , médiocre , ou simple. L'asiatique est flasque ; le laconique obscur ; l'attique serré & clair , & conséquemment préférable. Le sublime est impérieux , plein de magnificence & de majesté ; c'est à lui à se montrer lorsqu'on se propose d'attaquer les cœurs , d'y exciter le trouble & de les ouvrir à la persuasion. Le médiocre , fait pour les matières agréables , séme va-

lontiers des fleurs sur sa route ; ses charmes servent pour amuser, & pour conduire au plaisir. L'ordre, la clarté & la précision, sont tous les ornemens du style de la dernière classe. Chez lui point d'éclairs, point de tonnerre ; il est uni, précis & négligé ; & c'est ainsi qu'il doit être pour remplir son objet, qui est ordinairement d'instruire. Le style *concentrato*, à qui le pere Bartoli n'a point assigné de classe, parce qu'il le regarde avec raison comme un style bâtard & réprouvé, est surchargé de brillans. Ce ne sont que pointes, saillies, épigrammes, jeux de mots, qui prouvent toujours beaucoup d'esprit & peu de jugement; des allusions subtilisées, des pensées étincelantes, des métaphores audacieuses, un discours alambiqué, un style enfin qui ne sympathise avec aucun genre de matieres. Car, est-ce ainsi qu'on instruit, qu'on remue, qu'on plaît même ? Les ornemens trop multipliés rebutent, & les ornemens déplacés embellissent moins qu'ils ne déparent. Il s'échappe de toutes les parties de votre corps une odeur de musc qui entête & qui porte à vous fuir : *mallem allium oleres*. L'inadvertence causée par la précipitation ou

par la chaleur fait commettre bien des fautes. Donnez à votre sang le tems de se refroidir, & à votre ouvrage celui de se reposer. Reprenez-le ensuite, décomposez-le, & soyez votre propre censeur; mais soyez-le avec ménagement: en ne corrigeant pas assez, nous négligeons de changer le mal en bien; en corrigeant trop nous changeons souvent le bien en mal: *non tam splendescit limâ quam deritur.*

TELS sont les principaux traits de l'ouvrage du pere Bartoli, dans lequel nous trouvons à la vérité de quoi blâmer; mais dans lequel nous trouvons plus encore de quoi louer. Nous croirons avoir tout dit, en lui adaptant le vers de Martial ainsi modifié, *sunt mala, sunt quædam mediocria, sunt bona multa.* Du mauvais, du médiocre, du bon, de l'excellent même; ces deux dernières qualités qui prédominent se remontrent à toutes les pages. Nous aurions voulu que l'auteur, s'abstenant de substituer le coloris poétique à celui de la prose, eût toujours évité de mêler le sacré avec le profane; & nous pensons qu'il eût été plus riche, s'il ayoit été moins fécond;

peut-être auroit-il pû faire de grands retranchemens à son ouvrage sans l'appauyrir. J'ai peur aussi qu'on ne lui reproche que les comparaisons sont trop entassées dans sa pièce , & que le soleil , ainsi que les météores y jouent un trop grand rôle. La répétition du plaisir même le plus piquant en émousse la pointe , & devient quelque fois une cause d'ennui. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir pris un juste milieu entre ces périodes incom- mensurables , dont le corps formé par une chaine de propositions incidentes , qui s'attachent les unes aux autres , ne finit point , & ces lueurs de périodes tronquées qui n'ont point de corps. Quels éloges ne mérite-t-il pas sur-tout , pour s'en être tenu à tracer le tableau général de la plûpart des auteurs , sans faire le portrait d'aucun en particulier ? Le sujet étoit immense ; la satyre présentoit pour matiere une foule de héros , & pour prix une moisson de lauriers ; l'occasion étoit naturelle ; mais notre auteur exerçoit l'art noble & utile de la critique , qui ménage la personne , autant qu'elle ménage peu les défauts. Pour mettre nos lecteurs en état de juger par eux-mêmes , nous insérons différens morceaux qu'il

nous a semblé ne devoir point leur déplaire ; & nous les traduisons en faveur de ceux à qui la langue ne feroit point familière.

DANS son début, le P. Bartoli peint ainsi les duretés que les hommes de lettres éprouvent de la part des grands qui les délaissent & qui vont quelquefois jusqu'à les mépriser. *Le montagne, che sono gravide d'oro, non sogliono havere ne boschi per delicie, ne herba per pascolo.*
Altro di lor non si vede che magro cenere e sterile arena, fuor di cui mostrano scoperte l'ossa de grandi lor sassi, & hanno una vergognosa nudità. Onde frà gli altri monti vestiti d'alberi e d'erbe appena compaiono senza disprezzo. Questa è la misera sorte della virtù nel mondo ; pervene d'oro ch' ella chiuda in petto ; quanto ricca è di dentro, tanto povera è di fuori. » Les montagnes, qui dans leur sein renferment des mines d'or, n'ont ordinai-rement ni bois qui donne un ombrage délicieux, ni herbe qui fournisse un paturage utile. On ne voit sur leur superficie qu'une cendre maigre & un sable stérile, à travers lequel perce le roc qui leur sert comme d'ossemens.

» Elles

» elles montrent pour ainsi dire une nu-
 » dité humiliante. Aussi à peine parois-
 » sent-elles devant les autres montagnes
 » garnies d'arbres & couvertes d'herbes,
 » sans s'attirer le mépris. Tel est le
 » malheureux sort de la vertu dans le
 » monde ; quoiqu'elle porte dans son
 » cœur des veines d'or , elle paroît aussi
 » pauvre qu'elle est riche. »

Au sujet de ces enfans frivoles de la fortune , aussi ineptes qu'opulens , & qui portent sur eux en habits & en bijoux plus qu'il ne faudroit pour entretenir pendant des années entieres des êtres pensans , des hommes utiles ; notre auteur égayant son ton , se prête dans l'original à un bâlinage élégant , qui ne peut que perdre dans la traduction , parce que la naïveté qui en fait le prix refuse souvent de passer d'une langue dans une autre . . . Supposez , dit-il , ce corps sans ame , revêtu du linge le plus recherché , de la soye la plus précieuse , & de la laine la plus fine qui aura été relevée par la pourpre la plus éclatante ; il pourra éblouir les foibles yeux du vulgaire : le philosophe , bien loin de l'admirer , pourra lui dire , pour rabbattre sa morgue imposante : *Signore*,

questa lana, prima di voi, la portava una
pecora : perciò ella vi stà si ben in dosso &
si volentieri vi s'adatta & acconcia, per-
che non le pare d'aver perduto, ma solo
d'haver mutato padrone. E siccome il colore,
in ch' ella è tinta, non toglie ch' ella non
sia lana, ancorche più bella : così la sem-
biante humana che voi havete non fà che
non state una pecora, se ben di più bel
pelo e di più honor a ta presenza. » Sei-
» gneur, la nature avoit fait servir d'a-
» bord à habiller une bête brute cette
» laine qui sert maintenant à vous parer.
» C'est pour cela peut-être qu'elle vous
» sied si bien, on diroit qu'elle prend
» plaisir à vous couvrir & à vous orner,
» parce qu'il lui semble n'avoit fait que
» changer de maître : & comme la cou-
» leur que l'art lui a donnée par le moyen
» de la teinture, ne lui a pas ôté sa qua-
» lité de laine, mais l'a seulement em-
» bellie : aussi à travers l'attirail somp-
» tueux que vous étalez, on apperçoit que
» réduit à la seule animalité vous n'avez
» de l'homme que la simple figure & la
» méprisable écorce.

Ce que notre auteur dit de certains
génies privilégiés qui franchissent les

bornes ordinaires de l'esprit humain, suffiroit pour donner une idée juste de son pinceau plein de fermeté & d'expression. Ecouteons-le parler. *Che si dira di quelli, che per ogni professione di lettere portano un ingegno ugualmente perfetto, onde come à tutti i colori la luce, così la lor mente ad ogni materia bassa o sublime, d'ampia o di profonda misura s'adatta? Pochi vene sono, pur vene sono: e loro dir si può per un intero panegirico quella gran lode.*

*Sparguntur in omnes,
In te mixta fluunt, & que divisa beatoe
Efficiunt, collecta tenes. Cl.*

» Que dire de ceux qui ont une aptitude égale pour tous les genres de littérature? Tel que la lumiere qui se prête à toutes les couleurs, le génie de ces hommes rares se prête à toute sorte de sujets, médiocres ou sublimes, vastes ou profonds. Il y a peu de génies de cette espèce; il y en a cependant; & on peut leur appliquer pour en faire un éloge accompli, les flatteuses louanges que renferment les vers de Claudio, qui disent: Les grandes qualités & les talents supérieurs sont

B ij

„ versés distributivement sur tous les
„ hommes ; vous en réunissez l'assem-
„ blage complet , & vous possédez la
„ collection de ces trésors , qui même
„ divisés ont le pouvoir de faire des heu-
„ reux. „ *Ingegni beati in cui ciò che*
Plinio vide in un albero , che solo era un
horto intero, poiche havea innestate le frutta
di tutti gli alberi ; ciò che Ausonio ebbe in
una statua di Bacco che teneva un non sò
che di tutti i dei , onde ei lo chiamò non
un dio solo , ma un pantheon , molto più
felicemente e con materia di maggiore am-
miratione e invidia espresso si vede. Son
soli , ma vaglion per molti , ne per molti
solo , ma per molti eccellenti. » Pline
» trouva un arbre qui faisoit à lui seul
» un jardin entier , par la raison que les
» fruits de tous les autres arbres y étoient
» gressés. Ausone avoit une statue de
» Bacchus qui avoit un je ne sai quoi de
» tous les dieux , ce qui l'engagea à l'ap-
» peler , non pas tel ou tel dieu , mais
» *Pantheon , ou l'universalité des dieux.*
» Ces deux traits singuliers se trouvent
» exprimés beaucoup plus heureusement ,
» & fournissent une plus ample matiere
» à l'admiration & à l'émulation dans
» les génies fortunés dont nous parlons ;

» Ils sont seuls , mais ils en valent plusieurs ; même de ceux qui seroient excellens : *e meritano che di loro si dica come del gran colosso di Rhodi.* Majores sunt digitii ejus quam pleræque statuæ. *Sono soli , ma si trasformano in tanti quante professioni hanno le lettere , ne sapete in qual di loro sieno più eccellenti , poi che in tutte sono pari a se stessi , non son minori di verun altro , e possono trovare più facilmente chi gl' invidii che chi gliu guagli: finalmente in qualcunque forma d'intendere li vogliate , potranno dire come appresso i poeti Vertunno.*

Opportuna mea est cunctis natura figuris ,

In quamcumque voles verte , decorus ero...:

» O N disoit du grand Colosse de Rhodes : ses doigts sont plus grands que la plupart des statues. Ils méritent qu'on en dise autant d'eux. Ils sont seuls , mais ils se transforment en autant d'eux-mêmes qu'il y a de parties différentes dans les lettres , sans que vous puissiez déterminer quelle est la partie dans laquelle ils excellent le plus , puisque dans toutes les circonstances ils sont égaux à eux-mêmes ; ils

B iiij

» ne sont inférieurs à qui que ce soit, &
» peuvent trouver plus aisément des ja-
» loux qui envient leur sort, que des
» imitateurs qui égalent leur mérite.
» Enfin, en quelque genre que vous
» vouliez qu'ils se signalent, ils pour-
» ront dire, comme Vertumne chez les
» poëtes : mon génie est propre à pren-
» dre toutes les formes, & à subir toutes
» les modifications ; prescrivez-lui celle
» que vous jugerez à propos ; elle lui
» conviendra, & vous en serez satis-
» fait.

LA manie d'écrire, maladie épidémi-
que, qui regne constamment dans l'em-
pire littéraire, met en travail beaucoup
de montagnes, qui ne produisent le plus
souvent que des souris. *In leggere la
superba promesse de loro titoli vi verrà sic
la lingua o quel verso d'Oratio, quid di-
grum tanto feret hic promissor hiatu?*
*O quello scherzo, con che Diogene vi burla
della gran porta d'un picciol castello con
dire : Chiudete cotesta porta, se non il
castello vi suggira per essa, e vi lasciera senza
patria ne casa. Un huomo di lettere vola
coll' ingegno curioso all' apparenza di
qual che pellegrino pensiere, di qual che*

machina di discorso, ma come gli uccelli
 che volavano all' uve dipinte da Zeusi, se
 famelico ci venne, digiuno ne parte. "En
 lisant les titres pompeux inscrits sur leurs
 frontispices, vous vous rappellez d'abord
 ou ce vers d'Horace : *l'auteur promet des
 merveilles, comment fera-t-il pour tenir
 sa parole?* ou la plaisanterie, dont Dio-
 gène se servit pour tourner en dérision
 un petit château dans lequel on entroit
 par une grande porte: *fermez cette porte,*
 dit-il, *de peur que le château ne sorte par
 là, & ne vous emporte votre logement.* La
 curiosité fait voler un homme de lettres
 vers une pensée qui a l'air d'être neuve,
 vers un raisonnement qui paroît ner-
 veux; mais s'il y est venu affamé, il s'en
 retourne à jeun, comme les oiseaux qui
 s'abattoient sur les grappes de raisin
 peintes par Zeuxis. *Felici le lettere se an-*
cor i libri havessero il loro inverno, e come
a gli alberi ogni anno cadono dopo l'au-
tunno le foglie, i fogli alla maggior parte
di questi cadessero. Il mondo sarebbe con-
cio tanto più savio, quanto che havrebbe
in minor numero maestri d'errori & oracoli
di bugie. "Heureuses les lettres, s'écrie
 ailleurs notre auteur, s'il y avoit un
 hyver pour les livres, & si la plûpart

» perdoient leurs feuilles , comme les
» arbres perdent les leurs , toutes les an-
» nées à la fin de l'automne : le monde
» gagneroit à cette perte d'autant plus
» de connoissances , que le nombre des
» maîtres de l'erreur & des oracles de
» l'imposture en décroîtroit davantage.

LES difficultés , qui environnent l'en-
trée de la carrière des lettres , inspirent
quelquefois le découragement. On vou-
droit qu'il n'y eût point d'intervalle en-
tre partir & arriver au terme , & qu'il
fût possible de s'élever dans un moment
au sommet de la perfection. *Non souvien-*
loro che huomo non s'è prima d'esser bam-
bino , ne habile al corso prima d'esser ito
carponi per terra portando sù le mal ferme
gambe , e sù le tenere braccia la vita vac-
cillante e cadente ad ogni passo : ne spedito
di favella prima d'haver havuto in bocca
il silentio , poscia i vagiti , indi una lin-
gua scilinguata e balbettante con vocci di-
mezzate & istorpie fino a scolpire con fatica
babbo e mamma , e questo prendendo di
bocca altrui ad una le sillabe e le voci ,
rendendone come l'echo i pezzi , più imi-
rando l'altrui favella che favellando. *«*
» Ont-ils oublié que nous avons été en-

» fans ayant que d'être hommes ; que
 » nous n'avons été en état de courir
 » qu'après avoir marché à tâtons , por-
 » tant un corps chancelant sur des jam-
 » bes mal assurées , & des bras tendres ,
 » & tombant encore à chaque pas ; que
 » notre bouche a d'abord été fermée par
 » le silence , ouverte ensuite pour former
 » des cris , puis accoutumée avec peine
 » à balbutier des noms que nous ayons
 » tronqués & estropiés , ne prononçant
 » pas mieux que les autres ceux des au-
 » teurs de nos jours ; & que même nous
 » ne sommes venus jusques-là qu'en pre-
 » nant dans la bouche d'autrui les der-
 » nieres sillabes des mots dont , comme
 » l'écho , nous avons rendu des fragmens ,
 » parlant moins nous-mêmes qu'imitant
 » le langage des autres. «

PRESTONS encore un moment l'oreille
 aux partisans du stile maniére (*conctofo*)
 & finissons par l'apologie aussi futile que
 spacieuse qu'ils font de leur idole. *Ne per-*
che sia bello e vago lo stile , è egli perciò
o mollemente donneisco , o poco robusto alle
imprese del persuadere. La gratia non gli
toglie la forza. Egli ha lo tessuto vanto de'
soldati di Giulio Cesare che sapevano etiam

unguentati bene pugnare. Porti Ajax lo scudo di cuoio senza ornamento horridamente negletto. Achille che l'ha coperto d'oro e seminato di diamanti non è per cio men forte, per ch' è più bello. Imagineatevi un Alcibiade ugualmente generoso nel cuore e bello nel volto, che gode di comparire in battaglia con la ghirlanda di fiori sù l'elmo, e co' ricami sopra la corazza, e di combattere si adorno, come altri adorno trionfa.

Pour être beau, pour être faillant, le style n'est pas pour cela ou mollement efféminé, ou trop peu nerveux; pour réussir à persuader, les graces ne lui ôtent point la force. Il a le même avantage que les soldats de Jules César qui favoient se battre, quoique bien parfumés. Qu'Ajax porte un bouclier de cuir sans ornement, & qui même, par son air négligé, imprime la terreur: Achille, qui porte le sien couvert d'or & enrichi de diamans, en a-t-il moins de valeur, parce qu'il déploye plus de magnificence? Imaginez-vous un Alcibiade, en qui la générosité du cœur égale les charmes de la physionomie, qui se fait un plaisir de paroître sur le champ de bataille avec une guirlande de fleurs sur son casque, & avec

» une cuirasse remarquable par son éclat,
 » & de s'orner pour le combat, comme
 » un autre s'orne pour le triomphe. . . »
 Nous n'accompagnerons d'aucune réflé-
 xion les endroits que nous avons cités :
 ceux qui entendent la langue Italienne,
 seront bien aises de les lire; & si ceux
 qui ne l'entendent pas viennent à regretter
 de les avoir lus, nous leur permettons
 de s'en prendre à nous.



*EXTRAIT d'un Mémoire de
M. Linnæus, sur une espece de petits
rats de Norvège, que les habitans
croyent tomber du Ciel.*

LA persuasion universelle, où l'on est en Norvège, qu'il y a dans ce pays certains petits animaux qui tombent des nues, a fait naître au savant Wormius l'idée d'expliquer, par des raisons probables, comment il peut tomber des rats des nues, ce qu'il a fait dans un ouvrage exprès, qui a pour titre : *Olaï Wormii Historia animalis, quod in Norvegia à nubibus decidit, & sata ac gramina, magno incolarum detrimento, celerrimè depascitur. Hafnia, 1653. in-4. 66. pag.* Depuis son tems aucun naturaliste n'étoit allé plus loin ; ou, pour mieux dire, n'étoit revenu en deçà : car ayant d'examiner comment il peut tomber des rats du ciel, il eût été bon de s'assurer qu'il en tomboit effectivement. C'est ce que je me suis proposé

de faire, dit en substance M. Linnæus, & ce que j'ai fait. Peut-être que mes recherches exciteront mes compatriotes à en faire de nouvelles. Je vais, en attendant, commencer par donner les miennes. On désigne cette espece de rat en Zoologie par les noms de *Mus cauda abrupta*, *corpore fulvo*, *nigro*, *maculato*. *Mus montanus*. Schefferri *Lapponia*. p. 346. *Mus Norvagicus*. Wormii *Monograph. 6*. *Mus Norvagicus*, *vulgò Leming*. Wormius in *musæo*. p. 322. Ray. *Synops. animalium quadrupedum*. *Lemmus*. Olai magni tabula *terrarum septentrionalium*. 18. c. 20. Je passe sous silence les noms que Gesner, Ziegler, Johnston & d'autres leur ont donnés; car ces auteurs ont tiré leurs descriptions de ceux que je viens de citer.

Ce rat est un peu plus petit que le rat ordinaire, & à peu près gros comme une taupe; le fond de sa couleur est un jaune, tirant sur le brun, excepté au ventre où le jaune est plus clair; le devant de sa tête est noir, de même que le dessus des épaules & des cuisses, & ses côtés sont tachetés; sa queue courte & velue est de couleur jaune, entre-mêlée de noir; il a une barbe comme les autres rats, & cinq

doigts à chaque pied ; ses oreilles sont fort courtes ; il a quatre dents devant, deux en haut & deux en bas, & à chaque côté de mâchoire trois molaires.

Ces rats demeurent dans les montagnes de la Lapponie, qui sont toutes perforées des trous qu'ils y font pour se loger. Chacun a le sien. Ils ne sont pas cœnobites. Ce n'est pas pourtant qu'ils soient farouches : au contraire ce sont des rats très-résolus ; ils aboyent comme des petits chiens, quand on en approche ; & si on leur présente le bout d'un bâton, au lieu de fuir, ils le mordillent & le tiraillement. Ils font ordinairement cinq ou six petits à la fois, mais jamais plus : aussi leurs femelles n'ont-elles que six téttes.

J'AI observé, dans ceux que j'ai disséqués, qu'ils se nourrissent avec de l'herbe & de la mousse à rennes ; ainsi il n'en coutre pas plus aux Norvégiens pour les nourrir que pour les loger. A ce que les Lapons rapportent, les rennes poursuivent ces rats, & les mangent avec avidité ; ce qui est une singularité digne de remarque, leur estomac ne paroissant pas disposé pour recevoir & digérer de la viande.

Ces mêmes rats & les vers de neige, que les Lappons appellent *Cheruna*, servent encore toute l'année de nourriture à une espece de renards, qui vivent dans les montagnes, & qui ressemblent exactement aux nôtres, excepté qu'ils sont blancs, & que leurs peaux sont moins estimées. Les chiens du pays, qui sont en grand nombre, chaque Lappon ayant le sien, en font aussi leur principale nourriture, quand ils accompagnent les rennes au pâtrage; cependant ils n'en mangent gueres que la tête.

MAIS ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux, ce sont leurs fuites ou leurs émigrations; car en certains tems, ordinairement en dix ou vingt ans une fois, ils s'en vont en troupes nombreuses; & marchant par bandes de plusieurs milliers, ils creusent des sentiers de la profondeur de deux doigts, sur un demi-quart ou un quart d'aune de largeur; on yoit même souvent plusieurs de ces sentiers à la fois, parallèles les uns aux autres, & divisés en droite ligne, mais toujours distanciés de plusieurs aunes. Chemin faisant, ils mangent les herbes & les racines qui sortent de terre; & font des

petits en route, dont ils emportent un dans la gueule, un autre sur le dos, & abandonnent le surplus, si surplus il y a. Ils prennent, en descendant les montagnes, le chemin du golfe de Bothnie; mais ordinairement ils sont dispersés & périssent avant d'y arriver.

Il y a encore quelque chose de fort singulier dans la maniere, dont ils font ce voyage: rien ne peut les obliger à se détourner de leur route, qu'ils suivent toujours en droite ligne. Quand ils rencontrent, par exemple, un homme, ils ta- chent de lui passer entre les jambes plu- tôt que de se déranger de leur chemin, ou ils se mettent sur les pieds de derrière, & mordent la canne quand on la leur oppose. S'ils rencontrent une meule de foin, ils se font un chemin au travers à force de manger & de creuser, plutôt que d'en faire le tour. Mais ils n'ont pas, comme Annibal, le secret de percer des montagnes avec du vinaigre: s'ils trou- vent du roc ou de la pierre à leur rencon- tre, ils font le demi-cercle, mais si exac- tement qu'ils renfilent aussi-tôt la droite ligne. En arrivant à un lac, quelque lar- ge qu'il puisse être, ils font leur possible

pour le traverser dans la même direction, quand ce seroit par son plus grand diamètre ; si par hasard ils rencontrent dans ce lac quelque bâtiment , au lieu de l'éviter , ils tachent d'y monter , & se rejettent ensuite dans le lac , précisément du côté opposé. Le courant d'eau le plus rapide ne les effraye point : ils poursuivent toujours leur route, dussent-ils y périr infailliblement.

LE peuple , qui n'a point fû la demeure de ces animaux , s'est imaginé qu'ils tombaient du ciel ; d'autres ont cru que les nues les enlevoient des montagnes , & les portoient dans le plat pays ; idée qui a donné la torture à l'esprit de Wormius qui vouloit à toute force la justifier & l'expliquer par quelque chose d'approchant dans les grenouilles , & dans d'autres animaux. Mais on ne croit plus à présent aux pluies de rats ni de grenouilles. Une nuée n'est pas plus capable d'enlever quelque chose de la terre qu'un brouillard ; & nos souris , qui se propagent & se nourrissent dans les montagnes de la Lapponie comme d'autres animaux , y seroient en grande sûreté de ce côté-là. Mais il y a des tems où ils en descendent eux - mêmes ,

pour ainsi dire, par colonies. Autrefois lors que les provinces les plus voisines de la Lapponie se trouvoient inopinément inondées par ces animaux, le peuple effrayé se persuadoit que la vengeance divine s'en servoit comme d'un fléau pour le punir, & faisoit des prières publiques pour les éloigner. Wormius nous a conservé, dans son ouvrage cité plus haut, les formules des prières & des conjurations dont jadis les catholiques de ce pays se sont servis contre cette vermine.

Si ces rats font quelque dommage dans les champs & les prairies, c'est peu de chose, & leur présence en indemnise les habitans. Car quand ils commencent à défilé dans les provinces septentrionales de la Suede, les habitans font ample capture d'ours, de renards, de martres, de goulus & d'hermines ; parce que tous ces animaux, qui suivent les rats, pour en faire leur proie, s'exposent par-là eux-mêmes à devenir la nôtre. On feroit de leurs peaux des fourures fort belles & fort douces, si ce n'est qu'elles font trop tendres, & se déchirent aisément. Quant à la qualité vénéneuse qu'on leur attribue, je ne vois pas sur quoi on la fonde ; cha-

que observateur peut se convaincre aisément qu'ils n'infectent ni l'eau, ni l'air. Si les chiens n'aiment à en manger que la tête, cela ne prouve rien. Les chats ne mangent guères non plus que la tête des rats ordinaires. S'ensuit-il de-là que les rats soient venimeux? Varron nous apprend au contraire que les anciens habitans de l'Italie en engraissoient & en mangeoient; & Mathiole nous atteste qu'ils ont fort bon goût; on fait que dans le même pays on tue la marmotte, qui est une sorte de rat; qu'on en fait fumer la viande, & qu'on la mange.

Le *Circetus*, autre espece de rat, est un morceau friand, au rapport de Sebizijs; les payfans mangent aussi les écureuils, qui sont des animaux du même genre, & les lapins qui ont beaucoup d'affinité avec les souris font un mets ordinaire chez les Anglois, les François & les Hollandois, & ne flattent pas beaucoup le goût des Allemands & des Suédois*, tandis

* Ce dégoût des Allemands & des Suédois pour les lapins ne viendroit-il pas de ce que les leurs ne sont pas nourris dans les garennes de Chantilly? Je veux régaler des Allemands en lapins de bon cru, avant d'embrasser aveuglement le sentiment de Linnæus.

qu'au contraire on aime généralement le lievre , qui n'a pas moins d'affinité avec ces mêmes animaux.

Au reste , je suis persuadé qu'il n'y a pas d'animal tellement venimeux , qu'il ne puisse être mangé. Les Chinois , qui en mangent de toutes les especes , m'en fournissent une preuve convainquante ; & je connois de pauvres Lappons , habitans des forêts , que la nécessité oblige à manger de ces rats , dont je viens de parler , qui n'en meurent pas. Seulement je conviens que la chair de certains animaux est plus saine que celle de certains autres , & que les lois de Moysé , sur le choix des viandes , ayoient leur fondement dans la nature.



LETTRE DEM.

DE M***.

Dattée de Dresden, le 9 Avril, 1754.

JAI vû, Monsieur, les ruines de *Palmyre* que vous m'avez envoyées. Les planches de ce magnifique ouvrage sont de la plus grande beauté. Voilà un bel exemple, que des particuliers riches & libres, donnent à tous ceux de l'Europe qui leur ressemblent. Une conduite si généreuse mérite certainement les plus grands éloges: mais elle mérite encore plus d'être imitée. Helas! peut-être, sera-t-il toujours rare de trouver des citoyens assez amateurs de la gloire des arts & des talens, pour sacrifier à leurs progrès ce qu'ils ont de repos, de fortune & de santé. Proposez un projet pareil à ces opulens voluptueux, qui, toujours occupés de l'art difficile & frivole de se procurer sans cesse des plaisirs nouveaux, meurent de dégoût & d'ennui, au milieu

des efforts & de la volupté. Dites-leur que c'est peut-être le seul moyen qui leur reste de jouir encore, & d'être heureux, ils feront bienéloignés de vous croire. Que voulez-vous qu'ils fassent pour les arts? Ces derniers sont assez pour eux; ils fournissent assez à leur luxe. Non, Monsieur, vos Sybarites se contenteront de les faire servir à leur vanité; ils oseront même les juger; quelques-uns sans les payer, & presque tous sans s'y connoître. Il est malheureux que les arts aient besoin de la fortune; & plus malheureux encore que la fortune soit entre les mains de gens qui n'aiment point les arts.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, si les dessins que nous avons sous les yeux sont fidèles, il faut avouer que Palmyre a été la plus superbe ville de l'univers; ses ruines, toutes ruines qu'elles sont, paroissent inconcevables, & semblent appartenir à un tout fabuleux. Je serois moins étonné, si aujourd'hui Athènes nous en présentoit de pareilles; on se rappelleroit aisément le siècle brillant de Périclès, où cette ville fameuse, ornée d'édifices, de statues & d'amphithéâtres, offroit partout des chef-d'œuvres de tous les genres. Mais que

Palmyre , ville qui n'est connue dans l'his-
toire , que par Aurelien qui la détruisit ,
par le courage & par la beauté de Ze-
nobie qu'il emmena , vienne nous offrir
un pareil spectacle ; ce fait me paroît
inexplicable. Je laisse à ces savans heu-
reux , pour qui l'antiquité n'a point de
voiles , la gloire de nous découvrir l'ori-
gine de cette ville , & le nom de celui qui
la fonda. Contentons - nous d'admirer ce
qui nous en reste , & tâchons d'en profi-
ter. Il seroit trop difficile de rencontrer
dans les auteurs , qui ont parlé de Palmy-
re , quelque chose qui satisfît assez tou-
chant son origine , son opulence , & ses
richesses. Toutes les choses , sur quoi l'his-
toire ne nous a point instruits , apparten-
nent naturellement à ces tems fabuleux ,
où tout se confond & se devine ; & en
pareil cas , aux yeux des historiens , com-
me à ceux des voyageurs , l'antiquité n'of-
fre guères que des ruines.

J'IMAGINE que l'on aura pris les
moyens convenables , pour multiplier à
Paris les exemplaires de ce bel ouvrage.
Les jeunes artistes ne doivent pas le quit-
ter. C'est sur ces études savantes qu'ils
apprendront à acquérir , à perfectionner

ce goût qui produit les belles choses , & à renouveler , pour ainsi dire , l'art de l'architecture , si fort dégénéré de nos jours. Il est vrai que vous avez chez vous des morceaux admirables ; mais outre qu'il faut les chercher , & que quand on les a trouvés , on ne peut pas les voir , ils sont dans un dépérissement si honteux , qu'ils semblent ne subsister plus que pour vous reprocher la barbarie de votre siècle. Ah ! Monsieur , qu'avec du courage & du zèle on feroit aisément de votre ville la plus belle ville du monde. Vous ne manquez ni de gens qui le disent , ni de personnes qui le souhaitent.

J'AI connu , dans le dernier voyage que j'ai fait à Paris , un amateur zélé , véritablement citoyen , qui protège les arts & qui s'y connoît. Il a peint dans un *ouvrage* * , qui d'ailleurs est celui d'un homme sensible & d'un homme aimable , l'état malheureux des choses dont je veux parler. Il a fait plus ** ; il a proposé les

* Essai sur la peinture , la sculpture & l'architecture , par M. de Bachaumont. 1751.

** Dans deux Mémoires sur le Louvre , imprimés la même année 1751. moyens

moyens d'y remédier. Il faut espérer qu'on le fera. Les hommes, chargés par leurs places de l'inspection générale des édifices publics, doivent penser que l'honneur de la nation y est intéressé; & que la postérité jugera, un jour, de son goût dans les arts, par ce qui lui en restera, comme nous jugeons aujourd'hui de Palmyre par ce qui nous en reste. Si on n'y remédié, vous êtes déjà jugés: l'architecture moderne n'offre que des monumens grotesques & bizarres. Je voudrois encore que ces mêmes hommes fussent instruits de l'art qui leur est soumis. Ils choisiroient avec plus de goût; ils récompenseroient plus à propos; & par-là, ils entouageroient davantage. Les particuliers font dans le même cas pour ce qui les regarde. En acquérant les connaissances principales & faciles de l'architecture ordinaire, ils ne seroient plus trompés, & seroient beaucoup mieux servis: on bâtriroit pour eux d'une façon toute aussi commode, & infiniment plus sûre. On ne sacrifieroit plus à ces *pieces* contournées & chantournées, incommodes & presque inutiles, si fort usitées aujourd'hui, la solidité & la proportion juste du bâtiment entier. Un pere, qui fait bâtir sa

maison, pourroit esperer que ses enfans en jouiroient un jour. Car, en vérité, il semble qu'on ne bâtisse chez nous que pour une génération. On voit, pour ainsi dire, en une nuit des édifices élevés & construits, qui causent plus d'effroi que d'admiration; cependant les propriétaires y demeurent assurés & tranquilles.

Vous m'envoyâtes, il y a quelques mois, un * ouvrage excellent sur l'architecture. L'auteur, qui ne se nomme point, me paroît instruit de tout ce qu'elle a de plus élégant, de plus noble & de plus sublime. Cet ouvrage écrit d'une façon forte, énergique & brillante, doit faire la lecture assidue des Artistes, qui veulent devenir de grands maîtres. Je ne parle que des jeunes gens qui ont envie de bien faire; les autres se sont déclarés. Ils ont été choqués qu'un homme, qui n'étoit point architecte, osât leur donner des avis & des règles sur un art qu'ils professent, & qu'ils n'entendent pas. Ils ont chargé un homme de leur vengeance & de leur colere. J'imagine bien que la

* Essai sur l'architecture, imprimé chez du Chene, rue S. Jacques, au Temple du Goût. 1753.

critique qu'il a faite aura eu le sort, qu'ont ordinairement celles où la passion & l'aigreur prennent la place de la politesse & du savoir. On dit qu'elle est l'ouvrage d'un auteur obscur qui passe sa vie à écrire sur des arts qu'il ignore. Ce que j'en ai vu m'a paru si contradictoirement raisonné & si mal écrit, que je n'ai pas eu la force de tout lire.

PUISQUE nous sommes sur l'architecture, permettez-moi de vous faire part de quelques idées qui me sont venues sur le LOUVRE. Je voudrois d'abord que l'on commençât par l'achever; & cela avec la plus grande magnificence, & sans y rien épargner. Vous jugez bien que je condamne à être abbattus tous les dehors environnans qui le deshonorent & qui le cachent. Au centre de la cour de cet édifice, qui seroit alors le plus beau de l'Europe, je ferois éléver en grand le *Parnasse* de M. du Tillet. On chargeroit de la construction de ce monument singulier vos plus habiles artistes & vos plus grands maîtres. Du haut du mont tomberoient des nappes d'une eau claire & limpide, qui viendroient se rendre par des chemins inégaux dans un beau &

Cij

vaste bassin de marbre blanc qui les recevroit. Cette fontaine seroit, si vous le voulez, la fontaine d'Hyppocrene. On seroit ses efforts, pour que le tout fût de la plus belle exécution. Je crois que vous verriez avec plus de plaisir ce monument du génie & de la gloire de votre nation, que ces masures rétablies malheureusement d'une façon trop solide, & habitées par des gens qui auroient dû les détruire. Tous les rez-de-chaussée de ce vaste bâtiment, qui servent aujourd'hui d'ateliers, d'écuries & de remises, nettoyés & rétablis en portiques, comme ils devroient l'être, serviroient à ranger les plus belles statues que le roi possede, à rassembler ces ouvrages précieux épars dans des jardins, où on ne se promene pas, & où le tems & les saisons les attaquent & les guinent. Dans la partie située au midi, on placeroit tous les tableaux du roi encaissés & perdus dans des garde-meubles, comme pour nous empêcher de les voir. On mettroit au nord le cabinet des médailles & la gallerie des plans. Dans la partie de la cour exposée au couchant, on transporteroit le cabinet d'histoire naturelle qui est au jardin du roi, & on y joindroit celui que M. d'Qns-en-Bray vient

de donner à votre académie des sciences ; car j'Imagine bien que vous ne les feriez pas. Enfin le côté de S. Germain l'Auxerrois, libre & dégagé, offriroit cette colonade si belle ; ouvrage unique dans le monde, que vos citoyens pourroient admirer, & que les étrangers viendroient voir. Je rassemblerois, comme vous voyez, M^r. dans ce palais abandonné les chef-d'œuvres de tous les genres, & surtout ceux qui étant éloignés de la capitale manquent d'admirateurs, & sont perdus pour les jeunes artistes, qui n'ont ni la commodité, ni les moyens de les étudier & de les connoître.

Vous jugez bien que les académies différentes y seroient placées dans des salles convenables. On pourroit même y marquer des appartemens pour les académiciens qui voudroient s'y loger. Il y en auroit encore pour vos premiers artistes. Voilà, M^r. ce que je serois de cet édifice, qui peut-être dans deux siècles n'offrira plus que des débris. Voilà les moyens de donner à tous les arts l'émulation qui leur manque ; de vous justifier des reproches que l'on vous fait, & que vous méritez ; & de soutenir enfin cette

gloire que vous vous êtes acquise , d'être la nation de l'Europe la plus policée , la plus élégante & la plus aimable.

Il y a aujourd'hui dans le monde des hommes pleins de génie & de grandeur , qui marchent à pas de géans dans la carrière des arts & de la gloire. Répandus & placés dans toutes les villes de l'Europe , ils y acquierent les connaissances & les lumières qu'ils n'avoient pas. Bientôt ils vont faire passer chez eux vos arts , vos artistes , vos talens & vos sciences. Déjà même ils ont fait des choses prodigieuses. Des montagnes ont été coupées , pour donner un libre cours à des eaux nécessaires ; des canaux creusés & finis , pour recevoir ces eaux , & pour répandre par-tout l'abondance , l'agrément & la fraicheur ; des plaines brûlées par le soleil , cultivées & rendues fertiles. Voilà ce que ces hommes ont fait , parce qu'ils l'ont voulu. En général , ce ne sont pas les grandes choses qui ont besoin d'être perfectionnées , mais l'art de les faire naître & de les encourager. Dans vingt ans l'Espagne sera peut-être la première nation du monde. On doit attendre tout & du génie qui lui est propre , & des

nouveaux Colbarts qui employent ce génie.

Mais au moment où je vous propose de réparer les édifices que vous avez, j'apprends que vous songez à les détruire. Le palais Bourbon va, dit-on, être abattu. Barbares que vous êtes, vous allez démolir ce superbe édifice, bâti sur les bords de cette belle rivière, où on devoit en éléver d'autres; ce monument de l'élégance & du goût de la princesse du monde qui avoit le plus d'esprit, & qui avoit fait de ce palais un séjour enchanté, en y rassemblant ce que la ville & la cour avoient de plus aimable! Quoi donc, le goût des belles choses n'est-il pas chez vous plus durable que celui de vos modes? Ne vous déferez-vous point du dégoût & de l'inconstance qui vous possèdent? On dit que l'on va vendre tous les embellissemens intérieurs qui le décorent. N'en achetez pas un marbre: vous auriez à jamais sous les yeux un objet importun, qui vous reprocheroit votre injustice & votre honte. Au moins exhortez vos graveurs à nous en conserver la mémoire; qu'ils fassent passer à la postérité ce monument digne d'elle. Mais

C iy

Sur-tout réparez ce *Louvre* malheureux,
que Vitruve eût admiré lui-même, &
que les Romains eussent achevé.

Je suis, &c.



EXTRAIT de la Tragédie de
Boadicia, de *Glover*, Auteur du
Poème de *Léonidas*.

LE sujet de cette Tragédie est tiré de l'Histoire Britannique, du tems des Romains.

JULES-CESAR fit le premier connoître à l'Angleterre les aigles & les armes Romaines. Ses affaires dans les Gaules l'empêcherent de suivre la conquête de cette île, où les Romains ne retournerent que sous l'empire de Claude. Le pays étoit partagé en plusieurs pelotons ou petits peuples, les *Trinobantiens*, les *Iceniens*, les *Brigantiens*, &c. Les *Trinobantiens* habitoient les provinces appellées aujourd'hui *Essex*, *Middlesex*, & *Hertford*; les *Iceniens*, *Norfolk*, & *Suffolk*; & les *Brigantiens* la province d'*York*. Chaque district avoit son roi. Les naturels du pays passoient pour braves, & combattoient ordinairement sur des chariots armés de longues fauix; façon de faire la guerre, que les Romains re-

Cv

doutoient extrêmement. Leurs temples éto ent des bosquets de chêne ; leurs prêtres s'appelloient *Druides* ; ils croyoient la métémpsychose , & sacrifioient leurs captifs sur les autels d'*Andate* , déesse de la guerre , à qui ils se consacroient spécialement.

Sous l'empire de Néron , *Prasutagus* , roi des *Icéniens* , voyant approcher sa fin , laissa une partie de ses états à l'empereur , esperant par cet expédient politique rendre les Romains protecteurs de sa veuve *Boadicia* (ou *Banduca* , selon quelques auteurs) & de ses filles. *Catus Decianus* , nommé gouverneur de cette nouvelle acquisition , prétextant que nul vassal ne peut tenir des terres conjointement avec le souverain , maxime encore aujourd'hui fondamentale dans les constitutions de l'Angleterre , non content de saisir toute la succession de *Prasutagus* , ordonna que la reine , qui faisoit de vigoureuses représentations sur cette tyrannie , fut fouettée avec des verges , & ses filles deshonorées. Les Bretons , irrités de ces outrages , se souleverent ; animés à la vengeance par l'implacable *Boadicia* , ils profitèrent de

l'absence de la plus grande partie des troupes Romaines, que le propriétaire Paulinus Suetonius avoit employées à la réduction de l'isle de *Mona*, (aujourd'hui *Anglesey*) massacrèrent 70000 Romains, & brûlerent plusieurs de leurs établissemens. Pour réprimer ce soulèvement, *Paulinus* revint avec son armée contre les Bretons. Sa conduite prudente & l'aveugle fureur de *Boadicea* lui firent remporter une victoire complète sur ces insulaires; victoire, selon *Tacite*, où plus de 80000 Bretons resterent sur le champ de bataille, tandis que le général Romain ne perdit pas 400 soldats.

L'ACTION de la tragédie dont nous rendons compte, se passe dans le camp des Bretons; elle commence quelques instans avant cette mémorable bataille, qui décida du sort de la grande Bretagne, & la soumit à la tyrannie Romaine; non sans quelques efforts de ces peuples, pour regagner leur liberté. Leur domination subsista dans l'isle, jusqu'au tems où les Goths, les Francs & les Saxons s'emparerent de la plus grande partie de l'empire d'Occident.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

DUMNORIX, chef des *Trinobantiens*,
& beau-frère de *Boadicia*.

TENANTIUS, } officiers généraux
EBRANCUS, } de *Dumnorix*.

ŒNOBARBUS, } prisonniers Ro-
FLAMINIUS, } mains.

BOADICIA, reine des *Icéniens*.

VENUSIA, sœur de *Boadicia*, & femme de *Dumnorix*.

L'Ambassadeur Romain.

Icéniens & Trinobantiens.

La Scène est dans le camp des Bretons, proche la tente de Dumnorix.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LES ambassadeurs Romains offrent à Boadicia & à Dumnorix d'accommoder le differend entre les Romains & les Bretons par un traité de paix , & par une amitié inviolable. Dumnorix , qui envisage les effets cruels de la guerre , ne s'éloigne point d'un pareil accommodement: mais Boadicia rejette ces offres indignes avec dédain & fureur.

» *FIERE Andate* , s'écrie-t- elle ,
» déesse de la victoire & des combats ,
» puissai-je une seconde fois être la vic-
» time de ta rage impitoyable , si jamais
» un moment ma honte & mes affronts
» sortent de ma mémoire ! Qui ! moi !
» je permettrois à la lâche pitié de re-
» froidir le feu de ma vengeance , avant
» d'avoir chassé le dernier des Romains
» de ces demeures désolées par leur bar-

» bare présence , ayant d'avoir écrasé
» leurs légions , & goûté le délicieux
» plaisir de me noyer dans une mer de
» leur sang odieux. Oui , cette main ré-
» duira en cendres vos superbes ramparts ;
» je ravagerai vos champs , je renverserai
» vos tours , & les cacherai sous l'herbe
» qui rampe sur la terre , & qu'on foule
» aux piés avec mépris. Divine Ven-
» geance , que l'épée Britannique im-
» mole bien-tôt ces fieres Romaines &
» leurs barbares enfans. Point de grâce
» à attendre de Boadicia : dieux tute-
» laires de ma patrie , vos temples , vos
» autels seront inondés du sang des cap-
» tifs. Otez-moi tout pouvoir , terribles
» déités adorées par nos Druides , ou ma
» juste vengeance mè liyrera mes vic-
» times.

DUMNORIX , plus modéré dans son ressentiment que la reine des Icéniens , trace aux ambassadeurs de Rome un tableau des injures & des outrages faits aux Bretons.

» Vous jugez , ajoute-t-il , ce peuple
» bien lâche , pour compter encore sur
» son amitié ! Vous nous offrez la paix :

» écoutez-moi , & répondez si vous le
» pouvez. Prafutagus , époux de Boa-
» dicia , donne en mourant à votre in-
» satiable maître la moitié de ses riches
» états , persuadé que vous conserveriez
» le reste à sa veuve & à sa triste famille.
» Qu'il connoissoit peu les Romains !
» Que fites - vous alors , sacriléges bri-
» gans ? Vous avez envahi tout l'héri-
» tage de Prafutagus par la tyrannie &
» la violence ; vous avez porté le fer &
» le feu dans nos villes ; monstres impies ,
» vous avez traité une reine avec la verge
» des esclaves ; vous avez violé ses filles ;
» vous trainâtes dans les fers notre jeune
» noblesse , pour servir de triomphe &
» de spectacle à votre infame patrie , &
» pour assouvir vos passions brutales.
» Vous massacrâtes nos prêtres ; nos vé-
» nérables tomberent sous vos coups ,
» sans avoir la consolation de voir le ciel
» venger ses autels profanés. Vous pla-
» çâtes la méprisable image de votre
» César au rang de nos dieux. Quelle idée
» avez-vous prise de nous , pour oser
» encore , après tant d'indignités &
» d'affronts , approcher de nos tentes vic-
» torieuses , & nous y parler de paix
» avec des tyrans tels que vous ?

» OUVREZ , dit l'ambassadeur Ro-
» main , ouvrez votre ame aux douceurs
» de la paix que je vous offre , au nom de
» *Suetonius* , au nom de Rome enfin .
» Empêchons , croyez-moi , ces invin-
» cibles légions de descendre du haut de
» ces montagnes ; n'éveillons point ces
» aigles indomptables ; heureusement
» pour vous , elles désirent le repos .

» VÀ , fui , répond Boadicia , cours
» porter le défi à tes légions . Dis-leur
» que je viens . Oui , Boadicia vole au-
» devant d'elles , invincible par ses af-
» fronts , impitoyable par ses outrages .
» Terrible dans ma vengeance , j'écrase-
» rai sous mon char les bataillons les plus
» serrés ; je ferai tomber leurs aigles
» déployées dans la poussière ; & leur
» orgueil sera foulé aux pieds de mes che-
» vaux .

» PRÉPAREZ-vous donc à la guerre ,
dit l'ambassadeur .

» Nous y sommes préparés , répond
» la reine : descend de ces montagnes ,
» reste lâche & fugitif de cohortes dis-

» persées , que la fuite & la peur ont
» pû. feules préserver de mes coups. La
» terre de notre isle , couverte de soi-
» xante & dix mille Romains , demande
» à nos belliqueuses nations ce méprisa-
» ble débris , qui bien-tôt sera joint à
» ces monceaux de cadavres entassés.
» Non , grands dieux , ma vengeance
» est sans bornes ! Que les flammes dé-
» vorent chaque colonie Romaine ; que
» les meres désespérées voyent percer
» sous leurs yeux leurs enfans , qui cher-
» cheront dans l'effroi à détourner avec
» leurs tendres mains la lance impitoya-
» ble qui va les immoler à ma fureur ! Les
» peres timides & épouvantés présente-
» ront leur tête au tranchant des armes
» inaltérables de sang. Tout en regorge ;
» & je sens que ma fureur & mon dé-
» sespoir ne sont point assouvis , quand
» mon cœur ulcéré compare la répara-
» tion avec l'outrage. Une reine , traitée
» comme la plus indigne des esclaves ,
» se trouveroit la vengeance à la main ,
» & ne se vengeroit pas ?

» ALLEZ , dit Dumnorix , portez
» cette réponse à Suetonius. Avez long-
» tems le ciel a été fatigué des gémisse-

„ mens de nos vieillards , des cris de
„ nos orphelins , & des larmes de nos
„ veuves ; assez long-tems la tyrannie
„ Romaine s'est signalée sur nos peuples ,
„ depuis que votre ambitieux *Jules* mon-
„ tra ses étendarts meurtriers sur nos pa-
„ sibles rivages. Le génie Britannique ,
„ à la fin , est sorti de sa paresse trop en-
„ durante ; il leve ses bras puissans ; il
„ lance avec fureur sa colere , réunie en
„ un moment fatal sur la race Romaine ;
„ il veut vous faire sur le champ payer
„ toutes les injures souffertes pendant un
„ siecle.

L'AMBASSADEUR , voyant ses proposi-
tions de paix rejettées , sur le point de
partir , demande que la reine fixe le prix
d'une rançon pour deux prisonniers Ro-
mains : „ Va , dit Boadicia , toute l'o-
pulence Romaine , tous ses trésors réu-
nis , sont un trop petit objet , pour pou-
voir opposer une digue à ma fureur.



SCENE II.

ELLE fait trainer devant elle les deux prisonniers Romains, & dit à l'ambassieur qu'il peut rester pour les voir expirer dans les plus honteux supplices. *Oenobarbus*, un des prisonniers, dit à cette reine, transportée de rage :

„ BARBARE, ne lance pas sur moi tes regards furieux ; tous tes efforts sont inutiles, si ton but est de faire trembler un Romain. La vie est indigne de mes soins : mes jambes devenues infames par la honte de tes fers s'abandonnent à la rage des loups dévorans, & à la tienne : & vous, ambassadeur de Rome, saluez pour moi le brave *Suetonius* : avertissez-le d'attaquer les Bretons sans délai. Qu'il arrange en bataille ses légions victorieuses : qu'il vienne faire repentir ces téméraires barbares de leur insolence & de leur refus.

SCENE III.

FLE se passe entre les deux prisonniers Romains, *Flaminius & Oenobarbus*, Boadicia & Dumnorix. Flaminius cherche, par tout ce qui peut émouvoir la compassion, à sauver sa vie. Il dit à Boadicia qu'ils ont un juste titre à sa reconnaissance, loin de mériter sa colere.

SCENE IV.

VENUSIA entre, & plaide la cause des deux prisonniers, assurant Boadicia qu'ils pouvoient l'informer d'un évenement, qui méritoit la plus grande attention. Dumnorix interroge Flaminius, & le presse de dire ce secret qui pouvoit les intéresser.

„ Vous nous connoissez bien peu, dit
„ Flaminius ! Loin d'être de ces cruels
„ Romains, qui ont faggagé votre pays »

» nous les avions en horreur, & nous dé-
» testions leur affreuse barbarie. Nous
» errions dans la forêt qui sépare nos
» confins de la terre des Iceniens, quand
» tout à coup une jeune fille, de la
» plus grande beauté, s'offre à nos re-
» gards.

» LACHE ! je t'entens, dit la reine, tu
» esperes échanger ta vie infame contre
» ma fille. Non, princesse, dit *Flaminius* :
» je ne crains pas la mort; mais je crains
» le deshonneur chez mes ennemis.

» Va, dit *Oenobarbus* indigné à *Flaminius*, la mort fait toute ta terreur;
» elle te fait perdre la raison, au point
» d'oublier que la reconnoissance & la
» cruauté n'habitent jamais dans le même
» cœur.

Flaminius continue, » Cette jeune
» ne beauté, que nous rencontrâmes dans le plus épais du bois, étoit
» poursuivie par un barbare soldat. A
» nos menaces & à nos cris, il se retira
» promptement. Nous la conduisimes
» dans notre habitation: elle saura dire

» si elle a souffert de nous aucune in-
» sulte : si-tôt qu'elle fut remise de son
» effroi , nous la renvoyâmes chez elle
» avec honneur. Elle étoit fille de l'illus-
» tre Boadicia.

» MA chere sœur , dit Venusia , dont
» l'équité autant que la valeur constraint
» la victoire à se ranger de votre parti ;
» toi , mon époux , qui n'as pris les ar-
» mes que pour te rendre le vengeur
» des forfaits , & châtier les criminels ,
» perdrez-vous ce sentiment de justice ,
» qui vous est naturel ? Ne distinguerez-
» vous pas les innocens d'avec les coupa-
» bles ?

» QUE j'ai regret que vous soyez Ro-
» mains , dit Dumnorix ? Allons néan-
» moins , chere Venusia , rendons bienfait
» pour bienfait : qu'on leur ôte ces chaînes .

» QU'ENTENDS-JE ? Grands dieux ! s'é-
» crie Boadicia , voilà l'ordre d'un chef
» Britannique ! Ne fais - tu pas que dé-
» chaîner un Romain , c'est lâcher l'op-
» pression , l'insolence & la rapine ; c'est
» donner la liberté à la trahison , à la four-
» berie , aux forfaits & au meurtre ? Ils

» préserverent , dit Venusia , ton Emme-
» line de la honte & de l'infamie.

» EN est - elle moins livrée , reprend
» Boadicia , à une honte éternelle , puis-
» qu'elle a eu le malheur de mettre le
» pié dans leur odieuse retraite ? Est-
» ce que jamais aucun Romain connut
» la douceur de conserver l'honneur , &
» ne sont - ils pas tous livrés à la scéléra-
» tesse , & à la perfidie ? S'ils l'ont renvoyée
» sans insulte , c'est qu'ils craignoient ma-
» vengeance. Deux enfans de Rome ,
» nourris dans la fraude & la fausseté ,
» endurcis dans l'excès de tous les cri-
» mes , trouveroient de la pitié dans le
» séjour de la vertu ? Ils éviteroient la
» mort qu'ils méritent , par un conte
» qu'ils inventent ? On auroit l'indignité
» de les plaindre ; & on sera sourd aux
» cris , aux tourmens , à l'opprobre de
» Boadicia ? Non , non ; point de foible
» pitié : qu'ils expirent à l'instant dans
» les supplices les plus cruels.

» AH ! ma sœur , dit Venusia , vous le
» savez : de toutes les routes qui condui-
» sent au bonheur , la plus sûre , la plus
» aimable , est la tendresse & l'humanité.

„ Un bienfait désarme le vainqueur de
 „ plus furieux; change la colere en clément-
 „ ce; & rend serain le front le plus four-
 „ cilleux.

BOADICIA fait mille imprécations contre le nom Romain; s'obstine à vouloir la mort des deux prisonniers; & fait encore un tableau horrible de ses opprobres & de ceux de ses enfans. Dumnorix s'oppose à la vengeance de la reine; & déclare qu'il veut lui épargner la honte d'une action si cruelle. Elle entre dans la colere la plus terrible. Venasia, effrayée, tâche de prévenir les suites fatales qu'elle présage.

„ EPOUX, sœur, écoutez-moi, dit Ve-
 „ nusia; laissez-vous flétrir par ma voix &
 „ par mes larmes; laissez-vous toucher par
 „ mes soupirs & par ma douleur. Que ne
 „ puis-je, aux dépens de mes jours, fai-
 „ re cesser cette funeste discorde, dont je
 „ suis la première cause!

„ Fui loin de moi, dit la reine à Ve-
 „ nusia, avec tes méprisables larmes &
 „ tes lâches soupirs. (à Dumnorix) Et
 „ toi, présomptueux allié, quelle
 „ puissance, ennemie de ta sûreté, t'a
 „ inspiré

„ inspiré le téméraire orgueil de t'opposer
„ ser à la fureur de Boadicia ?

„ Non ma sœur, non, dit Dumnorix,
„ je le jure par la suprême Andate ; je
„ ne dispute point avec toi. Quand le
„ soldat ne respire que le carnage, il me
„ siéroit mal de perdre de si précieux mo-
„ mens à disputer avec une femme. N'en-
„ fle pas d'une vaine colere, & d'une ra-
„ ge déplacée, ton cœur indomptable.
„ Si-tôt que la lumiere respectable de
„ la justice a daigné éclairer mon es-
„ prit, ma résolution est ferme comme
„ le rocher ; les larmes ne la flétrissent
„ point ; & les bruyans éclats de la fu-
„ reur ne l'étonnent pas.

„ PUIsse le ciel irrité, dit la reine, ac-
„ cabler ta tête de toutes les horreurs
„ que je te souhaite ! Puissent tes pro-
„ jets retourner contre toi, & causer ta
„ ruine ! Que l'infamie, que l'opprobre
„ le plus odieux s'attache à tes pas er-
„ rans ! Que les fers de la plus vile cap-
„ tivité accablent ton lâche corps appe-
„ santi sous leur poids ! Puisses tu recevoir
„ mille blessures par derrière ! Puissé le
„ sang en couler sans cesse, pour preuve

D

„ de ta honte & de ta basseſſe ! Sois
„ fouetté, comme moi, de la verge exé-
„ crable des esclaves ! Que ta chair ré-
„ trécie, & tes membres mutilés fris-
„ sonnent de douleur ! Puissai-je enfin
„ te voir tomber ſous le coup attendu,
„ par les mains des monſtres que tu
„ fauves,

TENANTIUS entre. » Hélas ! dit-il ;
„ grande princesſe, gardez toute cette
„ colere, & réſervez ces horribles im-
„ précautions à nos ennemis qui fondent
„ ſur nous de toutes parts. Leurs rangs
„ formidables fe préparent à descen-
„ dre du haut de cette montagne.

BOADICIA aux Bretons, » peu-
„ ples lâches & perfides, je voudrois
„ à présent retirer mon cœur de vo-
„ tre camp, & vous laiſſer avec ce
„ chef insolent, ſans défense & expo-
„ ſés aux périls qui vous menacent. Vos
„ chariots renversés ferroient réduits en
„ poudre ; vos javelots rompus dans
„ vos mains ; vos boucliers tombans de
„ toutes parts, pour rendre votre fuite
„ aussi prompte que vous le deſirez. Mais
„ la ſoif inaltérable qui dévore mon

„ ame , cette soif de tout le sang Ro-
 „ main vous garantit de ma fureur , lâ-
 „ ches que vous êtes. Oui , je jure par
 „ Andate , par ses autels , privés trop
 „ long-tems de sang , que Dumnorix au-
 „ ra lieu de se repentir en ce jour : je le
 „ regarde , à présent , avec les mêmes
 „ sentimens de haine que je conserve
 „ inviolablement à tout Romain.

SCENES V. VI. & VII.

ELLES se passent entre Venusia &
 Dumnorix , qui , après avoir tâché
 de diminuer les terreurs de son épouse ,
 la persuade de ne pas s'effrayer des fureurs
 de Boadicia. Il donne ordre à Tenantius
 de ranger ses troupes en bataille ; & fait
 les adieux les plus touchans à sa chère
 Venusia , avant de la quitter , pour voler
 au combat. Ses troupes paroissent , & il
 leur tient ce discours.

„ GUERRIERS destinés à commencer
 „ ce combat , braves Trinobantiens ,
 „ mes compagnons , l'instant est arrivé ;

Dij

„ volons à l'ennemi. Et vous , grands
„ Dieux , juges séveres du bien & du
„ mal , jettez vos regards favorables sur
„ la justice de notre cause. Si nous étions
„ Romains , nous couvririons vos autels
„ d'offrandes pompeuses & superbes ;
„ nous vous invoquerions dans des tem-
„ ples de marbre , dépouilles des na-
„ tions qu'ils ont ravagées. Nous ne con-
„ noissons ni faste ni luxe : notre sort est
„ d'errer dans les vallons , sur les rochers ,
„ sur les montagnes. Nous implorons vo-
„tre faveur : les offrandes que nous vous
„ présentons , sont des mains accoutu-
„ mées à prendre les armes pour la dé-
„ fense de la justice ; nos présens sont des
„ cœurs inébranlables & incorruptibles.
„ Courageux amis, je m'oublie , pardon-
„ nez-moi. Eh ! depuis quand vous fau-
„ droit-il des paroles pour vous donner du
„ courage ? Vos villes saccagées , vos
„ enfans massacrés , vos femmes livrées
„ à l'infame brutalité de nos tyrans , voi-
„ là les dieux qui doivent vous animer.
„ Regardez ces montagnes: vous y voyez
„ ces monstres , qui ne se sont annoncés
„ parmi nous que par le ravage & le
„ meurtre. Voilà leur poste : vos mains
„ sont armées ; suivez-moi , vengeons-
„ nous.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ENOBARBUS accuse Flaminius de lâcheté, d'avoir pu s'abaisser à demander la vie à Boadicia. Ce Romain s'excuse sur son amour pour la charmante Emmeline, qui lui a promis de favoriser leur fuite, tandis que les Bretons seroient au combat.

SCENE II.

BOADICIA, *aux Iceniens.*

QUE ne puis-je me percer le cœur de cette javeline, que j'avois destinée, „ hélas ! pour un plus grand usage. Du „ moins mon trépas mettroit fin à tous „ mes tourmens. Désoobéïe, à la vûe mê- „ me de mon armée ! Barbares déités,

Dij

„ s'il en est , vous qui préfidez à la ven-
„ geance ; vous qui endurcissez le cœur
„ dans une haine éternelle; vous qui don-
„ nez à la fureur des moyens de mé-
„ diter les plus noirs forfaits & les occa-
„ sions de les exécuter ; venez , puissan-
„ ces malignes ; assistez Boadicia ; secou-
„ rez son désespoir... Quoi ! les Trino-
„ bantiens sont déjà avancés. Qu'ils sou-
„ tiennent tout le choc ; que les Ro-
„ mains écrasent Dumnorix. Quel plaisir
„ de le voir implorer envain l'assistance
„ de Boadicia ! Avec quelle joie mes
„ yeux verront sa ruine ! Quand l'info-
„ lent sera renversé , vaincu ; quand ses
„ troupes dispersées mordront indigne-
„ ment la poussière : voilà l'instant du
„ triomphe de Boadicia : voilà le mo-
„ ment , où , pleine de ravissement , je vo-
„ lerai sur mon char contre ces monstres
„ odieux : on croira voir la fiere Andate
„ tomber sur des ennemis harrassés : je
„ porterai la déroute & le carnage à tra-
„ vers des flots de sang : mes terribles
„ roues commenceront un nouveau com-
„ bat ; arracheront la victoire à ces infâ-
„ mes brigands ; couronneront , parmi
„ les plus affreux dangers , & ma vengeance
„ & ma gloire.

SCENE III.

VENUSIA vient pour adoucir la colère de sa soeur, & tâche d'obtenir son pardon, avant qu'elle aille à la rencontre de l'armée Romaine. Boadicia ne veut rien écouter, à moins que Dumnorix ne consent à sacrifier les prisonniers Romains.

„ M'ACCORDE-T-IL mes victimes, dit-
„ la reine, la mort de ces monstres ? Il me
„ braye donc encore ? Non, ces prison-
„ niers, qu'il protège si fort, ne méchap-
„ peront pas. Ils joindront bientôt les
„ captifs que cette javeline épargnera,
„ pour solemniser avec plus d'éclat la
„ chute de la tyrannie Romaine. Dum-
„ norix, tu céderas à ma gloire. Ton or-
„ gueil humilié, à la vue de toute la
„ Bretagne, verra la pompe de ce sacri-
„ fice : oui tu la verras, & tu mourras de
„ jalouse. (à un Icénien) Vous, avec
„ une troupe d'élite, faites une exacte
„ garde autour des tentes Trinobantien-
„ nes ; veillez sur ces Romains ; il y va
„ de votre vie. (à Venusia.) Oui, je te
„ le répète encore ; tu verras leur sang

D iiiij

„ odieux inonder les autels de l'inéxorable Andate.

„ J'AI écouté sans murmure, répond sa
„ sœur, le premier transport de ta colé-
„ ré: j'espérois que ces tendres sentimens,
„ nés dans le cœur de notre sexe, se ré-
„ veilleroient en toi, se feroient enten-
„ dre, & te raméneroient à la pitié,
„ qu'une aveugle fureur a bannie de ton
„ sein.

„ OSÉS-TU, dit Boadicia, te persua-
„ der un moment que ce cœur, rempli
„ de la force des héros, s'abaisse jamais
„ à des sentimens qui deshonoreroient la
„ femme la plus timide ?

„ Quand je rappelle à ton ame ambi-
„ tieuse, dit Venusia, que nos intérêts
„ deviennent les mêmes, par les liens
„ mutuels du sang; cette voix, que la na-
„ ture te dicta avant moi, peut-elle être
„ foible & sans pouvoir dans un cœur bien
„ né ? Quand la justice s'unit à ce titre de
„ la nature, qui peut leur résister ?

Boadicia répond : „ Ne m'irrite plus,
„ & cesse de fatiguer mes oreilles par tes
„ murmures lâches & plaintifs. Toi &
„ ton époux, vous êtes les auteurs de ma

„ honte devant les officiers de mon armée. O vengeance, sois témoin que „ nulle prière, nulle réparation, nulle „ soumission n'appaîsera mon outrage. „ Périsse plutôt une seconde fois tout ce „ m'appartient; que mon palais soit en- „ core le théâtre de l'insulte & du rava- „ ge. Tu as raison de t'affliger; va, cours „ te livrer à toute ta foiblesse & tes lar- „ mes; & laisse Boadicia à sa fureur & à „ son courroux.

„ Oui, dit la princesse Trinobantien- „ ne, je cours aux piés des immortels „ embrasser leurs autels sacrés, les arro- „ ser de mes pleurs, pleurs que je verse- „ rai, non pour moi-même, mais pour „ ton cœur inflexible. J'irai pleurer tes „ honneurs flétris par le poison de ton „ injustice envers des innocens. La plus „ grande victoire, les trophées les plus „ glorieux, une foule d'ennemis captifs, „ leurs étendards brisés, des milliers „ d'hommes mordans la poussière, & „ tombans sous l'effort de tes armes, „ ne laveront pas ta mémoire du repro- „ che barbare d'une cruauté impioya- „ ble: & la seule Venusia sera destinée à „ pleurer sur ton crime.

D y

SCENE IV.

BOADICIA continue ses imprécations contre Dumnorix & les Trinobantiens; elle conjure le ciel de les confondre, & de ne réserver la victoire qu'à ses armes.

» Implacable souveraine du carnage;
» du trépas; ma déesse, ma protectrice,
» dit cette furieuse, » je t'immolerai tous,
» les captifs Romains. Vien, reine de la
» vengeance, vole à moi entourrée de
» toutes tes fureurs; foudroye cette tête
» sacrilège, qui osoit dérober une victime
» me à tes autels. Répand la confusion
» dans ses rangs; renverse ses chars;
» rends ses coursiers indomptables &
» sourds à sa voix: que ta faveur soit pour
» moi seule, dont tous les vœux & tout
» l'encens sont pour toi. Je suis de ton
» sexe; & mon cœur s'embrase des mêmes
» feux que le tien.

SCENE V.

ENOBARBUS se moqué durement des lâches terreurs de Flaminius, en lui disant de se rassurer, puisque la terrible Boadicia, dont la présence seule lui inspiroit les horreurs de la mort, s'éloignoit d'eux. Flaminius veut persuader son ami, que le danger ne l'effraye pas ; mais que le sujet de sa tristesse est d'être éloigné de la belle Emmeline.

» Tendre & délicat esclave de la mer des amours, dit Oenobarbus, comment as-tu osé quitter les champs voluptueux de la riante Italie ? Que ve nois-tu chercher dans les climats glacés de l'Ourse ? As-tu pû te résoudre à changer les charmes d'un ciel serein contre l'obscurité des brouillards de la Bretagne ? Que venois-tu faire dans ces pays affreux, jeune efféminé ? Par tous les dieux, le destin t'avoit formé, pour passer des jours filés par les plaisirs, & par les amours, dans les délicieuses retraires de la molle Campanie. Tous les ans,

D vi

» sous tes mains légères, Flore auroit embrassé
» tes vergers de ses plus chers trésors. Ton cœur indolent étoit fait,
» pour s'amuser sur les rivages de la mer
» de Toscane ; & contempler le doux
» murmure des flots. Qu'es-tu venu faire
» dans ce séjour barbare ? Y soupirer, y
» languir ? L'Italie ne te fournit-elle
» pas assez de matière à ces lâches paf-
» fions ? Falloit-il traverser la moitié de
» l'univers, pour venir ici montrer ta
» honte ? Falloit-il visiter ce froid cli-
» mat, pour aimer & soupirer ? Répon-
» moi, & me dis le motif qui t'a conduit
» ici. Ah ! je t'entends : ce fut pour acquer-
»rir de l'honneur. S'il est ainsi, le dieu
» Mars rit de ton projet, & rougit de
» t'avoir pour enfant.

FLAMINUS l'affirme que son amitié étoit le motif, qui l'avoit conduit dans les frimats Britanniques. » Tu es mon ami, lui répond Oenobarbus. Eh bien ! pour te récompenser de ce sentiment pour moi, je te veux rendre Romain ; je veux bannir de ton ame timide les soupirs & la douleur, si indignes d'un cœur né dans les murailles du divin Quirinus. «

SCENE VI.

ŒNOBARBUS, *seul.*

„ RANDS dieux, vous m'inspirez
„ Un projet, à quoi mon ame sou-
„ rit intérieurement, & qui l'éleve en
„ l'échauffant d'une noble fierté; j'envi-
„ sage avec enthousiasme le moment de
„ ma gloire. Si le combat n'est pas déci-
„ sif; si ces tentes subsistent, je te dirai
„ bien-tôt adieu, camp de mes enne-
„ mis. Tu m'as vu venir dans l'opprobre;
„ je partirai transfuge; mais si tu me
„ revois, tu trembleras en me recon-
„ noissant; tu sentiras mes coups; mon
„ casque sera l'étendart de la terreur par-
„ mi les légions Bretonnes; & mon pan-
„ nache annoncera la marche du ravage
„ & de la destruction dans leurs rangs
„ odieux.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIUS parle encore à Oenobarbus du dessein d'Emmeline de les mettre en liberté. Oenobarbus lui fait remarquer qu'ils sont environnés de sentinelles Iceniens, que Boadicia a placés pour leur garde, & que sans doute l'instant de la fin de leur vie est celui où cette cruelle reine reviendra victorieuse : il lui demande avec dédain ce que lui ont valu ses lâches supplications ? Pendant cette conversation, Oenobarbus jette les yeux sur la plaine qui borde les montagnes, & s'écrie : " O Mars, ô Vesta ! adoucissez-vous l'excès de mes maux, en me faisant voir, pour les charmer, d'aussi séduisantes visions ? Voi, Flaminius ; voilà un spectacle capable de réjouir un Romain aux portes de la mort. Voi nos ennemis tous en fuite ;

„ voi les quitter la vallée , & grimper
„ en tumulte sur les côtes escarpées de
„ la montagne voisine ; ils cherchent à
„ se refugier dans leur camp. La pâle
„ frayeur poursuit leurs rangs fugitifs ,
„ & la fureur Romaine les brise sous ses
„ pas victorieux ; le massacre se rassasie
„ à loisir de morts , & s'enivre du sang
„ des barbares. En vain , Dumnorix , en
„ vain tu opposes ta vaillante poitrine au
„ torrent de la fuite de tes troupes ; en
„ vain tu fais briller cet étendart que tu
„ viens de regagner par ta valeur ; en
„ vain tu ranimes tes soldats de la voix ;
„ la peur les a rendus sourds : tes peines
„ sont inutiles. Dans la balance invara-
„ ble du destin , le poids de la Bretagne
„ cédera toujours à celui de Rome. Plai-
„ sir de la vie , je te dis adieu avec joie ::
„ brillant soleil , continue à éclairer le
„ monde ; ceux qui restent jouiront de
„ ta lumiere ; rentré dans les ténèbres du
„ trépas , je n'envie pas leur sort ; j'aban-
„ donne volontiers mes yeux à ses om-
„ bres éternelles ; ils ont assez vû.

„ D'où te vient , répond Flaminius ,
„ cet aveugle désespoir , au moment que
„ les apparences deyroient t'inspirer un

„ sentiment tout contraire ? La confu-
„ sion tumultueuse , aveugle & rempli-
„ leur camp immense : la terreur a déjà
„ dispersé notre garde. Dumnorix cede
„ enfin , & se retire... Il vient ici , évi-
„ tons-le , fie-toi à Flaminius ; je suis
„ bien instruit ; je te conduirai à une
„ retraite assurée.

SCENE II.

DUMNORIX , un étendart à la main ,
déplore le malheur des Bretons ,
& accuse Boadicia de leur défaite.

SCENE III.

VENUSIA veut le consoler : il lui
raconte la monstrueuse conduite de
la reine , qui avoit refusé de secourir les
Trinobantiens , & avoit répondu avec
un mépris ironique , qu'on ne pouvoit
avoir besoin d'une femme.

SCENE IV.

BOADICIA écoute de sang froid toutes les accusations de Dumnorix, qui lui prouve qu'elle est la cause de la honte générale de la Bretagne. " Cette cause , dit Boadicia , doit être seulement imputée à la fortune ou à toi-même. Tu as fui le premier ; & tu sens à présent , mais trop tard , qu'une femme , que tu méprisois quelques momens auparavant , pouvoit t'être bien utile.

„ J'EPROUVE au moins , répond Dumnorix , que c'est quelque chose de bien terrible pour la patrie , qu'une femme qui a la toute-puissance en main. Et vous , dieux qui gouvernez l'univers , les Bretons ont donc provoqué votre colere par les plus indignes forfaits , pour mériter une telle disgrace ? Avons-nous , par une cruelle ambition , comme les Romains , ravagé des royaumes qui ne nous connussent pas , & changé l'univers en une vaste

„ solitude ? Avons-nous insulté à vos
 „ autels , & négligé le culte dû à vos
 „ puissantes divinités ? Comment donc
 „ sommes-nous criminels à vos regards ,
 „ que nous croyons conduits par la seule
 „ justice ? Pour quel forfait , avez-vous
 „ revêtu ce loup dévorant des traits d'une
 „ femme , & avez-vous mêlé son destin
 „ avec le nôtre ? « (Cette déclamation
 est un peu longue , & fait languir l'action.)

BOADICIA répond : « je suis , comme
 „ toi , entourée de dangers ; je suis pour-
 „ suivie jusqu'à mon camp par des enne-
 „ mis cruels : mais rien ne m'abbat dans
 „ ces revers ; & mon ame entiere te de-
 „ mande , en te reprochant ton arro-
 „ gance , qui a épargné les prisonniers
 „ Romains ? Qui a excité mon juste res-
 „ sentiment ? Qui , quoiqu'inférieur à
 „ moi en puissance , en nom , en dignité ,
 „ mais enflé d'une vaine présomption ,
 „ & outré d'envie , m'a osé disputer le
 „ suprême commandement , pour s'en
 „ servir deux minutes après à tourner le
 „ dos , pâle & tremblant comme le plus
 „ infame des esclaves ?

„ AUTRE FOIS unis , dit Venusia en

„ l'interrompant , par les liens de la
 „ plus tendre amitié , tous deux chefs
 „ des principales nations de la Bre-
 „ tagne ; ce pays sera - t - il ruiné , ver-
 „ ra - t - il tomber ses remparts par vo-
 „ tre désunion également funeste à
 „ votre patrie & à vous - mêmes ? Sei-
 „ gneur , vous qui êtes mon époux , je
 „ connoissois votre caractere facile à flé-
 „ chir par la juste compassion. Et vous ,
 „ grande reine , illustre guerriere , à qui
 „ le bien de tout un peuple est confié ,
 „ laissez en arriere tout sentiment de
 „ discorde & de mépris ; songez au péril
 „ qui nous environne. Vous voyez Ve-
 „ nusia embrasser vos genoux . „

Et comme elle est aux genoux de la
 reine , Dumnorix s'écrie : ' Quoi , mal-
 „ gré ton rang & ta vertu , je te verrois
 „ ramper devant cette . . .

„ T A I S E Z - V O U S , dit - elle , imposez
 „ silence à votre ressentiment. Dans de
 „ pareils instans , la nature ordonne aux
 „ genoux les plus orgueilleux , de fléchir
 „ devant une moindre personne que
 „ Boadicia. (à Boadicia) Voyez votre
 „ sœur prosternée à vos piés ; c'est vo-

» tre patrie que vous y voyez : ne dé-
» tournez pas vos regards : croyez en-
» tendre les cris plaintifs de mes enfans
» se joignans à mes prières , & le génie
» d'Albion unissant ses pleurs aux miens.
» Que ces cris frappent vos oreilles !
» ce sont ceux des femmes & des
» meres de mille & mille braves sol-
» dats étendus sur ces champs d'hor-
» reur. Réiléchissez un moment sur le
» triste sort de ces infortunées. Sans
» la discorde fatale , qui s'est élevée en-
» tre vous deux aujourd'hui , elles au-
» roient revû leurs époux & leurs fils avec
» d'autres gestes , d'autres cris ; avec des
» larmes & des transports bien différens.
» A présent elles regardent d'un œil
» morne & terrible ces pâles reliques ,
» hachées par l'épée Romaine , & de-
» venues la nourriture des corbeaux dé-
» vorans. Que la douce amitié entre dans
» votre ame , que cette union salutaire
» ferme nos blessures ; il y va de votre
» gloire de réparer notre ruine que vo-
» tre désunion a causée.

BOADICIA , extrêmement touchée du
discours pathétique de sa sœur , fait ce-

pendant son possible pour cacher son agitation.

DUMNORIX, pour achever de l'attendrir, prend la parole, & lui dit douloureusement : « Source de tes propres afflictions ! te voir ainsi abattue, déchirée par tes remords, confondue ; lire sur ton visage en caractères de sang les peines intérieures dont ton ame est agitée ; ce triste objet excite le cœur le plus indifférent à la compassion.

» N O N , non , dit Boadicia en se raffermissant , la divinité terrible de l'inéxorable Andate me donne des sentimens au-dessus de ta pitié. Crois-tu Boadicia abandonnée par sa déesse tutélaire ? Penses-tu qu'elle soit sans ressource ? Reste , si tu le veux , dans ton erreur. Andate , je sens ton feu , je sens ta présence ; tu enflammes mon cœur ; tu y formes un grand dessein ; tu fortifies , tu remplis mon sein embrasé... Tes ressorts agissent ; tu veux une exécution rapide... Volons au combat ; déesse , sois notre guide , jusqu'à ce que les furies , qui annoncent tes pas par l'éclat du tonnerre , soient elles-

» mêmes épouvantées des horreurs de
» cette nuit.

SCENE V.

VENUSIA s'accuse devant Dumnorix,
d'être la cause de tous leurs mal-
heurs, par sa priere pour les prisonniers
Romains. Dumnorix la console, en l'as-
surant qu'on ne sauroit imputer raison-
nablement des forfaits à la vertu même.
Il la prie de se retirer, tandis qu'il va
pourvoir avec les chefs de son armée à la
sûreté de leur retraite. Elle retirée, il fait
ce monologue.

SCENE VI.

» **E**st-ce ma faute ? O mon ame,
» réponds-moi, toi qui dans ton
» désespoir voudrois briser la prison qui
» te retient. Est-ce la faute de Dumno-
» rix ? O Bretagne, aurois-tu l'injustice
» un jour de m'imputer les horreurs de
» celui-ci ? Rome sans doute se seroit

» conduite autrement que moi ; & sa
» politique auroit sacrifié l'humanité &
» la justice à l'orgueil & à la cruauté
» d'un collegue : je ne l'ai pas fait ; Al-
» bion est ruiné. Soyez mes témoins,
» généreuses ames, qui tout à l'heure
» animiez ces corps étendus maintenant
» dans cette plaine ; soyez témoins, que
» dans les dangers de ce jour affreux
» Dumnorix, votre compagnon, a fait
» son devoir. Sa javeline rompue, son
» bouclier brisé, son épée émoussée
» parlent pour leur maître, & assurent
» qu'il n'étoit pas oisif spectateur dans
» ces terribles momens. Je voudrois es-
» perer au sein de l'horreur qui m'envi-
» ronne ; mais l'espérance m'échappe &
» s'ensuit. Espoir, si je t'appelle, est-ce
» pour moi ? C'est pour ma tendre &
» infortunée Venusia. A quels assauts,
» mon ame, dois-tu te préparer ! Voici
» l'instant du combat ; unis ma fermeté
» avec sa tendresse. Inspire à la foiblesse
» de son sexe le courage du mien. Mon-
» tre-lui la mort ; qu'elle la souhaite,
» puisqu'elle est un bonheur, quand la
» liberté est perdue.

JE ne sai comment on trouvera cette

idée de Dumnorix , de vouloir que son épouse qu'il aime se résolve à la mort , au moment où il vient de parler de pourvoir à la sûreté de la retraite ; & où par conséquent il ne semble pas qu'il crût ses affaires dans le dernier désespoir. Si j'osois prononcer , je dirois que cela n'est point amené , & que c'est jeter du tragique dans la piece pour le plaisir d'en jeter ; car la mort de Venusia y fait un hors-d'œuvre tout-à-fait superflu. La piece est assez intéressante sans cela.



ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

DUMNORIX, *seul.*

» **E**N attendant le retour de Tenan-
» tius & de mes autres compa-
» gnons, je nourris mon inquiétude dans
» l'épaisseur de cette forêt, dont les om-
» bres couvrent ce ruisseau, qui coule en
» murmurant tristement au travers de ce
» camp, de ce camp où n'a gueres deux
» cent mille enfans de Mars troubloient
» par leurs clameurs guerrieres les heures
» de la nuit consacrées au repos. Quel
» silence y regne à présent ! Il est horri-
» ble & épouvantable autour de ces
» tentes désertes. Le murmure de ce
» ruisseau, seul bruit que j'entens, aug-
» mente ma mélancolie. Je conduis mes
» pas errans, semblable à un daim soli-
» taire, égaré dans les horreurs d'un de-
» sert inconnu. De tems en tems l'air est

E

» troublé par un profond soupir de quel-
» que soldat blessé , mourant sur la terre ,
» la tête appuyée sur son bouclier , sur
» lequel bien-tôt il expire. Ce spectacle
» me remplit d'horreur.... Ah ! Dieux !
» Je vois ma chère Venusia. Tout ce qui
» vient de frapper mes yeux m'engage
» de plus en plus à lui parler. Mais , ô
» mort ! comment te nommer ? Ton
» nom seul inspire tant d'horreur ! com-
» ment t'annoncer à ce que j'aime ?

SCENE II.

DUMNORIX annonce à Venusia qu'il ne veut pas être le prisonnier des Romains , pour servir de trophée à l'éclat de leur triomphe , & de spectacle aux habitans de Rome. Il tâche de lui inspirer les mêmes sentimens : & sans s'ouvrir trop clairement , il lui fait entrevoir que la mort est mille fois préférable à l'esclavage. Venusia ne marque d'autre souci que pour lui & pour ses deux enfans. Cet infortuné pere lui fait savoir qu'il a pourvû à leur sûreté. Elle promet d'obéir à tout.

SCENE III.

CETTE scène consiste en quelques courtes réflexions de Dumnorix sur sa situation présente.

SCENE IV.

FBRANCUS arrive & raconte à Dumnorix comment ils ont eu accès auprès de Boadicia, qui approuve leur dessein de faire retraite au travers de la forêt.

SCENE V.

DUMNORIX conjure Tenantius ; en cas que les Romains restent victorieux, de se retirer avec ces deux fils au nord de la Bretagne, & de les y instruire dans les voies de la vertu, en leur retrâ-

E ij

çant souvent les actions & les malheurs de leur pere.

Ce quatrième acte paroît un peu vuide, en comparaison des trois précédens : ce n'est, pour ainsi dire, qu'un passage pour arriver au cinquième.



ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

Cet acte commence par ce monologue de Venusia.

» LE bruit confus du tumulte me
» frappe les oreilles. Des loups errans,
» éveillés par la faim & l'odeur de la
» pâture, sortent de leurs repaires, pour
» déchirer la chair de mes compatriotes,
» dont les corps couvrent cette horrible
» vallée. Pleurerai-je, chers amis, vo-
» tre chute, vous qui, ensevelis dans les
» ombres de la mort, n'avez plus aucun
» souci ? Si cette forêt ne nous est favo-
» rable, je ne tarderai pas à vous rejoин-
» dre. L'espérance, dont la douceur sé-
» duisante répand dans nos ames le bau-
» me de la consolation, rend léger le
» poids odieux de la misére, soulage le
» captif sous la charge de ses fers, adou-
» cit les peines de la maladie ; cette

E iiij

» espérance me ramene avec joie mon
» cher Dumnorix , qui s'étoit enfoncé
» dans le plus épais du bois , pour juger
» de notre situation.

SCENE II.

DUMNORIX demande à Venusia ,
pourquoi de si grand matin elle est
errante dans cette forêt. Elle lui répond
que son inquiétude , sur un grand tumulte
qu'elle a entendu , ne lui a pas permis
un plus long repos.

SCENE III.

EBRANCUS accourt à la hâte , pour
les avertir qu'il vient de visiter le
quartier des Iceniens ; qu'il n'y a trouvé
que les filles de Boadicia dans sa tente ,
selon l'ordre qu'elles en avoient reçû d'y
attendre ses dernières résolutions , les
troupes ayant abandonné le camp sans
bruit.

SCENE IV.

¶ N Icénien entre, tenant une coupe.
Dumnorix demande ce qu'il veut.
L'Icénien répond que Boadicia l'avoit
envoyé, au moment qu'elle se mettoit
en marche, pour surprendre les Romains.
¶ Au moment qu'elle montoit sur son
char, elle m'a chargé, dit-il, d'ob-
server sa route; & si-tôt que son armée
auroit passé les lignes du camp, de
revenir vers ses filles & Venusia, &
de vous dire qu'elle alloit rétablir vos
fortunes, résolue de ne jamais retour-
ner sans la victoire; que si elle mou-
roit dans son dessein, vous prissiez ce
don de sa main, & le meilleur qu'elle
pût vous laisser en mourant, pour
qu'aucune goutte de son sang ne fût
deshonorée. Le Trinobantien, m'a-
t-elle dit, peut accepter sa grace de
ses amis les Romains; ils lui doivent
cette récompense. A ces mots, son
visage se couvrant de désespoir, d'hor-
reur & d'agitation, elle m'a remis
entre les mains les deux fatales coupes;

» & j'ai accompli la moitié de mon su-
» n'este message envers les filles de Boa-
» dicia. «

DUMNORIX ordonne à l'Icénien de
porter la coupe à sa tente, & de se retirer.

SCENE V.

UN second Icénien entre blessé avec
la nouvelle de la défaite entiere
des Bretons.

SCENE VI.

DUMNORIX & Venusia déplorent le
destin de leurs malheureux enfans,
& implorent le secours du ciel en leur
faveur.

SCENE VII.

ENANTIUS vient informer Dum-
norix, qu'en youlant tenter le pa-
sage par la forêt, ils ont été arrêtés par

les Romains & faits prisonniers ; qu'ils ont été relâchés sur le champ , à condition d'une courte conférence avec le général des Bretons ; Dumnorix y consent.

SCENE VIII.

EBRANCUS vient apprendre à Dumnorix que Boadicia , loin de trouver les Romains endormis , les avoir trouvés en ordre de bataille , & qu'elle avoit été entierement défaite.

SCENE IX.

FLAMINIUS entre pour offrir à Dumnorix & à Venusia de les protéger , par reconnaissance de leurs procédés pour lui. Ils le refusent ; & lui demandent , pour toute grâce , de laisser passer Tenantius avec leurs enfans , ce qu'il leur promet & exécute sur le champ.

SCENE X.

DUMNORIX & Venusia donnent les derniers ordres à Tenantius pour leurs enfans. Après le départ de Tenantius avec Flaminius, Venusia veut avaler le poison envoyé par Boadicia. Dumnorix lui présente la coupe ; elle boit le poison.
» Cesse de t'affliger, lui dit-elle ; je ne sens
» aucune douleur : mon ame est tranquille
» dans ce dernier moment ; conduis seule-
» ment mes pas languissans jusqu'à ce lit,
» où je vois la mort m'inviter avec un doux
» sourire. « Après quelques adieux tou-
chans à son époux, elle expire. Flaminius arrive avec précipitation pour parer tous ces malheurs, & cherche à persuader Dumnorix. » Tu me conseilles de vivre,
» dit le prince Breton, quand Venusia
» n'est plus ?

» GRANDS Dieux ! elle n'est plus , dit
» le Romain.

» NON , répond Dumnorix ; & quoi-
» que depuis mon union avec cette prin-
» cesse , la plus aimable des femmes , je

» n'aye point connu d'altération dans ma
 » tendresse , & que je l'adorasse vivante :
 » cependant , en ce moment même où
 » le voile de la mort obscurcit tous ses
 » charmes , mon amie la chérit plus en
 » cet état , que revenant à la vie , avec
 » mille fois plus de charmes & de beauté ,
 » pour marcher à l'esclavage.

FLAMINIUS se retire , & Dumnorix ,
 certain de son sort , & maître de lui-même ,
 s'enfonce son épée dans le cœur.

SCENE DERNIERE.

ŒNOBARBUS à *Flaminius*.

» **A** Ta priere , j'ai passé au quartier
 » de Boadicia , qui , depuis sa der-
 » niere défaite , ayeuglée par sa rage &
 » son désespoir , a volé dans sa tente. Je
 » l'ai vûe expirante avec une fille , toutes
 » deux mortes par le poison. Emmeline
 » & ses charmes n'auroient pas échappé ,
 » sans mon prompt secours , qui lui a
 » arraché la fatale coupe. Tu dois me
 » remercier de t'avoir conseillé de nous

E 7j

» emparer du passage secret. Tu m'as
» donné la liberté; que l'amour & l'hon-
» neur soient ta récompense.

» ENCORE, dit Flaminius, si Dum-
» norix jouissoit de la vie !

QENO BARBUS *regardant dans la tente.*

» Tu vois que les dieux en ont autre-
» ment résolu. Cesse de mêler de vains
» regrets à notre victoire. La bravoure
» & le courage ont décidé du sort de
» Dumnorix; que son urne se conserve à
» jamais. La mort est son triomphe: il
» auroit mené à Rome une vie captive &
» ignominieuse; à présent tous les hé-
» ros & les gens vertueux laveront sa
» cendre & couronneront son urne de
» fleurs.

CETTE dernière scène est terminée par ces paroles de Flaminius, qui sont fort belles, mais qu'il feroit encore plus beau d'avoir omis, parce qu'il étoit tems de finir.

» Tu es donc tombé, formidable
» rempart des Bretons, toi qui méritois
» plus que personne le glorieux nom de

» Romain. Je vois l'aimable Vénusia
» dans les bras de la mort ; sa beauté est
» évanouie. Restes charmans , autrefois
» le thrône des vertus & des graces ,
» recevez le dernier devoir de ma main ;
» je vous unirai à votre vertueux époux ;
» je confierai vos précieuses cendres à
» une seule urne qui vous rejoindra ;
» j'élèverai un monument sacré ; j'y en-
» trelacerai le laurier & le myrte ; &
» l'inscription annoncera à la postérité
» attendrie , & sa valeur généreuse , &
» ton amour fidèle.



*STORIA di vari costumi sacrì
e profani da gli antichi fino à noi
pervenuti, divisa in due tomi del
Padre Carmeli. Tomo secondo, &c.*

HISTOIRE de divers usages
sacrés & profanes, &c. par le
Pere Carméli. Tome second.

FN donnant en Avril l'extrait du premier volume, nous avons promis pour Mai celui du second. Nous observerons, en rendant compte de celui-ci, la même méthode que nous avons suivie en analysant celui-là. C'est-à-dire, que nous nous contenterons de développer le système de l'auteur, laissant aux érudits la discussion des passages Grecs ou Hébreux, qu'il débat pour l'appuyer. Le public, à qui on montre un palais, n'a pas besoin d'en voir la charpente ni les fondemens.

Les hommes, sortis des mains du Créateur, conserverent quelque-temps

dans leur esprit les principes qu'il y avoit empreints. Ils l'honoreroient par un culte public, pour faire hommage à sa puissance; & pour célébrer sa bienfaissance, ils établirent des pompes solennnelles, qui en perpétuoient la mémoire. Mais dans la suite leur cœur se détournant de lui, ils pervertirent ces cérémonies innocentes, & en firent honneur à des idoles. Ainsi les enfans de Cham, qui allèrent habiter l'Egypte, instituerent, en mémoire du déluge, une fête annuelle, pendant laquelle ils se livroient d'abord à la douleur, à cause des malheurs arrivés à l'humanité par cette innondation universelle; & les jours suivans, ils marquoient leur joie d'avoir été exceptés de la disgrâce commune. (*chap. 1. des Bacchanales & du Carnaval.*) Mais lorsqu'ils eurent fabriqué des dieux, Bacchus fut celui à qui ils rapporterent cette fête. L'auteur parle ici de toutes celles qu'eut ce nouveau dieu. Les principales se célébroient à la fin de l'automne, lorsqu'on avoit recueilli les fruits de la terre. Tous les autres peuples suivirent l'exemple des Egyptiens. Les auteurs payens mêmes n'ont fait mention qu'en rougissant des excès infâmes des bacchanales. Les hom-

mes se couvroient le corps des peaux des animaux qu'ils avoient tués, & se barbouilloient le visage de leur sang ; mais les plus rafinés, au lieu de sang, employoient du jus des mures. Ils avoient imaginé ce ridicule attirail, pour donner en public des preuves de leur bravoure & des marques de leur victoire. On changea ensuite les peaux des animaux en habits de différens sexes. Les hommes se déguisoient en femmes, & les femmes en hommes. Au lieu de sang on mit des masques faits d'écorces d'arbres ; & dans cet état on courroit les rues tumultueusement, en poussant des cris & des hurlements. Ces déguisemens firent naître l'idée de représenter les actions & les ridicules des hommes. De là vinrent la tragédie, la comédie & la satyre, qui n'eurent d'abord que de bien foibles commencemens & qui ont été portées dans les tems postérieurs au point de perfection où nous les voyons aujourd'hui.

PLUTARQUE, en comparant les cérémonies des bacchantes, & celles du sabbat & de la fête des tabernacles, avoit cru que les Juifs adoroient Bacchus. On réfute ici avec force cette erreur ; & on

montre en finissant que notre carnaval est un reste des bacchanales. Le P. Carméli a suivi, dans ce chapitre, les principes de M. Pluche. (*Hist. du Ciel*) qu'il cite avec éloge, & qu'il copie fort souvent.

M. Burette a donné, dans les mémoires de l'Académie, une histoire de la danse d'après Lucien, Meursius & Scaliger, en ajoutant au témoignage de ces auteurs ses propres conjectures. (*chap. 2. de la danse.*) Cet académicien s'est contenté de dire que la danse étoit très-ancienne; que la nature elle-même devoit l'avoir inspirée aux hommes, parce que notre corps se porte à des mouemens involontaires, lorsque nous sommes animés par de vifs sentimens de joie & d'allégresse. Mais notre auteur, sans détruire ce principe, entreprend de déterminer l'époque de cet exercice agréable, & le fait remonter jusqu'à l'origine du monde. La danse, selon lui, commence, au plûtard, lorsqu'Abel offrit un sacrifice au Seigneur; car l'Ecriture se sert, dans cette occasion, du mot *hhaghagh*, dont les Hébreux se sont aussi servis, pour exprimer la joie & la danse. Aussi par tout

où il rencontre cette expression, il croit qu'il y avoit de la danse. On aime à le voir rechercher avec soin tous les endroits des livres saints, où ce terme est employé. Sans doute Adam dansa aussi avec sa compagne dans le paradis terrestre. Il prouve que pendant tout le tems qui précéda le déluge on dansoit à chaque sacrifice. Il fait danser le patriarche Noé, ce bon vieillard, comme il l'appelle, lorsque sortant de l'arche il rendit graces au Seigneur de sa délivrance. Aaron & Moïse dirent, de la part de Dieu à Pharaon, de laisser partir le peuple d'Israël, pour aller sacrifier dans le désert & danser en l'honneur de l'Eternel. Nous permettroit-on de dire, qu'appuyé de sa conjecture sur le mot *hhaghagh*, & mettant en œuvres d'autres témoignages, le P. Carméli donne, en quelque sorte, le bal à toute l'antiquité ?

Il seroit trop long de le suivre dans tous ces détails. La danse fut donc originairement un acte de religion. Les payens l'admirent dans leurs fêtes, & principalement dans celles de Bacchus. Ici on explique un passage de Lucien, qui a fait dire à M. Burette, que la dan-

ie n'étoit pas anciennement une cérémonie religieuse , mais qu'elle avoit été inventée simplement pour donner de l'exercice au corps ; qu'elle contenoit les principes de toutes les sciences ; qu'elle modéroit les passions ; réformoit les moeurs ; & conduissoit tout droit à la sagesse & à la vertu. L'auteur croit que par l'éloge outré qu'il en fait , Lucien a plutôt voulu tourner la danse en ridicule. Il s'arrête à fortifier ce soupçon , & à le tourner en certitude.

Il finit ce chapitre par les danseurs de corde. Il en parle comme d'une chose fort ancienne , qu'on trouve chez les Grecs & chez les Romains. Seulement il remarque que dans les commencemens on ne faisoit que marcher & s'étendre sur la corde , ou se suspendre par les pieds ; on ne se hasarda que fort tard d'y danser.

POUR rendre les spectacles plus brillans , on y admit la danse ; & elle donna naissance aux mimes & aux pantomimes : mais notre auteur en revient à dire que ce n'en étoit pas moins dabord une cérémonie de religion. Et en effet , pourquoi ce qui est vrai à présent , ne l'auroit-il pas été autrefois ? En Espagne , en Pro-

rence & ailleurs, l'on danse encore aux processions, & même quelquefois dans l'église. Si l'on demande à quoi servoient les masques dans les Bacchanales, l'auteur répond, (*ch. 3. de l'usage des masques*) que comme on s'abandonnoit, pendant ces fêtes, à toutes sortes d'excès, on voulût se mettre à l'abri de la honte par ces déguisemens. On fait que la honte, attachée au vice, venge l'outrage fait à la vertu. La pudeur & la décence naturelle auroient fait rougir ces insensés de commettre à découvert tant d'infamies & de désordres. Les masques ont donc commencé avec ces fêtes brutales; il seroit superflu d'en chercher ailleurs l'origine. Si Athénée & Suidas en ont attribué l'invention à quelques-uns des anciens, ils ont voulu désigner seulement ceux qui en ont introduit d'une forme & d'une figure particulière.

M. Boindin, (*mémoires de l'Académie des inscriptions & belles lettres de Paris*) ayant remarqué sur des monumens des masques, dont la bouche étoit sans ouverture, à cherché à quoi ils pouvoient être employés; & trompé par un passage de Lucien, il a décidé qu'ils servoient aux

danseurs. 1^o. Lucien ne parle point de masques sans ouverture à la bouche. 2^o. Selon lui, les danseurs chantoient souvent en dansant; & par conséquent, leurs masques devoient être ouverts, pour laisser un passage libre aux sons, & surtout à la respiration, déjà gênée par leurs mouvements violens & l'agitation de leur corps. L'auteur combat ici fortement, & avec un air de triomphe, l'opinion de M. Boindin; & son triomphe nous paroît fondé. Il prétend qu'il n'y eut point de masques qui fussent absolument sans ouvertures. Si on en trouve dont la bouche soit fermée, ils servoient apparemment pour les personnages muets, qu'on introduisoit sur la scène; & alors ils respiroient par le nez, ou par-dessous le masque.

Les masques, introduits d'abord en Egypte à l'occasion des fêtes de Bacchus, comme on l'a dit, furent adoptés par les Grecs & par les Romains. Moïse en proscrivit l'usage: mais outre que son peuple n'étoit pas toujours docile, il n'étoit pas le législateur de tout l'univers. On continua, & l'on continue encore de se masquer dans certaines occasions, & si-

gulierement pendant le carnaval , qui est un reste & une image des Bacchanales.

Le Pere Carméli recherche , dans le quatrième chapitre , l'origine de la *Saint-Martin*. Ce jour-là , c'est-à-dire , le 11. Novembre , si fameux parmi les buveurs , on goûte le vin nouveau , & on se rassemble , pour chanter , le verre à la main , cette boisson délicieuse. Les Italiens disent en proverbe : *Nel San Martino si spina la botte del buon vino.* Les Grecs avoient une fête en l'honneur du dieu *Bacchus* , *pythægia* , ouverture du tonneau ; & cette fête , au rapport de Plutarque , tomboit précisément le 11. Novembre. Les Italiens l'appellerent *Brumalia*. On ouyroit les tonneaux du vin nouveau , & on en faisoit l'essai avec de grandes démonstrations de joie. Hesiode & Homere en parlent tous deux. Cette fête est d'une institution payenne. Elle s'est perpétuée chez tous les peuples , & même parmi les Chrétiens : & comme on la célébroit le 11. Novembre , jour auquel l'église fait commémoration de S. Martin , on la nomma la *S. Martin*.

On auroit tort de croire qu'elle a été instituée en mémoire de ce saint ; la reli-

gion n'honore pas la mémoire des serviteurs de Dieu, par la licence & la débauche; & Pontanus est très-blamable d'avoir mêlé les louanges du saint évêque avec celles qu'il donne au vin, dans les vers qui suivent.

Martinum conviva saturque, & potus adoret;
Hunc nobis ritum Gallia prima dedit.
Hunc patres tenuere, tenent nunc Itala regna.
I puer, & multo pocula tinge mero.
Dive, fave: nunc te colimus, tua templa veremur;
Et numen felix ducimus esse tuum.
Dive, adfis. Calabros, famuli, geminate trientes,
Instaurant positas ferula crebra dapes.
Numen adest: geminas video splendere lucernas;
Intueor triplici tempora cincta face.
Dive parens Martine, ades, & tua pocula vise,
Te cyathi & calices, te tua musta vocant.
Euge pater, bibit ipse pater, calicemque supinat.
Quisquis adest, cyathos sumite, adeste deo.
Dicamus bona verba, precemur & otia pacis.
Pace penus gravida est, vinea pace niter.
Pace fluunt tua vina, pater, tu Gallica feda
Prælia; nam servit Gallia cuncta tibi.
Annuit ipse Deus, pueri nova vina ministrent;
Vos mecum alternas continuante vices.

Jovianus Pontanus lib. I. de festis Martinalibus.

LES premières occupations auxquelles la nature força les hommes de s'employer, furent l'agriculture & le soin de conduire des troupeaux. Des deux enfans d'Adam, le premier fut un berger, le second cultiva la terre. Abel le servit sans doute d'un bâton pour la garde de son bétail. Il dut en apprendre de lui-même la nécessité. Les pasteurs se multiplierent dans la suite, & les houlettes se multiplierent avec eux. Comme elles étoient une marque de leur autorité sur leurs troupeaux, les hommes convinrent de prendre le bâton pour symbole de la puissance du commandement. (*ch. 5. du bâton de commandement*) Cette conjecture passe en certitude par toutes les autorités que le Pere Carméli produit. Homere appelle Agamemnon le pasteur des peuples, à cause du bâton de commandement qu'il portoit; & Eschile se sert de la même expression, pour désigner un roi.

LES Grecs donnerent à ce bâton le nom de *sceptre*. Il n'étoit pas aussi court que celui de nos monarques; mais c'étoit un bâton long, sur lequel ils pouvoient s'appuyer. Les dieux, les rois, les princes, les peres de famille eurent leur

sceptre,

sceptre, pour signe de leur pouvoir.

ON connoît tous les prodiges que Moysé opéra par le moyen du sien. De là est venu l'usage superstitieux de la baguette, pour découvrir les mines, les sources d'eau, les trésors, &c. Les Rabbins ont débité mille fables sur la verge du législateur des Hébreux. Ils ont dit, par exemple, que Dieu la créa pour l'usage d'Adam; qu'elle passa à titre d'héritage à Abraham; que le Patriarche Joseph l'obtint ensuite; & qu'il en fit présent aux Egyptiens, en reconnaissance des bienfaits qu'il en avoit reçus; que Jethro l'enleva furtivement, & la planta dans son jardin; qu'elle y prit racine, & se fortifia tellement, que l'homme le plus robuste ne pouvoit l'arracher; que Jethro promit sa fille en mariage à celui qui viendroit à bout de la retirer; enfin que Moysé fut cet heureux mortel, & qu'on lui accorda la récompense promise.

L'AUTEUR a rassemblé ici tous les endroits de l'Ecriture & des auteurs profanes, où il est parlé de verges, de baguettes & de bâtons de commandement. Il explique le mot *sceveth*, ch. 34. des *Nombres*, vers. 17. par un bâton ou une verge

d'autorité : & comme cette interprétation entre dans les preuves de la religion, il s'y arrête, & en fait une démonstration. Il n'approuve point l'origine que M. Pluche donne (*Hist. du Ciel*) au caducée de Mercure. On peut voir dans le livre ce point de critique, qui est bien traité. Nos évêques, appellés *Pasteurs*, n'ignorent point que ces croisses magnifiques, ou bâtons pastoraux, dont ils font parade aujourd'hui, ne sont autre chose que ces anciennes houlettes, ou ces bâtons sans ornement, que portoient les premiers successeurs des apôtres, comme une marque de leur jurisdicition sur le clergé de leur diocèse.

DANS le sixième chapitre, on traite de l'usage observé presque partout, d'orner les portes des églises de couronnes & de festons de feuilles vertes, lorsqu'on célébre la fête d'un Saint ; & même les portes des particuliers, lorsqu'ils sont élevés en charge. Cette coutume vient des idées communes que les hommes se sont formées dès les commencemens. Ils ont regardé la couronne, dont la forme est la plus parfaite de toutes, comme le symbole de la divinité, & par conséquent

de la grandeur & de la dignité ; & la couleur verte, comme celui de la joie & de l'espérance. Ainsi on couronnoit ces hommes extraordinaires, ces génies supérieurs, qu'on vouloit mettre en quelque sorte au-dessus de l'humanité, par cette distinction flatteuse ; tels que les rois, les princes, les héros, les poëtes, &c. & ceux qui sollicitoient quelque grâce se présentoient avec des branches vertes à la main devant les personnes qui pouvoient la leur accorder, pour montrer l'espoir qu'ils avoient de l'obtenir. On mettoit des guirlandes de fleurs, ou de feuilles vertes, devant la porte des temples, pour marque de l'espérance d'être aidé de la protection des dieux qu'on y adoroit. Et les maisons des nouveaux magistrats & des nouveaux mariés étoient décorées de la même maniere, pour annoncer l'espoir d'un bon gouvernement ou d'une heureuse fécondité.

LES anciens peuples avoient fait une convention tacite, pour exprimer certaines choses par des symboles. Ils avoient par-là trouvé le secret de parler aux yeux. Une branche de cyprès placée, par exemple, à la porte d'une maison, marquoit

la mort d'une personne ; on en suspendoit une de laurier pour un malade ; des festons de laurier & d'autres feuilles vertes, pour une nôce ; une couronne d'olivier pour la naissance d'un garçon, & une couronne de laine pour la naissance d'une fille. La signification de toutes ces choses étoit déterminée. Le peuple ne s'y trompoit point.

Les couronnes, dans les commencemens, n'étoient formées qu'avec des fleurs ou des feuilles vertes ; on en construisit de métal & d'or, lorsque le luxe augmenta. Le P. Carméli parle ensuite de toutes ces sortes de couronnes qui furent employées anciennement, & de toutes les occasions où l'on ornoit les portes des temples & des maisons particulières, de festons & de guirlandes de feuilles vertes.

ON n'approuvera peut-être pas également ses conjectures sur *l'usage de planter le Mai*, ch. 7. Du moins elles nous ont paru ne pas porter sur ces preuves solides & claires, auxquelles nous avons quelquefois applaudi dans les chapitres précédens. Nos lecteurs vont être en état d'en juger. Les payens ont dit que dans l'âge heureux de Saturne la justice regnoit sur

la terre , & qu'on jouissoit d'un printemps perpetuel , pour signifier que , pendant qu'on administroit la justice parmi les anciens , on menoit une vie douce & tranquille. Cela arrivoit apparemment chez les Egyptiens au printemps , où les campagnes sont couvertes de verdure. Par la réunion de ces deux objets , l'administration de la justice , & l'agréable saison du printemps , les hommes prirent une haute idée de ceux qui les gouvernoient ; ils s'accorderent à regarder des branches vertes plantées à leurs portes , comme un symbole de respect & d'espérance. Ainsi , pour marquer la vénération qu'ils avoient pour leurs supérieurs , ils alloient mettre , au commencement du mois de mai , des branches vertes devant leurs maisons , faisant allusion par - là à l'âge d'or , & témoignant l'espoir de jouir , pendant leur gouvernement , de la paix & de la tranquillité , dont on avoit joui sous Saturne. Quoiqu'il en soit de ce raisonnement , il est certain , 1^o. que le mois de mai étoit consacré à Saturne. 2^o. Que pendant ce mois on rendoit la justice aux peuples. 3^o. Que très-anciennement on plantoit des branches d'arbres devant la porte des temples & des maisons , & que

c'étoit un symbole de respect & d'espérance. Les Hébreux , qui plaçoient , à la fête des tabernacles , des rameaux verds devant leurs habitations , suivoyent en cela l'usage des Egyptiens , consacré par les préceptes de Moyse. De tous les tems , les amans ont été dans l'usage d'ériger en divinités les belles dont ils sont épris. Ainsi ils plantent encore aujourd'hui le mai devant la porte de leurs maîtresses , pour leur donner par-là une marque de leur respect & de leur soumission , & annoncer l'espérance où ils sont de se les rendre favorables. Anciennement ils plantoient aussi , dans la même idée , des rameaux verds devant la maison de leur amante , ou mettoient sur le seuil une couronne verte qu'ils portoient , ou qu'ils attachoient à la porte , comme l'a observé Gaspard Sagittarius , de *Januus veterum* , chap. 27. C'est sans doute à cet usage , que font allusion ces vers d'Ovide.

Postibus & durae precibus blandire puella ,

Et capiti demptas limine pone rosas.

Ovid. de Art. am.

Et dans le livre de *Remedio amoris*.

Effice nocturnâ frangatur janua rixâ ,

Et tegat ornatas multa corona fores.....

Et ceux-ci de Catulle :

Mibi jannæ frequentes, mibi tepida limina;

Mibi floridis corollis redimita domus erat.

Le P. Carméli veut bien convenir, dans le chap. 8. (de l'*Agneau Pascal*) que l'usage de manger l'agneau pascal nous est venu des Hébreux. Personne n'ignore à quelle occasion il fut établi parmi eux, & de quelle maniere il leur fut ordonné de manger la premiere fois cet agneau. Notre auteur donne une explication de tout ce qu'on observoit dans ce pieux repas. Il prétend que Dieu voulut en général éloigner son peuple de l'idolatrie, en opposant des pratiques innocentes à des coutumes superstitieuses. Ainsi il lui défendit, par exemple, de manger aucune partie de l'animal, qui ne fut cuite, parce que dans une fête de Bacchus, appellée *Omofagia*, les Egyptiens mangeoient de la chair crue. L'agneau devoit être rôti au feu, parce que les mêmes Egyptiens ne rôtissoient point les viandes. On cite en preuve quelques autorités qui ne sont point décisives; & on dit ensuite que chez tous les anciens peuples on ne connoissoit que le bouilli.

F iv

Il est vrai que Pline assure précisément le contraire , liv. 13. ch. 19. mais on répond que ce passage doit s'entendre de tems bien postérieurs.

Nous croyons appercevoir ici une espece de contradiction , puisqu'on remarque , quelques lignes plus bas , qu'Homere , le premier poète & le premier Historien des Grecs , ne fait servir à la table de ses héros que des viandes rôties. Les Hébreux devoient manger la tête , les piés & les intestins de l'agneau , parce que les Egyptiens , lorsqu'ils avoient sacrifié une victime , lui coupoient la tête , la portoient au marché pour la vendre aux étrangers , & s'il ne se présentoit point d'acheteur , ils la jettoient dans le fleuve , en prononçant quelques imprécations. Il explique , suivant le même système , les autres cérémonies. Le peuple d'Israël , en mémoire de sa délivrance , renouvelle , toutes les années , l'usage de manger l'agneau pascal ; & les Chrétiens l'ont conservé.

PENDANT les fêtes de Pâques & les jours suivans , on mange ordinairement des œufs durs , qu'on peint en différentes couleurs , mais principalement en rouge.

En Italie, en Espagne & en Provence, où l'on a conservé presque toutes les superstitions anciennes, on fait dans les places publiques certains jeux avec des œufs. Le P. Carméli recherche (dans le neuvième chapitre) l'origine de ces pratiques. Il croit devoir passer sous silence tout ce qui a été écrit sur les œufs; par exemple, la fameuse question qu'on a agitée autrefois, lequel de l'œuf ou de la poule a existé le premier. Il ne s'arrête qu'à ce qui a rapport à son sujet. Il dit donc que les œufs de Pâques viennent des Hébreux ou des Gentils; du moins on trouve l'usage dont il s'agit parmi les uns & les autres. En effet, Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. 1. ch. 9. assure que, dans le tems de Pâques, les femmes Juives plaçoient sur une table qu'elles avoient préparée, entr'autres choses, des œufs durs, qui étoient le symbole d'un certain oiseau, appellé *Ziz*, sur lequel les Rabbins ont débité mille fables. Les payens employoient aussi les œufs dans le Rit sacré. Apulée, liv. 11. des *Métamorph.* Varron, liv. 1. *de re rust.* Macrobe, liv. 7. *de Saturn.* ch. 16. &c. l'ont tous attesté. Les Romains mettoient sur les bornes, qui étoient dans le cirque, des

œufs, en l'honneur de Castor & de Pollux. On s'en servoit sur-tout dans les expiations. Juvenal, sat. 6. dit :

*Grande sonat metuique jubet septembbris & austri
Adventum, nisi se centum lustraverit ovis.*

Et Ovide de Art. am.

*Et veniat quæ lustret anus lectumque locumque
Præferat & tremula sulphur & ova manu.*

QUANT à la coutume de peindre les œufs en rouge, & de jouer aux œufs, on la trouve aussi chez les anciens. Pline, liv. 19. chap. 7. & liv. 24. chap. 11. dit que les jeunes gens, parmi les Romains, peignoient les œufs en rouge, & faisoient différens jeux avec des œufs. Ainsi, comme la Religion Chrétienne a été composée dans les commencemens de Juifs & de Gentils, ils ont conservé les usages qu'ils avoient anciennement ; & pour détruire la superstition qui y étoit attachée, l'église a bien voulu les sanctifier en quelque sorte, en bénissant les œufs de Pâques. L'auteur déclare, en finissant ce chapitre, qu'il abandonne ses conjectures à la critique. Il n'oseroit les donner comme des certitudes ; sur-tout dans ce siècle, dit-il, où l'on soumet tout à un

examen scrupuleux ; ce qu'il exprime très-heureusement par cette espece de proverbe. *In questo secolo, nel quale si studia di ritrovare appunto il pel nello uovo.*

LES Italiens font une fête le premier jour d'Août, semblable à la *S. Martin*, & ils l'appellent *ferrare agosto*. Le professeur de Padoue prétend que cela vient des Néomenies ; on sait que tous les premiers jours de chaque mois étoient une fête chez les anciens. Lorsqu'on eut donné à celui d'Août (*Sextilis*) le nom d'Auguste, on mit apparemment plus de solennité dans la maniere de célébrer les calendes de ce mois, pour honorer davantage l'empereur. Cet usage a dû se conserver principalement en Italie. Le premier jour d'août fut nommé *feriatus augustus*, à cause de la fête ; & lorsque la langue Italienne commença à s'introduire sur les débris de la latine, elle corrompit ces mots, & ils furent changés en *ferrare Agosto*.

Nous donnons ordinairement la droite aux personnes à qui nous devons du respect, & nous croirions choquer la décence en y manquant. (ch. 11. de l'usage

de donner la main droite , pour marque de respect & de préséance.) La main droite a-t-elle réellement un privilége particulier ? Oui , répond le P. Carméli. La nature a marqué elle-même le côté droit comme le plus honorable. Elle l'a favorisé , elle lui a donné plus de force , plus de vigueur. L'œil , le bras , la main , la jambe , le pied gauche , sont plus faibles que les parties qui leur sont opposées. Les gauchers ne le sont devenus que par une mauvaise habitude ; ils ont lutté long-tems contre la nature dans leur jeunesse , & l'ont enfin obligée de céder à leurs efforts multipliés. Ainsi , ayant distingué elle-même le côté droit , les hommes ont dû le regarder comme la place d'honneur.

MAIS M. Morin , de l'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris , a prétendu que cette distinction n'étoit qu'un préjugé d'éducation ; que l'usage , dont il s'agit , n'a pas été constamment observé chez tous les peuples ; que très-souvent la gauche avoit été prise pour le côté le plus honorable. Le P. Carméli réunit toutes ses forces pour détruire cette opinion. On croiroit qu'il ne s'agit de

rien moins que de fixer les droits de deux souverains puissans. Il prend vivement la défense de la droite, & accable son adversaire d'autorités, pour prouver que dans tous les tems elle a joui des prérogatives dont elle est en possession. Il commence par l'écriture sainte; & nous ne ferons qu'indiquer les endroits sur lesquels il s'arrête. La Genèse, ch. 49. où Joseph amenant ses deux enfans, Manassé & Ephraïm, auprès de son pere Jacob, place l'aîné à la droite, & l'autre à la gauche, &c. Naas l'Ammonite menace les peuples de Galaad de leur arracher l'œil droit. liv. 1. des Rois, ch. 11. Les livres saints expriment très-souvent la puissance de Dieu par la *droite du Seigneur*, &c. Genes. *dextra tua, Domine, magnificata est; dextra tua, Domine, percussit inimicum.* Exod. ch. 29. Levit. ch. 14. Deuteron. ch. 33. Isaïe, ch. 62. v. 8. liv. 3. des Rois, ch. 2. & presque par-tout dans les Pseaumes.

IL interprete ensuite quelques autres passages, qui paroissent lui être opposés; & voici ce qu'il répond à la fameuse objection des augures, qui étoient funestes du côté droit. Il prétend que les augures

étoient toujours favorables, lorsqu'ils partoient du côté droit, & sinistres du côté gauche; mais comme il ne peut se dissimuler le témoignage contraire de tous les auteurs grecs & latins, il coupe le noeud de la difficulté, en disant: lorsqu'on a avancé que les augures du côté gauche étoient favorables, cela devoit s'entendre de la gauche par rapport à nous, & de la droite par rapport à l'augure. Ainsi Jupiter, par exemple, lançoit la foudre à sa droite, un aigle voloit à sa droite, mais c'étoit à la gauche du prêtre qui regardoit Jupiter & l'aigle. On pense bien qu'il n'est pas plus embarrassé d'expliquer un endroit de Platon cité par M. Morin. Dial. 10. de la Rep. Enfin, après s'être fatigué à chercher de nouvelles preuves pour appuyer son système, & à répondre aux objections qu'on lui pouvoit opposer, il finit en triomphant de son adversaire. Nous ne prenons point de parti dans cette espèce de controverse, mais nous croyons que, malgré toutes les autorités que le P. Carméli s'est efforcé de rassembler, on pourroit peut-être encore soutenir le sentiment de l'académicien de Paris.

IL ne cesse point de le combattre dans le douzième chapitre, où il traite de l'usage de baisser la main en signe de respect. Il dit que c'étoit toujours la droite qu'on baisoit. Selon lui, la main droite fut regardée comme une partie honorable, & en conséquence les hommes s'accorderent à la porter à la bouche en signe de vénération. Cet usage étoit tout à la fois un acte de religion & de politesse. Les anciens adoroient leurs dieux en baissant la main. On le prouve par l'écriture sainte, & par le témoignage des auteurs profanes. Dieu dit, liv. 3. des Rois, ch. 19. qu'il se réserve dans Israël les hommes qui n'adoreront point Baal, en lui baissant les mains. *Et derelinquem mihi in Israel septem milia virorum, quorum genua non sunt incurvata ante Baal, & omne os, quod non adoravit eum, osculans manus.* On saluoit Baal, c'est-à-dire, le soleil, de cette maniere, lorsqu'il paroissoit sur l'horison, ou lorsqu'il quittoit notre hémisphère; car Job prend Dieu à témoin, qu'il n'adoroit point cet astre en baissant les mains, lorsqu'il se levoit, ou lorsqu'il se couchoit. Ch. 31. vers. 27. *Si yidi solem cum surgeret, & lunam ince-*

*denitem clarè; & latatum est cor meum in
abscondito, & osculatus sum manum
meam ore meo.*

LUCIEN parle de ceux qui , n'étant pas assez riches pour offrir des victimes , se contentoient d'adorer les dieux en bai-sant les mains. On fait comment Demosthene trompa ses gardes en passant devant un temple. Il porta ses mains à la bouche , comme pour marquer son respect envers la divinité , & avala du poi-son pour se soustraire à la fureur de ses ennemis. Les Romains connoissoient cet acte de religion ; & l'on croit que le mot *adorare* est venu de l'usage de porter la main à la bouche & de la baiser ; comme qui diroit *ad os manum admovere*. Apulée, liv. 4. de l'âne d'or, dit que Psyché étoit si belle , que tous ceux qui la voyoient , baiisoient les mains , pour adorer en quel-que sorte cette nouvelle Vénus. Juste-Lipse & Muret nous apprennent , que ceux qui étoient éloignés des statues des dieux étendoient les mains vers eux & les baiisoient ensuite. C'est ce que nous faisons encore , lorsque nous saluons une personne qui est à quelque distance de nous.

On baisoit aussi les mains pour marquer du respect à ses supérieurs, ou pour témoigner à quelqu'un de l'amitié & de la bienveillance. Dans Homere, liv. 16. de l'Odyssée, Eumée, voyant arriver Telemaque, va au-devant de lui, & lui baise les mains. Nous supprimons, pour abréger, un grand nombre de citations que l'auteur rapporte. Il s'obstine à prétendre qu'on ne baisoit que la main droite pour avoir occasion de réfuter le sentiment de M. Morin; & néanmoins, dans presque tous les passages dont il s'appuie, il n'est parlé que des mains, ou de la main en général, sans désigner la droite ni la gauche.

Nous avons dit, en rendant compte du premier volume de cet ouvrage, que le P. Carméli commençoit, dans son premier chapitre, par expliquer son système, dont les chapitres suivans sont le développement & la preuve. Mais, comme on auroit pu oublier les principes généraux qu'on admet, il croit devoir les présenter de nouveau à ses lecteurs, à la fin du second volume. (*ch. 12. conclusion de l'ouvrage.*) La plûpart des savans ont prétendu que les cérémonies réligieuses

avoient été tirées par les Hébreux des Gentils , ou que les Gentils les avoient empruntées des Hébreux. Cela n'est point vrai , selon notre auteur. L'idolatrie & la loi de Moysé ne se sont rien prêté l'une à l'autre. La haine, qui regnoit entre les Payens & les Juifs , ne devoit pas leur permettre de se communiquer leurs usages. Ces usages se sont établis d'eux-mêmes. Les hommes , en réfléchissant sur les propriétés d'une chose , l'ont comparée avec une autre , à laquelle les mêmes propriétés convenoient. Et par-là ils se sont accoutumés à représenter , par des symboles , tous les objets , tous les êtres , même les sentimens de l'ame , & sur-tout la divinité qu'ils adroient. C'est ainsi que sont nées les cérémonies religieuses & profanes , innocentes dans les commencemens , & rendues criminelles par la perversion des hommes.

DIEU , voulant donner une loi à son peuple , adopta par bonté les idées reçues , & conserva les pratiques qui étoient en vigueur. Par-là il écartoit les Hébreux de la superstition , & leur facilitoit l'observance de sa religion , en admettant

les symboles & les rits sur lesquels on s'étoit accordé. Les premiers Chrétiens, qui n'étoient composés que de Juifs & de Gentils, ont conservé ces usages; & l'église les a sanctifiés en les employant.

QUANT aux cérémonies profanes, elles doivent aussi leur origine, à des considérations générales, à une convention tacite, que la nature a dictée aux hommes. Les unes étoient criminelles & superstitieuses; les autres sacrées & respectables par leur objet; d'autres enfin indifférentes. Voilà en général quel est le système de l'auteur. Il finit, en soumettant ses observations à la critique.

APRÈS avoir développé le plan de cet ouvrage, nous nous permettrons quelques réflexions sur la maniere dont il est exécuté. Les preuves du P. Carméli ne portent pas toujours avec elles toute l'évidence qu'il prétend leur donner. Elles ne sont pour la plûpart fondées que sur des conjectures; & les autorités, qui viennent à l'appui, sont quelquefois si peu concluantes, que ses adversaires en pourroient à la rigueur tirer avantage contre lui. Il a beaucoup puisé dans nos livres François, entr'autres, dans M. Pluche,

dans le P. le Brun , dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris , &c. Tous les lecteurs n'approveront pas également le dessein qu'il a eu de détruire les opinions reçues , & de persuader que presque aucune de nos cérémonies sacrées , pas même celles des sacremens , n'est d'institution divine ; qu'elles ne viennent originairement que des idées communes , & qu'elles ne sont respectables en quelque sorte que par leur objet , & par l'adoption que l'église en a faite. Nous avons été surpris qu'un religieux , qui vit dans des états , où les opinions arbitraires , en fait de religion , ne sont pas bien accueillies , ait osé s'écartier des routes ordinaires , & soutenir des maximes , qui , dans des siècles moins éclairés , auroient été traitées de blasphèmes. Rendons-lui cependant la justice de dire qu'il ne dément en aucun endroit de son livre son caractère ni son habit. Il montre une grande vénération pour tout ce qui intéresse la foi , & condamne d'avance dans son ouvrage tout ce qui pourroit paroître répréhensible aux docteurs de l'église. Il ne se pardonneroit point d'avoir scandalisé les simples ; mais il a cru devoir ne point s'affujettir à des

préjugés contraires aux progrès des sciences & de la raison.

Nous avons souvent applaudi à l'éruption immense qui regne dans cet écrit; mais elle nous a paru quelquefois déplacée. En général, les étrangers n'ont point encore atteint cette méthode lumineuse, qui distingue notre nation. Les savans Anglois, Allemands, Italiens, rassemblent, sans choix & sans ordre, des passages, des autorités, des citations, qui à la vérité tendent à confirmer le principe qu'ils ont avancé, mais qui ne font point une continuité de preuve. Ils s'arrêtent à des matières étrangères à leur sujet, lorsqu'elles se présentent à eux, & ne connoissent point cette sobriété, cette sage économie, qui consiste à ne dire que ce qui est essentiel, & à faire un généreux sacrifice des idées & des recherches, qui ne font point corps avec l'ouvrage. Le livre du P. Carméli est susceptible de ce reproche. On y trouve d'ailleurs des répétitions trop fréquentes. Un François, qui travailleroit sur ses matériaux, le réduiroit à la moitié.

QUANT au style, s'il nous est permis d'en juger, il nous a semblé être simple,

uni , clair , & , comme on dit , *sans prétention*. On peut aussi lui reprocher quelques expressions favorites , qui , répétées à chaque page , lassent & fatiguent le lecteur.

Nous ne prétendons pas faire une critique de l'ouvrage du professeur de Padoue. Les défauts que nous y relevons , sont plutôt les défauts de la nation & du genre de littérature qu'il traite , que des fautes personnelles. Nous n'aurions garde de lui refuser le tribut d'éloge qu'il mérite. Son livre sera également bien reçû des savans & du peuple. On admirera l'érudition qui y regne , & on y apprendra avec plaisir l'origine de plusieurs usages qu'on pratique , sans en connoître le principe.

ON trouve à la fin deux dissertations sur la venue du Messie. Nous sommes fâchés de ne pouvoir pas nous y arrêter. Elles demanderoient elles seules un extrait particulier. L'une a pour objet le verset 17. du psaume 22. selon les Hébreux , & 21. selon la Vulgate. L'autre , la fameuse prophétie de Jacob. Dans celle-ci , l'auteur attaque un certain Rabbin d'Amsterdam , qui ayoit donné une

fausse interprétation des mots *Sceveth* & *Scilo*. Il démontre invinciblement que *Sceveth* doit être pris pour *virga*, *sceptrum*, & que *Scilo* signifie le Messie. Mais ce bon Religieux, fier de sa victoire, se laisse emporter par son zèle; & il accable son adversaire d'injures, après l'avoir renversé par de bonnes raisons.



*CODICILLE du Docteur Jonathan
Swift, tiré des œuvres satyriques
(Satirische Schriften) de M. Rab-
ner, à Leipzig, en 1751.*

L'ADRESSE de cet ouvrage à un my-
lord est une fiction de l'auteur Al-
lemand, qui, sous des noms Anglois,
peint & critique les ridicules & les tra-
vers de ses compatriotes, très-plaisam-
ment & très-finement. Je voudrois que ce
morceau pût servir à convaincre nos pe-
tits maîtres en littérature, que non-seu-
lement on peut avoir de l'esprit ailleurs
qu'en France, mais qu'on peut même l'a-
voir agréable, & qu'il y a des étrangers
qui usent de cette faculté.

MY LORD,

IL m'a été impossible de vous instruire
plutôt de certaines particularités, qui
concernent le testament du Dr. Swift.

Mais

Mais enfin, je me trouve en état de faire votre juste curiosité. Tout le monde fait que Swift a légué 12000 liv. sterlings, pour l'établissement d'une maison de fous. On savoit même ayant sa mort qu'il le feroit: mais ce qu'on ne savoit pas, & sur quoi vous vous trompâtes, My-lord, comme les autres, c'étoit à quelle sorte de fous il destinoit son hôpital. Il ne le fendoit pas pour ces fous involontaires, qui le sont par maladies, & qui ne le feroient pas s'ils se portoient bien; il abandonnoit ceux-là à la vigilance de la police & aux soins des medecins. Ses vues portoient plus loin, & étoient plus nobles. Pour être admis dans son hôpital, il falloit être fou sans maladie, ou du moins sans maladie corporelle. Ses soins charitables ne se bornoient pas aux pauvres, il les étendoit jusques sur les prélat & les lords. Une longue expérience lui avoit appris, dit ingénieusement l'auteur Allemand, qu'il en est de la folie purement spirituelle, comme de la goutte, qui ordinairement tourmente le plus les gens à leur aise, & n'attaque que rarement, ou au moins plus facilement les gens du commun.

Il y a quelques années qu'on lui pro-

G

posa des conditions fort avantageuses, pour l'attirer à Westminster, afin qu'il y fit des cures. Mais il a constamment refusé, persuadé qu'il ne pourroit pas suffire à traiter tous ceux qui auroient besoin de lui. Il préféra Dublin à tout autre endroit, parce qu'il y avoit précisément autant de fous, qu'il en pouvoit soigner. Au reste, il n'étoit pas assez injuste pour refuser des recettes à Westminster & à Londres.

Quoiqu'il nemourut qu'à sa quarante-vingt-neuvième année, il auroit souhaité de pouvoir prolonger sa vie, parce qu'il étoit précisément sur le point de faire de grandes opérations à des malades d'un haut rang. Les soins charitables, qu'il avoit toujours donnés à ses concitoyens, il les continua sur le lit de la mort. Lorsque Simon Juck, son confesseur, que sa grosse tête & la femme de chambre de Milady Wedle avoient appellé au ministère, lui demanda, peu d'heures avant sa fin, s'il quittoit cette vie sans regret: pas tout à fait, répondit Swift mourant; depuis que je vous connois, je souhaiterois vivre encore assez pour vous entreprendre; car vous au-

riez besoin, plus qu'aucun autre, que je vous traitasse.

A ces circonstances que je rapporte pour vous désabuser, Mylord, j'ajoute que Svvift a fait mention, dans son testament, d'un codicille, que l'on a effectivement trouvé dans un de ses tiroirs.

CE codicille contient les noms de ceux qu'il juge les plus dignes de loger dans la maison qu'il fonde. Il a requis le parlement de faire exécuter sa dernière volonté. On en est occupé actuellement, & je crois vous faire plaisir, Mylord, en transcrivant ici mot pour mot le codicille en question.

Moi soussigné, j'ordonne de ma pleine connoissance, par ma dernière volonté, que les petites maisons, que j'ai fondées, soient occupées par les personnes ci-dessous dites, comme ayant préférablement besoin des soins que je veux qu'on leur donne.

NICOLAS Errard, mon sacristain, m'en voudroit sans doute, si je ne le nommoit pas le premier. Il a un noble orgueil si porté au grand, que ce seroit un homme à faire archevêque, si ses prétentions

étoient des titres. Aussi n'en désespere-t-il pas tout-à-fait, connoissant lui-même mieux que personne, l'aptitude qu'il a à posséder des places éminentes dans l'église; ce qui ne pourra le fuir, à moins que la comtesse d'Yarmouth ne lui soit contraire; car, à ce qu'il dit, elle lui a déjà nui deux fois, en prévenant le Roi George contre lui. Si la cour continue de le payer d'ingratitude, elle doit craindre qu'il ne se range à la fin dans le parti du Prétendant. Il dit à ses amis, à l'oreille, qu'il lui prend quelquefois des tentations de douter de la vérité de sa religion, à cause des entraves où le clergé Protestant est tenu par ses princes, & du peu de cas que sa communion en particulier fait des sacrifists, qui sont en plus grande considération parmi les Jacobites. Au reste, il est fort zélé dans sa religion. Il fait plus d'herétiques dans une année, que Burnet n'en a fait dans toute sa vie. Il croit que le carillonneur de la paroisse de S. James est un Trembleur, parce qu'il a parlé une fois devant lui sans se détourner. Il jure, sur son ame, que notre évêque est un Jacobite, parce qu'un jour, en lui adressant la parole, il l'a nommé *Nicolas* tout court, sans lui donner du

Monsieur. Et c'est pour satisfaire la noble ambition de M. Nicolas, que je lui donne le premier rang parmi mes sots.

Le Lord Lavat doit avoir la première place après lui. Si le mérite regloit les rangs de ce monde, Mylord Lavat seroit un cocher. Mais en vertu des titres de son ayeul, qui étoit Lord, il l'est aussi. Il est éloquent comme Cicéron, quand il parle de la valeur & du mérite de ses ancêtres; & si l'on veut qu'il estime quelqu'un, il faut lui prouver que ce quelqu'un-là avoit droit de chasse sur vingt arpens, dès le tems de Guillaume le conquérant. Il revient toujours mécontent des assemblées du parlement; parce qu'on n'y fait, dit-il, autre chose qu'arrêter des bills contre son avis; chose, selon lui, très-préjudiciable au bien public. Cependant, je crois savoir de bonne part que depuis la mort de la reine Anne, il ne s'est fait aucun bill, pour la passation duquel il n'ait opiné du bonnet. Ses connaissances se bornent à une meute de chiens. Il ignore parfaitemennt la constitution des pays étrangers. Me trouvant une fois dans une compagnie, où l'on parla des prérogatives de la noblesse de

l'Empire, dont on jugea à la Britannique; Mylord Lavat, qui nous avoit écoutés pendant quelque tems, termina enfin cette conversation en s'écriant! Parlez-moi de Messieurs Cantons; car les treize cantons, dans son idée, étoient une ancienne maison d'Allemagne. La stupide ignorance de notre lord me le fait juger capable de se mettre, à la premiere occasion, dans une troupe de mécontents, & d'entreprendre de grandes innovations dans l'état & dans l'église. Le parlement aura donc soin de le faire garder soigneusement dans ma maison.

COMME les plus grands seigneurs de la grande Bretagne se font un honneur d'accorder leur protection aux sciences & aux productions de l'esprit, je ne conçois pas comment Mylord Pallbrow peut exiger la liberté de figurer avec eux. Non content d'être ignorant & plus stupide que son fermier, il tire encore vanité de son ignorance; & il faut qu'il soit de très-bonne humeur, pour ne parler qu'avec mépris des gens de lettres. Quand on le fache, il les invente. Il se déchaîne surtout contre eux dans les assemblées publiques. Mais comme il a vingt mille liv.

sterlings de rente, & que Mylady Pall-brouw est une très-belle femme, cela n'empêche pas, qu'il ne soit admiré au Hyde-parc, & souffert à la cour. Il fait de gros appointemens à deux sécretaires, qui n'ont d'autre emploi que de tire à gorge déployée; quand il ouvre la bouche pour injurier les favans; & qui plus est, il a dessein d'en faire venir un troisième d'Allemagne; car il croit que les Allemands sont nés pour être admirateurs. Quand son accès de vanité redouble, il proteste, avec les fermens les plus terribles, que de sa vie il n'a lû de livre imprimé que Palmanach & le Crafts-man; cependant il assure, comme bien informé, que Milton est un furieux, & le comte de Shaftsbury un pédant chagrin; il soutient même que la pédanterie s'est emparée de toute la nation Britannique; que sans cela elle n'auroit jamais souffert que le rimeur Dryden eût été enterré dans l'abbaye de Westminster. Si Mylord Pall-brouw conserve sa liberté encore deux ans, il est assez stupide pour finir par vouloir être esprit fort: on aura donc soin de le renfermer, le plutôt que faire se pourra.

S A révérence, l'évêque O-Carry,

G iiiij

mérite aussi une place dans ma nouvelle maison ; & je crois qu'on ne s'apercevra pas beaucoup de son absence dans le diocèse ; car on ne l'y voit que très-rarement. Son chapelain est chargé des fonctions épiscopales ; & la modestie de sa révérence se contente de recevoir le revenu fixe & le casuel de son évêché. Il commerce comme un juif Portugais. Il assure des vaisseaux ; & quand on croit qu'il s'occupe dans son cabinet à fabriquer une instruction pastorale , il est dans son grenier pour y observer le vent. Quoiqu'il place son argent avec plus de fruit & avec plus de précaution qu'aucun usurier puisse faire , j'ai tremblé bien des fois pour lui ; parce que la prudence n'obvie pas à tous les malheurs. Ce feroit une époque fort remarquable dans notre histoire ecclésiastique , si , pour lui faire payer ses lettres de change , ses créanciers le poursuivoient une fois jufques sur la chaire , ou que sa révérence fût emprisonnée pour banqueroute ; ce feroit tant pis pour les prisonniers ses confrères ; car je le crois capable de partager fort inégalement le produit du tronc ; il en garderoit au moins la dixme en qualité d'évêque. Pour prevenir ces petits accidens-là ,

Il sera bon de le renfermer , & d'en faire autant , s'il est possible , à celui qui l'a sacré.

LE trois Septembre dernier , il y a eu exactement trois ans , que le jeune M. Something eut dessein de se pendre de dépit de n'avoir pas été nommé échevin : j'ai regret qu'on l'en ait empêché : il souffloit alors un grand vent d'est , fort bon pour les gens qui se pendent : le pays auroit eu un extravagant de moins à porter ; & je n'aurois pas à présent la peine de lui trouver une place dans ma maison. Le voilà parvenu à cet échevinage tant souhaité , en dépit de sa jeune barbe & de la raison. La ville & le corps où il est entré , n'ont qu'à se bien tenir ; car il se propose de grandes réformes. Il y avoit à peine vingt - quatre heures qu'il étoit nommé à cette charge respectable , que tous ses membres commençoient à s'étaler avec morgue ; d'abord la tête se retira en arrière , & resta immobile sur le cou. Un second menton , plus majestueux encore que celui du ridicule Lord Plackney , vint faire la base de sa grosse tête , chargée du pesant fardeau du gouvernement de la ville. Ses yeux , qui

depuis quelque mois n'avoient rien fait
que lancer de douces œillades sur le théâ-
tre à Mademoiselle Poper, notre jolie
danseuse : ces yeux roulans, ne jettent
plus que des regards sérieux & sombres :
on dit qu'il s'exerce devant son miroir à
prendre un air de prud'hommie, avec
autant de soin, que quelques femmes
s'exercent à prendre un air tendre & riant.
Mais aucune partie de son corps n'a eu
tant à souffrir que son pauvre & innocent
ventre. C'étoit une pitié de voir comment
il le fit saillir tout d'un coup. Il se gonfla
à vûe d'œil ; & M. Something renvoya
vingt tailleur, parce que tous lui avoient
fait des habits comme pour le ventre qu'il
avoit avant d'être échevin. Maître
King, qui de toute sa communauté est
celui qui fait le mieux prendre la mesu-
re d'un gros ventre, s'est assuré sa práti-
que. Ce seroit dommage au reste qu'il ne
fût pas devenu ventru ; car c'est un hom-
me qui porte bien son nouveau ventre.
Jamais il ne passe la rue qu'avec une len-
teur mesurée ; & le pavé semble gémir
sous ce fardeau vénérable. C'est-là le
portrait de notre Something, tiré d'après
nature ; & ceux qui peuvent encore dou-
ter s'il est fou, n'ont qu'à converser avec

lui. Il ne parle jamais qu'obscurement, & à demi-mot. L'année prochaine il aura part au gouvernement de la ville ; & c'est alors qu'il remédiera à tous les désordres. Il connoît le fort & le foible de la patrie, & en raisonne aussi pertinemment, qu'un jeune chevalier qui assiste une première fois à la chambre des communes, pour y accorder des subsides. Il honore d'un coup d'œil favorable ceux qui savent l'honorer lui-même ; & quand ils s'inclinent devant lui, avec tout le respect qui lui est dû, il daigne leur serrer la main ; mais toujours avec cet air de protection que se donnoient nos anciens rois, quand ils touchoient les écrouelles *. On voit par là si j'ai raison de le faire enfermer ; le bien de la patrie demande même qu'il le soit avant d'avoir part au gouvernement de la ville.

* Il faut, pour l'intelligence de cette comparaison, savoir que les rois d'Angleterre s'étant mis en tête qu'ils avoient des droits sur la France, crurent que le Ciel, ratifiant leurs prétentions, leur avoit transferé, avec les autres prérogatives de cette couronne, le pouvoir surnaturel de guérir les écrouelles, dont les rois très-chrétiens jouissent de tems immémorial ; & se mirent en effet à toucher des écrouellés.

J'avois d'abord dessein d'en faire faire autant au bon vieux Nowtell. On voulut me faire accroire qu'il avoit été la cause de bien des injustices arrivées à différens de nos citoyens. Mais dès le commencement ces rapports me parurent suspects ; j'étois presque sûr que le bon Nowtell étoit trop imbécile, pour faire des sotises réfléchies. Mais enfin, j'ai tiré ce problème au clair ; j'ai découvert que c'est sa femme qui fait tout. C'est elle qui fait gagner & perdre les parties ; son mari n'est gueres que son clerc. C'est à elle que nous devons le nouveau règlement des rangs, en vertu duquel les femmes des échevins de Dublin prétendent le pas devant toutes les autres femmes. C'est elle qui a ruiné le marchand Car ** er, par un procès qu'il a perdu, non que sa cause fût mauvaise, mais parce que sa femme avoit offensé mortellement Madame Nowtell, en prenant témérairement dans l'église le pas sur elle, pour aller à la sainte cène. Je ne favois pas pourquoi les places ecclésiastiques de notre ville étoient toujours remplies par de minces sujets ; mais depuis qu'on m'a informé que Madame Nowtell est l'organe de la vocation divine, j'ai trouvé la clef du

mystere. Une vieille femme , qui a sa confidence , a aussi le droit de présentation : Madame Nowtell fait expédier la vocation ; la ville paye les appointemens , & il ne reste rien aux bourgeois de leur ancienne liberté , que la permission de bailler & de dormir au sermon. A ces causes , j'ai changé de dessein ; & je donne à Madame Novtell la place que je destinois à son mari ; mais celui-ci se trouvant , par la perte de sa femme , hors d'état de rester échevin , il fera bien de renoncer à sa place , pour prendre soin de son ménage , & frotter ses armoires & ses commodes dans ses heures de loisir.

EN songeant sur qui je pourrois , parmi les gens employés à la maison de ville , exercer encore ma charité , je trouve parmi les secrétaires , les clercs & les receveurs un si grand nombre de petits fous , que je ne sais par où commencer. Mes douze mille liv. sterlings ne suffisent assurément pas à les entretenir tous. Il seroit juste que la ville entrât pour sa part dans une fondation si utile. Ah ! que je mourrois content , si je pouvois emporter cette espérance au tombeau !

MON ami Partridge mourut trop tôt pour profiter de ma fondation ; sans cela je ne l'aurois certainement pas oublié dans mon testament ; mais je ferai voir le bien que je voulois à ce cher ami , par les soins que je prendrai de sa chere famille. Il a laissé un grand nombre de descendants ; tous Partridges , tous fous politiques comme M. leur pere. Quelque profonde que soit leur pénétration dans l'avenir , & avec quelque certitude qu'ils sachent déterminer tout ce qui doit arriver dans l'état & dans les familles , ils ne devineront pas aisément qu'à l'heure qu'il est je fais des préparatifs pour les mettre aux petites maisons. Mais ils y entrent tous ; je leur en donne ma parole. Quiconque fera voir , par de bonnes preuves , qu'il descend en droite ligne du sage Partridge y sera reçu sans la moindre difficulté : & si par hasard il étoit auteur politique , il aura le pas sur mon sacrifiau. Je veux expressément , & ordonne de ma pleine puissance , qu'on ne passe aucun de ces Partridges. Ceux qui contreviendront témérairement à cette mienne dernière volonté , seront condamnés à lire leurs écrits , & à se faire tirer l'horoscope par eux.

ET en cas que les fous de cette famille devinssent trop nombreux, on peut rayer de ma liste quelqu'autre fou, pourvû que ce ne soit pas un lord ou un philosophe.

M. le chevalier Devvlapp est d'un caractère si singulier, que j'ai été longtems à savoir ce qu'il étoit; mais enfin j'ai trouvé qu'il est fou. Dans sa jeunesse, c'étoit le gentilhomme le plus libertin de la comté. Son libertinage l'empêchoit d'acquerir la moindre connoissance, soit de religion ou de sciences. A présent il a, je crois, quarante-quatre ans faits; & de sa vie il n'a encore rien lû que la carte que son cuisinier lui porte tous les jours à midi. Quand on lui parle avant le repas on est étonné de sa stupidité; car il n'est point en état de dire de suite trois paroles raisonnables. Mais sitôt que le vin lui monte à la tête, ce qui arrive déjà au second service, on voit M. Devvlapp dans tout son lustre. Tout d'un coup il devient éloquent; tout son corps pense; & personne n'est alors plus mal avec lui que son chapelain, qui lui paroît ridicule, parce qu'il est ecclésiastique; car rien ne lui semble plus absurde que la religion. Il abonde en esprit lorsqu'il se met à parler.

sur les dogmes ; & quand on le met sur le chapitre de l'état de l'ame après cette vie , il goguenarde aussi finement sur cette matière , que feroit un cocher de place. M. Devylapp ne fait rien ; il ne fait ni comment il est venu dans ce monde , ni pourquoi il y est venu : il est bien conséquent qu'il ne puisse pas se former une idée de la vie à venir : & de ce qu'il ne s'en forme point d'idée , il conclut que cette vie à venir est un conte à peu près semblable à ceux de la femme blanche & du moine sans tête , par lesquels on peut bien faire peur aux enfans & non pas à des chevaliers comme lui. D'après la description que je viens d'en faire , on pourroit croire qu'il n'est pas besoin de l'enfermer , & qu'on peut lui laisser sa liberté sans craindre qu'il cause le moindre désordre dans la société. Mais il a le défaut d'être riche ; & au moyen de ses richesses il reçoit à sa table de petits auteurs familiques. Ces auteurs , qui ont un peu plus de capacité que leur hôte , pour le payer de ses diners , refondent du mieux qu'ils peuvent ses réflexions , & les font mettre sous la presse , afin qu'elles aient l'air d'un livre. C'est-là l'origine de tous les libelles , qui , depuis treize ans , paroissent

Contre la religion. On n'a jamais pu savoir pourquoi il y avoit si peu de liaison & d'esprit dans tous ces ouvrages ; mais on n'aura plus de difficulté à le concevoir, lorsqu'on saura que ce sont les propos de table de l'ignorant & ivre chevalier Deuvvlapp. Afin donc de réprimer cette espece de fanatisme, j'ordonne que M. le Chevalier Deuvvlapp soit enfermé incessamment. Et comme dans ma maison il n'aura pas de vin, j'espere qu'il laissera la religion en repos. Quand il ne jouira ici que d'un entretien modique, il ne pensera plus du tout, & il restera toujours dans sa stupidité naturelle. C'est à mon avis pour lui & pour le monde, la plus petite perte qui puisse se faire. Le parlement aura soin d'employer le tiers de son bien à l'entretien des petits esprits forts ses commensaux. Ce soin, comme j'espere, les tranquilisera ; & ils cesseront d'écrire contre l'évangile, quand leur dîner sera fondé.

JAMES Diaper fait prouver par Cujas & par Bartole, que c'est à l'homme & non pas à la femme de gouverner la maison. Il se moque de tous ceux qui souffrent que leurs femmes les menent par le

nez. La sienne est la plus raisonnable de toutes les femmes du monde. Affligée de la vie déréglée de son mari, elle tâche de le ramener par des remontrances. Elle le prie, les larmes aux yeux, de mettre des bornes à ses dépenses, & d'avoir pitié de ses pauvres enfans. Deux fois elle a mis en gages ses joyaux pour le retirer de prison. Lorsqu'il est sur le point de s'y faire mettre la troisième, sa femme se jette à son cou fondant en larmes. Diaper pourroit-il douter que sa femme ne fût raisonnable? Non, il n'en doute point; mais c'est sa femme; & un honnête homme ne doit point suivre les avis d'une femme; un seul acte de condescendance lui feroit perdre la supériorité, qui lui appartient selon les loix divines & humaines. Ce soir il a résolu de rester chez lui; sa femme l'en félicite: tout à coup il change d'avis: il sort & va coucher dehors, uniquement pour faire voir qu'il est le maître chez lui. Le vin d'hier lui fait mal à la tête; il ne boira donc pas ce soir. Il le dit, & examine en même-tems le visage de sa femme: malheureusement elle en marque de la joie: le voilà aussi-tôt qui s'habille, & va passer la nuit à boire. On le rapporte malade à la maison; n'importe, il a toujours

maintenu sa supériorité. Doutera-t-on si Diaper mérite une place dans ma maison ?

Le jeune Thomas Svvallovv sera étonné d'apprendre que je l'ai condamné à y vieillir. Il est vrai qu'il n'a que dix-sept ans ; mais est-ce une raison pour l'abandonner à ses fougues ? Moi, je pense qu'on ne sauroit trop-tôt s'assurer de lui. Son grand pere assez mauvais poëte, étoit pourtant encore supportable, parce qu'il écrivoit peu. Le fils, pere de mon jeune pensionnaire, étoit déjà beaucoup plus mauvais. Il fit poëmes sur poëmes ; & il les fit si détestables, qu'il n'y eut jusqu'aux Hollandois qui ne s'en moquassent. Le pire de tout ce qu'il fit, fut de les recueillir en un grand volume. Le jeune Svvallovv, digne héritier de son pere, montre déjà un gros tome de ses poësies en manuscrit, & il menace de les publier aussi-tôt qu'il sera majeur. Il est tems qu'on l'arrête ; & si je ne prenois pas des mesures pour le mettre en lieu de sûreté, j'en serois responsable envers nos enfans. Nos petits-fils en souffriroient un peu moins ; car il est à croire que ses poësies ne passeront pas jusqu'à eux. Cependant, quel

malheur n'attirerois-je pas sur ma pauvre patrie , si par ma faute notre jeune poëte venoit à propager sa race ! Il semble qu'à chaque degré le mal augmente dans cette famille : & si on donnoit à notre jeune homme le tems d'avoir un fils , ne seroit - on pas forcé à enchaîner ce nouveau Svallovy , & à lui lier les mains sur le dos pour l'empêcher d'écrire ? Qu'on le renferme : il le mérite déjà par l'admiration avec laquelle il cite les poësies de son pere , qu'il est sur le point de faire réimprimer avec une préface de son cru . Il commence déjà à lire ses productions à d'autres . Il arrête les gens dans les rues & les force à l'écouter . Il est mécontent quand on ne le loue pas , & irréconcilia-ble quand on le reprend . Malgré sa jeunesse il fait déjà dire des injures aussi fortes qu'un critique de cinquante ans . Que ne sera-t-il pas avec le tems ! Qu'il aille aux petites maisons ! c'est mon dernier mot .

Si j'allois demander à notre Matth. Pidgeon , ce jeune prodigue , ce qu'il voudroit qu'on fit de son vieux ladre d'oncle , il m'assureroit sans doute , de tout son coeur , que Hugh-Pounces est fou , & qu'il mérite une place dans ma maifon . Je

dois ayouer en effet qu'il n'a pas si grand tort. Car je vois que cet oncle fait toutes les dispositions imaginables pour mourir de faim sur son coffre fort, & pour laisser tout son bien au jeune Pidjeon, qui dissiperá en un jour, plus que Pounces n'a pu épargner en plusieurs années. Malgré tout cela je ne saurois me résoudre de lui donner une place; je serai plus équitable en l'accordant à notre jeune homme. C'est encore une grande question parmi les philosophes qui des deux est le plus grand fou; ou celui, qui, dans sa méfante vieillesse, meurt de faim comme un riche ayare; ou celui, qui, dans une jeunesse insensée, dissipe, de gaieté de cœur, un bien qu'il n'a pas gagné, pour mourir de faim dans ses vieux jours? Il est au moins certain que le premier est moins à charge à l'état, qui tôt ou tard se voit obligé, ou de faire pendre le dernier comme voleur, ou de le nourrir comme mendiant. Un ayare, qui ne s'éloigne jamais trop de son cofre, est pour ainsi dire déjà renfermé; pourquoi donc le mettre dans ma maison? Je veux donc qu'on y renferme le jeune Matthieu Pidgeon. Il y demeurera jusqu'à l'âge de trente ans. Mais il n'y restera point oisif; car c'est-là son

malheur. Il n'aura ni à dîner ni à souper, qu'il n'ait gagné sa dépense par le travail de ses mains ; c'est ainsi qu'il apprendra ce qu'il en coûte pour vivre. Qu'on lui donne encore les comptes de son oncle à examiner afin qu'il apprenne à calculer. Si l'on parvient à l'accoutumer au travail, j'espere qu'à l'âge de trente ans on pourra, sans rien risquer, lui donner sa liberté, avec la jouissance du bien de son oncle. Je suis persuadé que ma patrie reconnoîtra, un jour, que je lui ai élevé un bon citoyen.

Tous ceux qui ont le malheur de demeurer dans le voisinage de l'édifiante Sara-Knidly, ne seront point étonnés de la trouver dans mon codicille. Sa maison ressemble à un château enchanté, dont la maîtresse fait le lutin, qui tourmente tous ceux qui ne peuvent point l'éviter. Elle n'est jamais en repos chez elle, & va toujours toussant & crachant. Le plus dangereux moment pour l'aborder, est quand elle marmotte ses pseaumes. Ses sextes ont manqué dernièrement de couter un œil à sa malheureuse servante. Lorsque précisément notre dévot lutin en étoit à la fin, cette pauvre créature

laissa échapper la saliere de ses mains, ce qui lui attira une volée de soufflets de la part de sa pieuse maîtresse, toute rayie en dévotion. La rue où elle demeure devient toute déserte; & j'ai trouvé que, depuis six ans, qui est le tems qu'il y a qu'elle est veuve, les loyers des environs sont tombés de près de moitié. Pour éviter de passer devant ses fenêtres, on prend plutôt un détour. Tout ce que sa vûe peut atteindre, est damné sans miséricorde. Elle est persuadée, & très-persuadée, que c'est uniquement en considération de son âme dévote, que le ciel, lent à punir, a épargné jusqu'ici le quartier où elle demeure. Néanmoins, dans ses prières du matin, elle fait souvent le procès au ciel sur sa lenteur, quand elle voit encore en se levant au-tour d'elle des hommes qui ne souffrent point; & elle ne conçoit pas pourquoi il n'a pas, pour sa consolation & pour la terreur des autres, laissé tomber du soufre pendant cette nuit au moins sur les femmes de sa rue, qui sont toutes noyées dans les vanités humaines. Car nous autres hommes, nous ayons encore quelque préférence dans son cœur compatissant; & je crois qu'elle en demanderoit quelques-uns au

ciel , s'il étoit prêt à envoyer les maux qu'elle souhaite au genre humain. Je prie le parlement de s'emparer de cette sainte avec toute la précaution possible , de peur qu'elle n'échappe , ou qu'elle ne blesse ceux qui voudroient se saisir d'elle. Je lui destine le coin le plus écarté de ma maison , afin qu'elle ne rende point encore plus fous ceux qui y seront avec elle. Si quelqu'un des pensionnaires montre un génie féroce & revêche , on le mettra , pour le punir , pendant vingt-quatre heures , dans la cellule de Madame Knidly. J'avoue que la punition est cruelle ; mais aussi n'aura-t-elle lieu que dans les cas graves. On aura soin qu'aucun criminel ne reste jamais seul avec elle , & qu'il y ait toujours un geolier en tiers. Je fais que , malgré toute sa dévotion , elle a beaucoup de désirs mondains , & qu'elle succombe le plus facilement dans les instans où la faiblesse des autres la fait soupirer. Quel malheur ne seroit-ce pas , si le chevalier Devvlapp & Sara-Knidly se fentoient des tentations l'un pour l'autre ! Il faudroit promptement noyer la race. Pourroit-il y avoir un monstre plus dénaturé , qu'un enfant , dont le pere eût été esprit fort par bêtise , & la

mere

JE ne fais pas par quelle voie le pétulant jeune homme Jacques Halley a pu apprendre que j'avois dessein de fonder une maison pour des fous ridicules. Dans le tems même où j'étois occupé à dresser le plan de ce codicille, il entra chez moi avec un air effronté, & m'assura, d'un ton d'ami, qu'il pourroit m'être fort utile dans l'exécution de mon projet, si je voulois me servir de ses conseils. Il ajouta, qu'il étoit impossible que les folies des hommes échappassent à ses yeux; qu'il les connoissoit toutes; qu'il les pourroit de toutes ses forces; & que l'amour de la vérité le dominoit tellement, qu'il ne s'épargneroit pas lui-même, s'il se trouvoit quelque travers. Il me présenta en même-tems une liste, qui, selon lui, contenoit tous les fous fiéffés de Dublin. Je fus surpris de voir que les cinq premiers noms étoient ceux d'autant d'ecclésiastiques, dont la doctrine est aussi pure que leur vie est édifiante. Je lui marquai mon étonnement. Il me répondit par un éclat de rire, & eut l'effronterie de me demander, si je ne savois pas que ces gens-là étoient des

H

ecclésiastiques , & que les prêtres. . . .
Je lui coupai la parole , en voyant qu'il
se préparoit à imputer à ce corps respec-
table tous les défauts qui deshonorent
quelques-uns des membres. Le sixième
fou de sa liste étoit son beau-pere , un
très-brave homme , qu'il prétendoit faire
renfermer , parce que , malgré son âge ,
il avoit été assez fou pour épouser en se-
condes noces sa mere , qui étoit une
femme acariâtre , maussade & chagrine ,
qui traitoit de profusion la belle dépense
que fait un jeune homme , qui n'avoit ni
esprit ni goût , & méritoit par tous ces
titres , d'occuper la septième place de
ma maison. Ce jeune furieux , n'ayant
épargné ni pere , ni mere , trois de ses
précepteurs ne doivent pas trouyer étran-
ge , qu'il leur ait pareillement destiné
des places. Il les traita de pédans insup-
portables , de vendeurs d'orviétan , &
de je ne fais quoi encore. Malgré mon ex-
trême surprise , je l'écoutai avec une
feinte tranquillité , parce qu'il me promit
de me fournir encore d'autres sous. Je
l'assurai que je mettrois son zèle à profit ,
& que je songerois à le faire récompenser .
Je lui donnai en même-tems une lettre
cachetée , qui contenoit sa récompense ,

en lui faisant promettre de ne l'ouvrir qu'après ma mort.

COMME je ne fais pas combien je vivrai encore, & qu'il pourroit fort bien arriver que je survécusse à quelques-uns de mes fous, je veux, pour éviter toute difficulté, proposer encore quelques recrues pour ma maison. Je n'ai besoin de mettre ici que leurs noms, tout le monde les connoîtra. Ce sont Jean Gale, Lady Hovver, O-Saefety, Charles Brackfeel, Catherine Buckey, Joh Sun, Martin Flaece, Gaspar Wickstaff, Guillaume Knall, & le moraliste Richard Kinsmann.

Au reste, on recevra toujours de préférence les Irlandois ; après eux les Anglois. On bâtira une aile à part pour les Allemands, & l'on aura soin de placer en tête les Saxons, comme anciens compatriotes des Anglois. J'en connois un nombre assez considérable, qui ont droit de demander à être admis. J'en ai spécifié quelques-uns dans un mémoire ci-joint.

CECI est ma dernière volonté ; le parlement tâchera de la faire exécuter

Hij

de point en point. Tout ce que je puis faire, pour reconnoître cette peine, est de souhaiter, en vrai patriote, que jamais aucun fou ne s'asseye sur les sacs de laine, où siégent ses membres; souhait très-salutaire, & dont l'accomplissement est à la rigueur possible.

A Dublin, le $\frac{17}{28}$ Juin 1745.
(L. S.) Jonathan Svvift, Docteur.

VOILA, Mylord, une copie fidele du codicille de Svvift: je l'ai collationnée moi-même avec l'original. Vous aurez de la peine à vous imaginer combien le parlement s'est empressé de se rendre digne du vœu du feu docteur. On a commencé par s'assurer des fous nommés dans le codicille. Les Lords Lavat & Pall-brovv firent les diables à quatre; & le premier ne se seroit jamais rendu, si l'on n'avoit trouvé moyen de lui faire accroire qu'il n'entroit pas de fou dans la maison de Svvift, qui ne fût en état de prouver ses seize quartiers.

L'EVEQUE O-Carry vouloit appeler le feu du ciel sur le parlement, qui étoit assez impie pour attaquer un homme de sa robe. Mais ce fut précisément par-là qu'on vit que Svvift avoit eu raison. M.

Nicolas, le Sacristain, ne fit pas beaucoup de façons, lorsqu'il apprit qu'il auroit le rang sur l'Évêque. Tout étonné qu'étoit d'abord M. Something, il commença à se rassurer, lorsqu'on lui promit qu'il auroit la régie de la maison, alternativement avec Madame Novtel. Cette femme jeta feu & flamme, lorsqu'on l'alla chercher. Pour la tranquilliser un peu, on lui promit, qu'après le décès du Sacristain & de l'Évêque, elle auroit la permission de donner leurs places.

Il fut facile de s'assurer du Chevalier Deyvapp ; on passa chez lui après-dîner, où il étoit ivre & dormoit. On prétend que, depuis ce tems-là, il a toujours dormi ; il ressemble au moins toujours à un homme, dont on a interrompu le premier sommeil. Sa stupidité naturelle en est peut-être la cause. Ces pensionnaires semblent se tranquilliser ; il y a même grande espérance qu'ils redeviendront raisonnables. L'un d'eux a déjà acheté une bible, où il lit tous les jours une couple de feuillets après son dîner, & il paroît tout surpris d'y trouver des choses raisonnables.

JAMES Diaper a interjetté un appel,

Hij

où il se réserve de faire voir, que le procédé du parlement envers lui est injuste. Mais en attendant on l'a toujours renfermé. Sa pauvre femme est inconsolable. On trouva le jeune Thom. Svvallovy devant son secrétaire, travaillant à une épigramme qu'il vouloit mettre au bas de son portrait, qui devoit un jour orner le frontispice de ses ouvrages. On lui accorda des plumes & de l'encre dans sa prison, ce qui sembla le consoler efficacement. Math. Pidgeon se récria beaucoup sur son oncle avare, à qui il attribua son malheur. Il a demandé, avec beaucoup de soumission, qu'on lui accordât au moins une bouteille de vin de Pontac par repas; mais on la lui a refusé, à moins qu'il ne veuille la gagner par le travail de ses mains.

JAMAIS il n'y a rien eu de plus plaisant que l'emprisonnement de la dévote Sara-Knidly. L'exempt la trouva précisément dans l'accès de sa dévotion. Elle n'eut pas plutôt entendu ce qu'on lui vouloit, que son livre de priere vola à la tête de l'officier. Au geolier elle arracha un œil. Elle donna au diable le clerc du parlement, qui se tenoit à la porte sans oser

approcher d'elle. Mais ses efforts furent inutiles ; & ce qu'elle trouva d'inconcevable en tout ceci, fut que le ciel ne lançoit pas incontinent sa foudre sur ces gens-là. Dans sa rue, ses voisins ont fait des feux de joie pendant trois jours consécutifs ; elle commence à se repeupler ; le prix des loyers monte ; cependant on n'ose pas encore demeurer dans sa maison.

Le pétulant jeune homme, Jacques Halley, n'eut pas plutôt appris la mort de Swift, & la publication de son testament, qu'il vint présenter sa lettre. On l'ouvrit en sa présence, & l'on y trouva ce qui suit :

Moï soussigné, supplie le parlement de s'assurer de la personne de Jacques Halley, qui lui remettra cette lettre. On aura vu dans mon codicille quelle est déjà la malice de ce jeune homme. Je remets à la pénétration du parlement de juger combien il peut par la suite devenir nuisible à la patrie, en continuant de traiter de fous des gens qui méritent l'estime de tout le pays. Comme il prend sa méchanceté naturelle pour amour de la vérité, & sa médisante fureur pour

H iv

de la franchise, il est à appréhender qu'il ne soit incorrigible. Sa rage, qui a commencé par se déchaîner contre ses parens & ses précepteurs, ira enfin jusqu'au trône, & plus loin, s'il le pouvoit. Il ne mérite pas d'avoir une place dans ma maison. Je lègue 200 livres sterlings pour le tenir dans la maison de correction destinée pour ses semblables. Signé *Jonathan Swift.*

Les bras lui tomberent à la lecture de cette lettre. Il voulut vanter ses bonnes intentions ; mais on l'envoya à la maison de correction sans l'entendre. A présent il vomit des injures jour & nuit, & le parlement vient de conclure qu'on le mettra une museliere.

J'AI LOIS oublier de vous dire que l'on a déjà découvert trois descendants de Partridge. L'un est un chirurgien de la rue de S. James, chez qui on a trouvé l'arbre de généalogie du Prétendant, avec des remarques politiques, & une apologie pour le chevalier de S. George. Le second est un enseigne cassé, qui dans la bataille de Fontenois, a jugé à propos de mettre sa personne en sûreté dès le commencement du combat, en compagnie

de deux officiers Hollandois , & qui , pour cet effet , a été chassé du régiment. On trouva sur lui un plan de la bataille d'Ettingue , où il faisoit voir les fautes que les alliés avoient faites , lorsqu'ils pouvoient prendre tout droit le chemin de Versailles , & y entrer par surprise. Le troisième est un cordonnier , qui vend des prophéties , où il est dit , qu'en 1754. finira la monarchie du Pape ; que le grand Seigneur sera enlevé par les Hussards ; que le Schah - Nadir envahira Paris ; & que le cuir sera plus cher qu'il n'a été depuis le tems de la reine Elisabeth.

LA découverte des autres Partridges coûtera un peu plus de peine & de circonspection. L'article du codicille , qui les concerne , est tenu extrêmement secret , & on les veille de près. Quand la similitude des noms cause quelque embarras , on observe leurs actions.

IL y a dix livres sterlings à gagner pour celui qui découvrira Jean Gale. Il n'y a plus de doute sur Lady Hovver. Joh-Sun , qui a appris quelque chose du codicille , je ne sais par quelle voie , est venu se déclarer lui - même , pour être débarrassé de sa femme méchante & pro-

H v

digue. On examinera sa demande. Sa femme a l'air encore assez revenant, & deux grands yeux noirs. Les opinions des juges sont déjà partagées. Dans la dernière audience, un coin de mouchoir dérangé a fait une forte impression sur le greffier, & l'on croit que le mari perdra. Cette femme étoit autrefois sa cuisiniere, & il ne l'épousa qu'à cause de son bon caractère. On a été long-tems sans savoir lequel des deux Gaspar Wickstaff, qui demeurent à Dublin, Swift avoit eu en vue ; mais enfin on soupçonne que c'est celui qui a certaines gens à ses gages, pour lui dire sans cesse des choses agréables, & pour lui souhaiter une couple de fois dans l'année, que le ciel veuille conserver encore long-tems la précieuse santé d'une tête si chere. Les autres fous ne sont pas de grande conséquence, excepté une couple d'auteurs.

Le parlement a choisi une très-belle place pour la construction de cette maison. Il la fera bâtrir tout contre le port, où a été jusqu'ici le rendez-vous de nos petits maîtres, & des fats qui font les beaux esprits. Le choix est admirable ; car de cette maniere la place reste, en

quelque façon, ce qu'elle a toujours été. Cependant, du côté de l'eau, on va laisser une petite promenade pour certains rimeurs, qui se donnent entre eux le nom de poètes sublimes; mais on l'entourera d'un mur, afin qu'il n'arrive pas de malheur; & quoiqu'il ne paroisse pas par leurs vers que l'enthousiasme les rende distraits, les précautions sont toujours bonnes.

On a déjà dressé le plan de l'aile qu'on destine aux Allemands; & pour inspirer plus de confiance à ce peuple, on l'a fait faire par un François, & le directeur du bâtiment sera de la même nation. En un mot tout y sera François. J'en ai parlé à plusieurs Allemands qui sont ici; ils en paroissent très contens. Les soins du parlement vont encore plus loin. Pour être en état de recevoir un plus grand nombre de fous de cette nation, on a proposé de permettre aux directeurs de la maison de donner, pour une certaine somme d'argent, à tous ceux qui le demanderont, sur-tout aux savans d'Allemagne, une quittance en forme d'attestation, où l'on reconnoîtra que M. un tel est un grand homme, un homme cé-

H vij

lébre, un homme raisonnable, un savant solide, & qu'il a payé son esprit tant. Les noms des souscripteurs seront imprimés. On espère que cet expédient fournira des sommes considérables. Il est vrai que le parlement prévoit que les plus grands fous contribueront le plus, pour paroître bien raisonnables. Mais il n'y a pas de mal à cela. Il est toujours utile qu'ils contribuent à l'entretien de leurs semblables.

LA France se donne beaucoup de mouvement pour faire recevoir ses fous aussi ; & l'on dit que M. de Hoey a écrit au parlement une lettre de recommandation en termes fort énergiques. Mais on lui a refusé sa demande tout net, & cela avec raison. La guerre présente a assez épuisé notre nation, sans qu'elle s'engage encore à l'entretien des fous de France.

J'ai l'honneur d'être,

MY L O R D,

Votre très-humble

Dublin, le ¹⁰₂₂
Mars, 1746.

serviteur, le Che-
valier Richard
d'Urfey.

POST-SCRIPTUM. Vous me pardonnerez, Mylord, de n'avoir pas ajouté le mémoire où Swift a nommé les Allemands, qu'il juge dignes d'avoir des places dans sa maison. Il est un peu étendu, & j'appréhende qu'il ne grossisse trop le paquet.



DISERTACION historica
sobre el origen de los *Duellos*,
Desafios, y leyes de su observan-
cia, con sus progressos hasta su
total extincion.

DISERTATION historique sur
l'origine des duels & des défis,
de leurs regles & de leurs progrès
jusqu'à leur entiere extincion, ex-
traite des memoires de l'académie
royale de MADRID.

DANS un moment d'inaction & de
réverie, où j'em'occupois à moraliser
seul sur les duels, le hasard me fit mettre
la main sur cette dissertation d'un auteur
Espagnol. Je fus charmé de pouvoir m'é-
clairer des lumières d'un écrivain impar-
cial, qu'on ne soupçonnât pas de blâmer
les duels par poltronnerie, ni de les excu-
ser par féroceité ; cependant il faut conve-
nir qu'il les excuse plus qu'il ne les blâme.

NOTRE auteur commence par déploier le sort de sa nation , qui n'a connu les douceurs de la littérature , & le plaisir d'apprendre les belles actions des grands hommes, que beaucoup de tems après les autres nations.,, Notre heureux hémisphé-
» re , dit-il , n'étoit pas encore éclairé des
» premiers rayons de l'histoire; la po-
» litique , le commerce avec les nations
» étrangères n'avoient pas encore appri-
» voisé nos mœurs farouches , quand
» l'impulsion de la nature , & l'influence
» de notre climat , firent briller dans nos
» retraites sauvages des exemples de va-
» leur , de magnanimité & de grandeur
» d'ame; exemples que les autres nations,
» sans jalousie sans doute alors , n'ont
» pas laissés dans l'oubli. « Mais la plu-
part de ces actions , selon l'aveu de l'a-
uteur , n'étant jamais réglées , ni par
l'éducation , ni par la force des loix, ou-
troient toujours la nature , & avoient un
caractere forcé , qui ne s'efface que par
un commerce d'instruction réciproque de
nation à nation..

Il met dans cette classe de grandes ac-
tions outrées , le désespoir de Sagonte ,
la conduite de Numance , la patience des

Calagurritains, l'insensibilité de l'esclave qui ôta la vie à Amilcar, la valeur & la prudence de Viriatus. Il n'oublie pas de citer Tite-Live, & de rapporter le combat barbare de Corbis & d'Orsua, proches parens, qui, dans les jeux de gladiateurs donnés par Scipion l'Afriquain à son retour de Carthage, combattirent à outrance, pour la possession de la principauté d'Ibé, qu'ils se disputoient l'un à l'autre. (*Tit. Liv. decad. 3. liv. 8.*) » C'est » sur ces grands événemens, capables » d'échauffer l'imagination la plus refroide, que j'ai résolu de m'occuper, dans » cette dissertation, de l'origine, des progrès & de l'extinction des duels; & » de faire voir à ceux de ma nation qu'ils » ont tort de se plaindre des loix qui leur » enlevent la faculté de montrer, à chaque instant, leur valeur; qu'ils ont tort » de croire que cette interdiction fletrit » la vigueur, & abbatardit le courage. «

L'AUTEUR s'engage dans des réflexions fort longues de grammaire, pour donner l'étymologie du mot *duel*, formé par élision des deux mots *duorum bellum*. Ainsi ce mot donne l'idée de combat singulier de deux, de quatre, ou d'un petit

nombre de personnes. Les duels se divisaient en deux classes : l'une autorisée chez les nations les plus sages & les plus politiques, qui avoit lieu au moment que deux armées en présence étoient sur le point de se livrer bataille ; pour épargner le carnage de plusieurs milliers d'hommes, ou pour sauver l'honneur de celui des deux partis qui étoit défié par l'autre. Les champions se battoient dans l'espace vuide entre les deux armées. Ainsi combattirent David & Goliath pour l'honneur des Israélites & des Philistins ; Ajax & Hector devant les murs de Troye, &c.

L'AUTRE espece de duel étoit celui qu'on entreprenoit pour venger sa propre injure ; pour se purger d'un forfait ; pour mettre fin à des débats & des procès ; ou pour prouver son adresse & son courage dans les armes : espece de duel qu'on doit définir combat corps à corps de deux hommes, pour assurer leur bien ou leur réputation : c'est le *monomachia* des Grecs.

DEMANDER l'origine des duels, c'est exiger infailliblement une réponse vague.

Les plus grandes choses souvent dérivent des plus petites, qui laissent dans l'imagination des hommes l'impression la plus vive, l'échauffent, l'élévent, la rendent capable du projet le plus hardi, & lui montrent la réussite facile. Si nous suivons des idées conjecturales, nous pourrons dire, que comme la guerre a été introduite parmi les nations, par un consentement général qu'on appelle le droit des gens; le duel, ayant par analogie les mêmes vûes & le même objet, a été tabli par le concert des particuliers, qui n'est pas moins un droit des gens.

LA pratique des nations belliqueuses en est la preuve. Les duels mentionnés dans l'histoire des Juifs, des Grecs & des Romains; ceux dont parlent Homere & Virgile; le combat de Manlius contre un barbare de l'armée des Gaulois Senoniens, dont il prit le collier doré, d'où lui vint le surnom de Torquatus; celui de Valerius tribun militaire, avec un autre Gaulois, d'où lui vint le surnom de Corvinus, parce qu'il avoit vaincu son adversaire en le prenant par son casque, dont le dessus étoit un corbeau; sans parler de celui de Scipion Emilien & d'un capi-

taine Celtiberien ; de la cruelle expédition des trois Horaces & des trois Curaces , expédition d'autant plus légitime , que l'honneur & la liberté de la patrie en étoient le prix : tous font des images de ce qui se pratique encore parmi nous , lorsque , les armées étant en présence , quelques soldats se détachent de part & d'autre , & commencent , pour s'animer , de légères escarmouches , dont souvent le succès décide plus une affaire , que le carnage le plus général & le plus sanglant. De ce genre , est ce combat de onze François contre autant d'Espagnols , pour décider laquelle des deux nations devoit avoir la préférence pour l'adresse & la valeur , & dont la fin ne décida rien. Tel fut encore celui qui fut donné au siège de Florence , du tems de Charles V. entre les assiégeans & les assiégés ; & celui enfin qui fut permis par le pape Urbain IV. & dont il devoit être le spectateur & le témoin , entre Dom Pierre , roi d'Arragon , & Charles , Duc d'Anjou , pour la couronne de Sicile.

L'ORIGINE de la seconde espece de duel , dont le but est d'assurer son honneur , son intérêt & sa réputation , doit

être plus claire & plus distincte. La barbarie & l'esprit de liberté, seuls écoutés parmi les nations, que l'inclination porte plus à la guerre qu'au luxe & au commerce, sont les motifs de ces duels. C'est par ce sentiment, que les peuples Septentriонаux livroient leurs disputes & leurs affaires au sort des armes, qui adjugeoit définitivement le bon droit au vainqueur : ces nations du nord, maîtresses de l'Europe, y introduisirent leurs usages, tandis que celles du midi, suivant d'autres mœurs, n'employoient les duels, tout au plus, que dans les jeux funebres, dans les combats de gladiateurs, ou dans la pompe des triomphes.

DANS le tems même, que les duels servirent à la justification de forfaits incertains, on inventa aussi d'autres façons de se purger des accusations, comme l'eau froide, l'eau bouillante, le fer rouge & les sortes. Dans toutes ces manieres étranges de prouver l'innocence, on étoit persuadé que Dieu intervenoit pour faire réussir l'épreuve en faveur de l'innocent. L'histoire nous apprend plusieurs exemples de ces épreuves.

UNE des loix de Gondebaud, roi des Bourguignons, l'an 500. de l'Ere Chrétienne, étoit, que tout homme qui ne vouloit point prononcer de serment sur dette, crime, &c. pouvoit obtenir le combat, si l'autre partie ne consentoit pas à le satisfaire sans ce serment: & voilà l'époque la plus ancienne de l'admission des duels, dans les loix des peuples septentrionaux.

SELON celles des anciens Allemans, les procès sur confins & bornes de champs étoient jugés par duels. Parmi les Anglois & les Thuringiens il étoit établi que quiconque nioit le crime dont on l'accusoit, étoit obligé de faire serment avec les cérémonies requises dans ce cas, ou de justifier son innocence par le duel. Les Frisons permettoient ce genre de combat, pour prouver la liberté. Les habitans du pays entre les rivières Laubachi & Wisara, avoient une pratique remarquable, pour découvrir l'assassin de quelqu'un massacré clandestinement. Un des parens du mort prononçoit le nom de celui qu'il soupçonoit ou non du meurtre; celui-ci, pour se purger de cette imputation, alloit devant le juge avec les

témoin sermentaires, & juroit être innocent ; il en nommoit un autre ; si celui-là nioit aussi, il juroit comme le premier ; & tous deux alloient au combat, ou nommoient des champions en leur place ; & le vaincu étoit contraint à la satisfaction de l'homicide.

PARMI les Danois, le roi Frothon avoit remis toutes les affaires au sort des armes, donnant pour raison qu'un instant de force finit plus d'affaires, que mille siecles de paroles. Les François n'ont point, dans leurs loix saliques, de duel commandé : mais leurs historiens en rapportent mille exemples : il en est mention dans les capitulaires de Charlemagne & de Louis son fils, d'une façon à faire conjecturer que les Bourguignons n'avoient pris cette pratique que de leurs voisins, avec qui, depuis Clovis, ils étoient liés, & à qui Childebert & Clotaire ses fils, unirent leurs Etats ; ce qui commença à former le Royaume de France.

ENTRE toutes les nations, chez qui l'on cherche l'origine du duel judiciaire, les auteurs l'attribuent plus généralement aux Lombards, qui, en conquérant l'Italie, l'an 568, y portèrent leurs loix &

leurs coutumes. Le roi Rotharis, dans ses loix, avoue que celle du duel étoit si ancienne chez ces peuples, qu'aucune autorité n'auroit pu la détruire; de plus, le tems où les Lombards gouvernoient l'Italie, est le tems où, dans ces contrées, ce genre de combat étoit le plus connu & le plus fréquent. Mais sur quel principe cette pratique fut-elle établie? Ordinairement ce sont des circonstances qui donnent lieu à des loix; & sans ces circonstances, les peuples encore à présent n'eroient conduits que par la nature, dont la voix est sans doute aussi juste que les loix les plus sévères. Le roi Rotharis, qui le premier écrivit les loix Lombardes, permit le duel dans le cas où il seroit difficile de faire preuve de l'innocence ou du crime: par exemple, pour crime de lèse-majesté au premier chef; pour conspiration d'une femme contre les jours de son mari; pour l'insulte faite par quelqu'un à un autre, en le nommant *arga*, c'est-à-dire cocu, & s'offrant à le lui prouver; pour le manque de fidélité d'une femme à son mari; pour le poison. Le duel étoit encore permis pour la défense ou la demande d'un bien meuble ou immeuble; pour dettes du fils au pere; pour usurpa-

tion d'un héritage. Il y avoit une infinité de cas légers , sur lesquels Rotharis avoit défendu le jugement par les armes : mais ses successeurs le permirent pour la plupart de ces mêmes cas. Le roi Luitprand l'admit même , pour qu'un esclave pût prouver qu'on l'accusoit à tort d'un vol dont on ignoroit l'auteur. Le roi Grimoald l'ordonna pour les accusations d'adultere , & même pour la simple imputation faite à une femme de s'être laissé toucher le sein par un autre que son mari. Du tems de Rodoald , la reine Gandiberge , son épouse , fut accusée d'adultere ; & son esclave Carelle s'offrit à défendre son honneur.

CHARLEMAGNE , couronné roi des Lombards , après la défaite de Didier , voyant que dans les occasions de serment , l'accusé & l'accusateur prononçoient le serment avec la même fermeté , & ne laissoient aux spectateurs que la certitude du parjure , ordonna le duel , disant qu'il valoit mieux que tous les deux combattissent en public , que d'y prononcer des imprécations & des parjures. Moi , je croirois que c'étoit un mal de plus : car le parjure , ou tout au moins le mensonge n'y étoit pas moins ; & il y avoit meurtre

par dessus

pardessus. Cette constitution , qui étoit jusqu'alors restrainte aux causes criminelles , fut étendue , par l'empereur Othon , aux affaires civiles. Le sang devint le seul accord dans le partage des biens , dans les limites des terres , dans les revendications de biens usurpés & de dépens niés passant la valeur de vingt sous , dans le vol excédant six sous , & dans les questions sur la liberté.

IL résulte de tout ce qui précède , que le manque de preuves , & le peu de foi que méritoit le serment fait par des hommes , dont tout au moins la probité étoit douteuse , ont donné la naissance aux duels.

L'AUTEUR , embrassant ici l'avis de Charlemagne , trouve cette pratique la plus raisonnable du monde , parce que , dit-il , ce moyen violent , quelque cruel qu'il semble , épargnoit du moins aux uns l'infamie du parjure , & aux autres l'horreur de l'entendre.

UNE fois le motif des duels établi , l'auteur Espagnol passe aux cérémonies de ces duels : il en fait deux époques distinctes ; l'une depuis les loix de Rotharis , ou Lombardes , jusqu'à l'empereur

Othon, l'an 1000. de l'Ere Chrétienne ; l'autre, depuis ce tems jusqu'au nôtre. Pendant le premier tems, le duel étoit regardé comme un jugement de Dieu, en faveur de l'innocence, & pour la gloire de la vérité ; c'étoit un miracle qu'on arrachoit à la puissance divine, quand tous les moyens humains manquoient à la prudence & à la sagacité des juges ; en un mot, on regardoit dans ce tems tenir Dieu comme une vertu, tandis qu'aujourd'hui nous assurons que c'est un crime & une impiété. Frédéric second, dans ses constitutions Siciliennes, persuadé sans doute que l'oint du Seigneur méritoit quelques préférence de la toute-puissance de Dieu, réserva le jugement par le duel pour les crimes de lese-majesté, & par grâce pour le parricide.

POUR éviter les funestes abus de ces duels, on prenoit les combattans à leur ferment, que la seule vérité leur mettoit les armes à la main, & non un dessein de vengeance. Or l'un des deux, sans doute, juroit de bonne foi ; l'autre incontestablement étoit un fourbe. Le juge du combat devoit être celui qui avoit été nommé pour juger la cause ou le différend.

LES cérémonies de l'instant du combat sont conjecturales ; cependant on peut assurer que pendant la première époque , il y en avoit moins que depuis l'empereur Othon. Chez les Allemands , dans la dispute sur la propriété d'un terrain , l'un des adversaires disoit : *ceci est notre limite* ; l'autre passoit à un autre endroit , & disoit : *ceci est notre limite* , & devant le juge ils prenoient de la terre & y mettoient quelques branches , pour servir de marque aux deux endroits désignés ; quand le juge leur avoit permis le combat , ils touchoient chacun de leur épée cette terre , à l'endroit qu'ils avoient marqué ; prenoient Dieu à témoin , le priant de donner victoire à celui qui avoit le bon droit , & se battoient. Le vainqueur possédoit le terrain sans autre dispute , & recevoit encore douze sous sur le bien du vaincu.

Les armes des champions furent toujours l'épée & la rondache ou le bouclier ; quelquefois parmi les Lombards , ils remplaçoient l'épée par une espece de fléau brisé , semblable au ceste des jeux olympiques & des cirques Romains. Les combattans étoient couverts d'une espece

de tunique de cuir ; ils avoient la tête & les piés nuds ; les mains couvertes de gands ; chacun une épée à la main, & à la ceinture une ou deux de réserve. Le bouclier étoit de bois couvert de cuir ; le centre en étoit de fer ; leurs manches étoient retroussées jusqu'au coude. Les esclaves n'étoient point admis à la preuve par duel : ces peuples barbares ne sentoient pas que le corps seul porte les fers, & que l'ame est toujours libre dans l'esclave comme dans le monarque ; ils croyoient l'esclavage trop infame pour y admettre ni religion ni probité.

Le sexe s'exemptoit de la preuve par les armes : mais quelque parent ou ami de la femme accusée pouvoit prendre son parti. On ne refusoit pourtant point une femme qui demandoit à se défendre par le combat ; sa résolution prouvoit une force furnaturelle, & donnoit de grandes esperances sur son innocence. Quant aux hommes, la trop grande jeunesse, ou la décrépitude & l'infirmité, les exemptoient. Les comtes, par leur qualité ; les prêtres, par leur caractère, avoient le droit de se choisir un champion, ou de disputer de leur vertu par procuration. Il

se trouvoit de ces champions tant qu'on vouloit, qui moyennant une somme, ou par amitié pour les accusés, s'offroient au combat. Les champions faisoient serment avant le combat, qu'ils n'useroient d'aucune supercherie, ni d'opération magique, (car dans ce tems on croyoit à la magie) de peur qu'en dépit du bon droit, le diable ne fit tourner la chance en faveur de la mauvaise cause; & les juges, pour plus grande sûreté, les examinoient & les visitoient. La fin du combat étoit d'absoudre le coupable quand il étoit vainqueur par lui-même ou par ses champions, ou de le condamner s'il étoit vaincu.

» Les fréquentes innondations des
 » Barbares, dit notre auteur, qui soumirent toute l'Europe aux caprices féroces & sauvages des peuples qui s'y étaient blirent, donnerent à tous les esprits ce germe violent & martial, & cette inclination aux armes qu'ils appelloient *courage*, & que nous appellons *ferocité*; comme nous nommons *prudence*, ce qu'ils nommoient *lâcheté*: car il est bien difficile, quand les mœurs changent, que les sentimens ne changent

» pas. Rien ne leur paroissoit bien acquis,
» si la force n'en étoit le titre : leurs ar-
» mes étoient leurs juges ; les plus forts
» resterent les maîtres ; & la possession est
» devenue un droit aux successeurs de
» ceux qui n'avoient pris que la violence
» & la tyrannie pour le leur. Les conti-
» nuelles révolutions, les inquiétudes
» dans les peuples, les séditions dans les
» villes, le massacre subit dans les pro-
» vinces prouvoient bien que chaque hom-
» me se regardoit comme un chasseur.
» Cette chasse pourtant changea d'objet ;
» les hommes soumis, on dompta les bê-
» tes ; peu à peu, à ces exercices se joi-
» gnirent les joûtes & les tournois. De
» toutes ces provinces, si furieusement
» agitées, aucune ne reçut de plus vives
» secousses que l'Italie. Attila, Odoacre,
» Théodoric, Genseric & Alboin y me-
» nerent tour à tour les Huns, les Héru-
» les, les Ostrogoths, les Vandales & les
» Lombards. L'Italie se délivra de ses ty-
» rans, mais ne perdit point les vices &
» la férocité qu'elle avoit pris d'eux. Les
» empereurs d'Occident & les François y
» portèrent de nouveaux troubles ; bien-
» tôt vinrent les inimitiés entre les em-
» pereurs & l'église Romaine ; & les guer-

» res civiles que la religion , cette fille
 » de la paix , avoit causées. Thémis gé-
 » missoit sous l'oppression des armes , &
 » ne pouvoit faire entendre sa voix , fau-
 » te de juges integres ou éclairés , qui lui
 » servissoient d'interpretes. La regle du
 » droit étoit le pouvoir ; & la mesure du
 » pouvoir étoit la force : siecle semblable
 » à celui de Marius , où le fracas des ar-
 » mes étouffoit les leçons de Thémis. Ce
 » trouble & ces horreurs durerent jusqu'en
 » 1128. Sous l'empereur Lothaire , où les
 » pandectes & le code furent rédigés à
 » Ravennes. *

CE goût des duels sortit de l'Italie ,
 pour infester les autres provinces pos-
 dées par des nations guerrieres. Il est aisé
 de conjecturer comment il a passé en
 France , dont les rois , depuis Charle-
 magne , possedoient avec l'empire la
 partie de l'Italie , appellée aujourd'hui la
 Lombardie. Par cette même raison , il
 se répandit chez les Allemands. Le com-
 merce & les conquêtes des François dans
 l'Espagne l'y ont porté , & sur-tout en

* Le code seul fut fait à Ravenne , & les pan-
 dectes à Amalfi; du moins est-ce l'opinion la plus
 reçue parmi les jurisconsultes.

Catalogne. Ce ne fut qu'au tems des rois catholiques & de Charles V. leur successeur, que l'Italie sembla être le rendez-vous & le théâtre de tous les peuples de l'Europe : la multitude des nations, & conséquemment la confusion causée par la variété des langues, & la diversité de coûtumes, de mœurs & de caractères, causa des duels sans nombre, & obliga les souverains, poussés par un motif de piété, à en entreprendre l'entière extinction, aidés des fulminantes censures du concile de Trente.

JUSQUES-LA voilà une idée des duels un peu confuse. Aussi l'auteur n'en reste-t-il pas là. Il détaille ensuite les faits & les événemens qui peuvent débrouiller sa matière, & nous montrer dans le plus grand jour la véritable origine, les progrès & les variations de l'usage des duels judiciaires.

FREDERIC I. dit Barberousse, tenta le premier de calmer cet esprit de division, de rapine, de tyrannie & de révolte répandu dans tous les peuples de l'Europe ; on trouve dans le droit féodal plusieurs loix qu'il donna dans cette vûe. Il ordonna la peine de mort pour le vol,

le meurtre , & les autres forfaits , qui blessent essentiellement la société. Il obligea ses sujets nobles à l'observation de ses loix , par un serment qui se renouvelloit de cinq ans en cinq ans. Peu à peu elles se répandirent dans l'Europe , dont les divers souverains les adopterent , & les mirent en vigueur. Le même Frederic ordonna que quiconque se croiroit en droit de revendiquer un bien usurpé , auroit à défier son rival avant trois jours ; faute de quoi il seroit déclaré perturbateur de la paix & de la foi publique , s'il se mettoit en devoir de recouvrer par force ce qu'il prétendroit lui appartenir.

Il est aisé de comprendre comment le nom de défi s'est confondu avec celui de duel , en considérant que le défi & le duel se suivoient immanquablement , puisque sans doute dans ces sortes d'appels de noble à noble devant des juges , les explications étoient dures , empêtrées , & finissoient par le combat. L'appel étoit encore une espece d'accusation , intentée , devant le roi , contre quelqu'un qu'on prétendoit coupable de trahison ou de félonie , avec offre de la prouver par son corps en combat singulier contre l'accu-

cusé. Si l'accusé ne se présentoit pas dans le tems donné, il étoit réputé traître, & comme tel banni du royaume. S'il se présentoit au contraire, & se défendoit contre son accusateur, le roi leur nommoit le jour, le champ & les juges pour le combat & les armes. Ceux qui devoient combattre se donnoient des gages l'un à l'autre, ou se les envoyoient par leur hérault d'armes ou leur commissionnaire. Ce gage ordinairement étoit un gand, que l'accusateur jettoit par terre, & que l'accusé devoit relever, s'il acceptoit le combat.

PHILIPPE-LE-BEL, dans une ordonnance donnée à Paris en 1300. ou 1306. pour permettre le duel dans une affaire, exigeoit la réunion de ces quatre chefs; la certitude du crime, la qualité du crime, la noirceur & la trahison dans le crime, & la note d'infamie dans l'accusé. Il falloit encore que l'accusateur & l'accusé fussent de même rang; que le crime attaquât la personne & non pas les biens seulement. Dans ce même édit, le roi détermine la forme & les cérémonies qu'il vouloit qu'on pratiquât lors du combat.

L'ACCUSATION intentée, le combat regardé comme nécessaire, le jour & le lieu marqué, le roi nommoit le juge du champ, qui étoit le gouverneur de la province des parties, ou le général des troupes pour des militaires. Le champ-clos devoit être de 80. pas de long, sur 40. de large, entouré d'une barriere, & terminé par deux pavillons, l'un à la droite du prince pour l'accusateur, l'autre à sa gauche pour l'accusé. Au jour, & au moment nommé, ils devoient se trouver au champ, armés des armes convenues entr'eux; le long du chemin ils devoient faire des signes de croix, & être remplis de la grande action qu'ils alloient faire.

DANS le champ, le hérault déclaroit à haute voix le motif de ce duel, les conditions du combat, & les défenses aux spectateurs, de donner ou de jeter des armes aux combattans; de se présenter à cheval, à peine d'être dégradé de noblesse pour un noble, ou d'avoir une oreille coupée pour un roturier; d'entrer dans la barriere sans l'ordre du roi ou du juge, sous peine de mort. Il falloit regarder le combat sans esprit de parti,

sans crier, tousser, murmurer, faire des signes, ou telle autre chose, qui pût distraire l'un, & donner de l'avantage à l'autre.

LE hérault, allant à l'une des portes, appelloit l'accusateur qui devoit s'y présenter à dix heures du matin, comme l'accusé à midi (depuis l'heure fut laissée à la volonté du juge). L'accusateur se présentoit au connétable, ou à quelque officier militaire, à qui il répétoit son accusation, & faisoit de nouveaux sermens sur les motifs d'honneur & de vérité qui le guidoient; il s'engageoit à disputer à pié ou à cheval, armé ou défarmé; à combattre avec armes égales; protestant en même-tems contre toute supercherie, magie & trahison de la part de son adversaire; & demandant, si les heures du jour présent ne suffisoient pas à leur duel, qu'on leur accordât quelques heures du lendemain; si l'accusé ne paroifsoit pas, qu'il ne fut plus écouté, ni l'accusateur obligé de répondre; & qu'on lui permit enfin d'apporter avec lui de la nourriture pour un jour, tant pour lui qu'en pour son cheval.

L'ACCUSATEUR, entré dans le champ

clos , après avoir demandé au juge la permission de combattre avec les armes qu'il avoit apportées , se rétiroit dans son pavillon. Le hérault appelloit ensuite l'accusé , qui faisoit à peu près les mêmes cérémonies que l'accusateur. Celui-ci , armé comme pour combattre , venoit à pié avec ses parens & amis , se jettoit aux genoux du roi , & devant un crucifix , affirmoit avec serment la justice de sa cause ; puis il retournoit à son pavillon , & l'accusé venoit en faire autant.

C E s sermens faits de part & d'autre , on les amenoit ensemble ; & tous deux à genoux , la main droite sur le crucifix , & s'embrassant de la main gauche , le maréchal les avertissoit des dangers que le parjure d'entr'eux courroit pour le salut de son ame. Ordinairement ces remon- ces faites militairement n'opéroient au- cune conversion ; ils persistoient donc dans leur dessein de combattre , & pro- nonçoient encore avec de nouveaux ser- mens , & de nouvelles exécrations , la promesse de n'user d'aucun caractere , ni pouvoir magique , sortiléges , talismans , ou amulettes , &c. & de ne se réserver que le bon droit , le cheval & les armes ,

Ensuite les deux combattans se donnoient la main droite ; l'accusateur prononçoit son accusation à haute voix , l'autre lui donnoit son démenti du même ton ; & après un troisième serment fait , que la haine & la vengeance n'entroient point dans les motifs du combat , mais que la religion & la vérité en étoient les seuls principes , le crucifix bâisé , ils retournoient chacun à leur pavillon. Le crucifix étoit emporté hors de la barrière , comme témoin inutile d'une action sanginaire & barbare. Aussi-tôt le hérault crioit trois fois aux deux combattans : *Faites votre devoir.* Ils montoient à cheval , & se présentoient à la barrière , l'un d'un côté , l'autre de l'autre : & le maréchal , criant trois fois : *laissez-les aller* , jettoit le gand qui avoit servi de gage , & se retiroit.

Le combat fini , les gages de la bataille restoient au vainqueur , soit que son adversaire eût avoué son crime & se fût rendu , ou qu'il eût été obligé de sortir vif ou mort de la barrière , ou que , sorti de la barrière , il n'eût pu combattre dehors. Quelquefois pourtant un des combattans sortoit de la barrière ,

sans être réputé vaincu , soit par une ter-
reur de son cheval qui l'emportoit , soit
par d'autres accidens imprévûs.

Le vainqueur s'alloit présenter au roi
qui le déclaroit absous & innocent , & il
s'en retournoit au milieu des applaudisse-
mens des spectateurs & des caresses de
ses amis. Le vaincu , s'il n'étoit pas mort
sur le champ de bataille , étoit dépouillé
de ses armes , qu'on jettoit çà & là igno-
minieusement dans le champ - clos , où
il restoit lui-même. S'il étoit mort , après
l'avoir désarmé de même , on le laissoit à
terre , jusqu'à ce que le juge en eût dé-
cidé autrement. Les armes & le cheval
appartenoient au maréchal ; & le hérault
déclaroit à haute voix qu'il étoit défendu
à toute personne de renouveler la dé-
mande dont le vainqueur venoit de se
liberer , sous peine de rébellion & de
punition corporelle.

EN Espagne , les cérémonies étoient
presque les mêmes ; on partageoit aux
combattans le champ & le soleil par par-
ties égales ; & pour terminer le combat ,
le juge jettoit à terre un bâton doré qu'il
tenoit dans sa main.

LA bataille une fois commencée , si l'accusateur & l'accusé n'étoient pas vaincus , vers la nuit , & même plutôt si c'étoit la volonté du roi , les juges les faisoient sortir hors du champ , & les mettoient dans une même chambre , leur donnant une égale portion de nourriture & de boisson ; le lendemain ils retournoient au combat avec les mêmes armes & le même cheval , ce qui s'exécutoit pendant trois jours , après lesquels , si le combat n'avoit rien décidé , l'accusé étoit déclaré absous , & l'accusateur puni comme vaincu .

CE L V I qui accusoit plusieurs personnes , devoit combattre contre toutes , à des jours différens , ou dans le même jour , à sa volonté . Quand plusieurs en accusoient un seul , ils choissoient entre eux celui qui seroit son adversaire . Qui conque accusoit une ville entiere de trahison , étoit obligé de combattre seul contre cinq citoyens de cette ville ; & s'il étoit vaincu par les cinq , la ville étoit purgée d'infamie .

P A R M I les raisons de se disculper du combat , les unes , felon l'auteur Espagnol , étoient absolues , les autres ref-

pectives ou conditionnelles. La foiblesse du sexe mettoit dans la premiere classe d'exemption les femmes accusées ; la tendresse de l'âge y plaçoit aussi les adoleſcens ; la vieillesſe & l'infirmité étoient aussi des titres. L'exemption respective ou conditionnelle étoit quand l'accusé se trouvoit supérieur à l'accusateur, cas dans lequel il étoit le maître d'accepter le combat, ou de donner un homme égal à son accusateur, pour combattre en sa place. Les coupables, dont les crimes portoient avec eux l'infamie & le deshonneur, étoient incapables de demander le duel, & restoient livrés aux peines corporelles dûes aux malfaiteurs. Si dans les duels, l'accusé étoit privé de quelqu'avantage, l'adversaire devoit être en combattant dans la même situation ; il devoit se couvrir un œil, si l'accusé étoit borgne ; se lier une jambe, si l'accusé étoit boiteux ; s'attacher un bras le long du côté, si l'accusé en étoit privé : par ce moyen, les conditions devenoient égales, & le combat plus juste. Que notre Licurgue moderne a grande raison de nous dire que, comme il y a une infinité de choses fâches, qui sont menées d'une maniere très-folle, il y a aussi une infi-

nité de choses folles , qui sont conduites
d'une maniere très-sage !

PARMI les champions qui s'offroient ,
les uns le faisoient par amitié & étoient
respectés , les autres se louoient pour de
l'argent & étoient réputés infames ;
aussi alloient-ils la tête rasée , pour mar-
que de leur ignominie & de leur bassesse.
Ces sortes de champions combattoient à
pié. Je les comparerois volontiers à ces
forts des rues de Londres , qui donnent
leurs dents , leurs membres , & même
leur vie , pour quelques schellings.

LES duels , dans l'Italie , avoient aussi
les mêmes regles , avec cette petite dif-
férence , que le défi se faisoit par cartel ,
qu'on répandoit au-tour du domicile de
son adversaire , qui lui-même répondoit
par un autre cartel. Ces actes de défi
étoient ordinairement remplis d'injures
grossières , & ne se permettroient aujour-
d'hui , tout au plus , que sur nos ports &
dans nos halles. Ils étoient autorisés &
constatés par le cachet de l'attaquant ;
(car autrefois , savoir mettre ses armes
sur quelqu'aoste , étoit la seule science de
la noblesse , qui eût même crû déroger ,
si elle eût joint sa signature au cachet .

Il n'étoit pas d'un homme bien né de faveur écrire , ou même lire : faire un livre , c'eût été une flétrissure éternelle. Aussi les laissoit-on faire aux moines.) Celui qui , en Italie , manquoit au rendez-vous , étoit deshonoré jusques pardelà sa mort ; car celui qui avoit été son adversaire , pouvoit lui faire refuser les derniers honneurs , & faire jeter son cadavre à la voirie , comme indigne d'être renfermé dans une terre , qui l'avoit porté à regret.

UN exemple prouvera combien c'étoit une chose honteuse de manquer au deffi. Un soldat , obligé de faire un voyage , pria son camarade d'avoir soin de sa femme & de sa famille : celui-ci profitant de l'absence du mari , viola la femme : le mari de retour , elle lui raconta son malheur , & la perfidie de son ami. Furieux de son affront , il appella son adversaire à un duel public ; mais il mourut lui-même la veille du combat. Son indigne adversaire , charmé de cet événement qui lui assuroit la victoire , se présenta à la barriere au jour marqué ; les parens du défunt , voyant l'infamie qui alloit couvrir sa mémoire , s'il ne se

présentoit pas en champ-clos (car il ne crurent pas que la mort lui fût une excuse suffisante) résolurent d'arranger son cadavre entre deux planches bien liées, de le placer sur le cheval, & de le présenter à la barrière conduit par un domestique, qui croit à haute voix, *justice*. L'adversaire, qu'un semblable spectacle devoit toucher, obstiné dans son procédé noir, prend sa course contre le cadavre, & donnant un choc furieux contre les planches qui le tenoient, brise sa lance, & son cheval épouvanté l'emporte hors de la barrière. Les esprits des assistans furent tellement remués de ce spectacle, qu'ils crierent tous unanimement que sûrement l'accusé avoit commis l'adultere, obligerent le juge à s'assurer de sa personne ; & bientôt convaincu par des preuves certaines, il fut envoyé au supplice.

EN Italie, tous les seigneurs féodaux pouvoient accorder le champ-clos à deux antagonistes ; en France, il n'y avoit que le roi, le parlement de Paris, la cour souveraine de Dauphiné, & le connétable qui le pussent ; & en Espagne, le roi seul. La victoire dans les duels se décidoit

de cinq façons: par le trépas d'un des combattans, par l'aveu de sa défaite, ou par sa défaite même bien avérée aux yeux des assistans, par la rétractation de ce qu'il avoit soutenu pour vrai, & enfin par sa fuite hors de la barrière, ce qui étoit le plus ignominieux. Le vaincu, outre l'infamie dont il étoit couvert, restoit prisonnier de son adversaire, obligé aux frais du combat, & au payement de sa rançon; s'il ne vouloit ou ne pouvoit pas se racheter, il servoit cinq ans son vainqueur, mais dans des emplois décens & du ressort d'un cavalier.

L'AUTEUR Espagnol, pour l'honneur de sa nation, rapporte divers duels de remarque; mais il étoit inutile qu'il se mit en frais, pour apprendre aux Etrangers que les Espagnols sont braves & vindicatifs; ce que je ne dis point par forme d'invective, car tout homme de courage, souffre impatiemment l'injure; & il n'y a que des poltrons, des philosophes, ou des saints qui prennent sur eux de pardonner.

COMME le dessein de l'auteur n'est point de justifier l'usage du duel que l'Eglise a réprouvé, il se contente d'é-

noncer les raisons d'œconomie & de politique qui animoient ceux qui l'ont permis. La grande règle en matière de législation, est de proportionner les loix aux lieux, au tems & au caractère des personnes qu'elles doivent régir, comme l'a si bien démontré l'illustre auteur de l'Esprit des loix. Ainsi, une nation féroce exige des loix plus sévères qu'un peuple doux & pacifique ; les sujets, en tems de paix, se contiennent avec moins de rigueur dans l'obéissance qu'en tems de guerre. Enfin, partout où l'habitude d'un crime regne, il faut une plus grande force dans les loix pour l'extirper & le détruire.

Ces motifs servent au moins d'excuse aux duels, pour les tems où les coutumes les ont introduits, & où ils furent permis par les loix. Quant aux raisons tirées de la religion & des mœurs, on répond d'abord que la religion & les mœurs ne s'opposent pas plus au duel judiciaire, qu'aux tortures ; puisqu'il n'est pas moins possible, qu'un accusé criminel résiste à la violence de la question, qu'il l'est que ce même accusé batte & subjugue son accusateur. Que cependant, malgré cet

inconvénient commun aux duels & aux tortures , on a gardé les tortures , tandis qu'on a reprimé les duels ; mais ce raisonnement nous paroît plutôt concluant contre l'usage de la question , que favorable à celui des duels.

EN second lieu , laissant à part les duels ordonnés ou permis pour des causes légères , on trouve surtout soutenables ceux qui avoient pour objet le jugement des crimes capitaux ; car , si , dit-on , l'accusé étoit criminel , il méritoit la mort qu'il recevoit de son antagoniste . Si au contraire l'accusateur avoit déposé faux , il méritoit celle qu'il vouloit faire subir à l'accusé , & il étoit assez dans l'ordre que ce fût de lui qu'il la reçût .

RESTENT les deux cas où , l'accusation étant vraie , l'accusateur périssoit ; & l'opposé , où , l'accusation étant fausse , l'innocent accusé succomboit . On répond à ces inconvénients , que dans ces cas , la religion doit persuader avec une foi sincère (il falloit seulement dire qu'elle persuadoit , car l'un est un fait constant , & l'autre , une maxime fausse & de dangereuse conséquence) que la mort de l'innocent étoit un juste châtiment de Dieu ,

infligé pour d'autres fautes. La politique , ajoute - t - on , devoit dire , (ou plutôt disoit ,) que ces évenemens sont au-dessus des loix , comme il arrive dans bien d'autres cas , où les législateurs , le flambeau à la main , sont plus que tous les autres plongés dans les ténèbres.

ON répond encore que ce qu'il y a de déraisonnable & de hasardeux dans cette forme de jugement , cédoit à la considération d'éviter par-là un plus grand mal , à savoir , l'horreur des parjures ; que ce puissant motif a souvent décidé l'Eglise en faveur de cet expédient , pour empêcher les faux sermens. Mais outre qu'il n'est pas vrai , comme nous l'avons déjà remarqué , qu'on évitât par-là le parjure , il faut dire encore qu'il n'est jamais permis de faire un mal pour qu'il en arrive un bien.

ENFIN , dit - on , l'honneur offensé étoit un motif assez puissant , pour qu'il dût être permis de le défendre aux risques de la vie , puisque la vie vaut à peine autant que l'honneur , & que la perte de l'une est l'ouvrage d'un instant qui termine tout , au lieu que la perte de l'autre jette dans un opprobre éternel. Mais

nous

nous répondons à notre tour, que ce n'étoit pas bien pourvoir à la sûreté de l'honneur, que de la compromettre au hasard d'un combat douteux, qui par son événement ne décidoit rien.

NOTRE auteur, assez favorable aux duels, n'approuve pourtant pas l'usage des champions. C'étoient, dit-il, les amis qui intervenoient de bonne foi pour les coupables, tous deux innocens, qui étoient exposés à la peine qu'ils n'avoient pas méritée, & que méritoit seul l'un ou l'autre de ceux dont ils prenoient les intérêts.

L'AUTEUR finit cette dissertation, par une recherche fort exacte des défenses de l'usage du duel par les papes, les empereurs & les rois; les décisions des conciles, du droit canon, & du droit civil n'y sont point omises. Mais cette détestable coutume, malgré les législateurs & les loix, malgré les thiaries & les couronnes, malgré tout ce que la religion & l'humanité ont de plus sacré & de plus auguste, est une hidre, dont une tête coupée en reproduit mille. Quel Hercule combattra ce monstre, sans crainte d'en être lui-même la victime? ce monstre est

l'Honneur : il nous parle à tous , & malheureusement d'une voix qui n'est que trop écoutée. Eternel Protée , il se déguise sous toutes nos passions , pour tyranniser notre ame. Tantôt c'est l'ambition , qui nous fait voir un concurrent indigne de nous ; tantôt c'est l'intérêt qui nous montre un perfide ravisseur , sur le point d'enlever le fruit de nos travaux , ou de ceux de nos ancêtres ; ici c'est le foible amour armé de la violence & des fureurs de la jalouſie cruelle ; là c'est l'insinuant amour propre qui ne peut souffrir l'éloge d'autrui , quand il entend vanter des qualités qui lui manquent , & des vertus qu'il ne pratique pas. Barbare Prométhée , de quel terrible limon ton caprice a-t-il donc formé le cœur de l'homme ? De quel feu l'a-t-il animé ? employas-tu les fables du Cocite ? Pris-tu les flammes du tartare , ou les carreaux du tonnerre vengeur ?

*O furor ! o homines ! dirige Prometheos artes !
Quam bene , post Pyrrham , tellus pontusque
vacassent !*

En mortale genus ! Stat. Thebaïd.

SUITE des discours politiques de
M. Hume. Second discours, sur le
luxe.

NOUS avons rendu compte, dans le volume précédent, d'un discours de M. Hume sur le commerce, tiré de ses *Discours Politiques*, ouvrage très-estimable en tout pays : nous allons analyser son discours sur le luxe, tiré de la même source, & traité avec la même solidité.

M. Hume commence par fixer la signification du mot *luxe*, qui n'a en lui-même qu'une signification vague, puisque ce qui est luxe pour une personne, ne l'est pas pour une autre ; ce qui l'est pour un particulier, ne l'est pas pour un prince ; ce qui l'est dans un petit état, ne l'est pas dans un grand ; ce qui l'est pour un jeune homme fort & robuste, ne l'est pas pour un vieillard ou pour un infirme. Mais faisant abstraction des personnes & des lieux, pour fixer ce qu'on entend en général par luxe, il le

définit un raffinement étudié dans la recherche des plaisirs sensuels ; plaisirs , au reste , qu'il ne condamne pas en eux-mêmes , lorsqu'ils ne prennent rien sur la vertu & les devoirs moraux ; lorsque , pour se satisfaire , on ne fait tort ni à autrui , ni à soi-même.

» LE luxe étant donc , continue l'auteur , innocent ou répréhensible , suivant les circonstances , les uns l'ont excusé , & même loué jusques dans ses excès , comme avantageux à la société ; tandis que d'autres , au contraire , n'envisageant que ses inconvénients , l'ont réprouvé sans miséricorde , quelque modéré qu'il fût , comme source de la corruption , des désordres & des factions qui troublent & offensent la police.

L'AUTEUR vise à corriger ces deux extrêmes , en prouvant , premierement , que les siècles du raffinement , en matière de luxe , sont les plus heureux & les plus vertueux : en second lieu , que quand le luxe cesse d'être innocent , il cesse d'être utile ; & que s'il est poussé plus loin , il devient pernicieux , sans être pourtant ce qu'il y a de plus dangereux à la société.

On diroit que M. Hume ait eu pour objet de combattre ce fameux discours contre les sciences & les arts, qu'une académie a couronné, sans en adopter sans doute les principes. Car, comment supposer qu'une académie puisse penser davantageusement des sciences & des arts?

POUR établir sa première proposition, voici comme raisonne M. Hume : » Les vrais principes du bonheur sont l'action, le plaisir & le repos : & quoique ces trois élémens doivent être mêlés en proportions différentes, selon les dispositions particulières de la personne ; le défaut d'un des trois détruit, en quelque façon, toute la masse. Le repos ne semble pas, du premier abord, beaucoup contribuer à nos plaisirs : mais de-même que le sommeil, il est nécessaire à la foiblesse humaine, qui ne peut pas plus soutenir une suite continue de plaisirs, qu'un enchaînement perpétuel d'affaires. D'une autre part, le repos trop prolongé engendre une langueur léthargique, qui anéantit tout sentiment de plaisir. L'éducation, la coutume & l'exemple servent beaucoup à tourner notre esprit vers quel-

» qu'un de ces trois moyens de félicité.
» Heureux, quand ces divers mobiles nous
» portent principalement à l'action & au
» plaisir ! Car, (nous venons de le dire
» déjà) les indolens n'ont point de sensa-
» tions agréables, pas même dans l'inac-
» tion qu'ils aiment tant. Or dans le tems
» où regne l'industrie, les hommes trou-
» vent à la fois, dans les arts, & l'action
» le plaisir : l'action, parce que leur es-
» prit, en s'occupant, acquiert par là une
» nouvelle vigueur, augmente ses puif-
» fances, & perfectionne ses facultés ; le
» plaisir, parce que les arts mêmes, com-
» me par reconnaissance du soin qu'ils ont
» pris de les cultiver, leur fournissent de
» quoi satisfaire honnêtement les appétits
» naturels, & prévenir les vices dont l'oisif-
» vité est la source. Bannissez les arts de la
» fociété, vous privez les hommes & de
» l'action & du plaisir, en ne laissant à leur
» place que l'indolence ; vous détruissez
» même les charmes de l'inaction qui
» n'est jamais agréable, que lorsqu'elle
» succede au travail.

» L'industrie & le rafinement dans les
» arts mécaniques mènent au rafinement
» des arts libéraux ; ils se prêtent mu-

» fuellement des secours; & les uns ne
» peuvent atteindre à la perfection, sans
» l'aide des autres. L'esprit du siècle les
» embrasse tous; & les hommes étant
» une fois réveillés de leur assoupisse-
» ment, ils se tournent de tous côtés,
» & appliquent leur activité à chaque art
» & à chaque science.

» PLUS les arts & les sciences font de
» progrès, plus les hommes deviennent
» sociables; ils prennent goût à acque-
»rir & à communiquer des connoissan-
»ces; & par cette habitude de s'entre-
»tenir les uns avec les autres, ils devien-
»nent plus humains. C'est ainsi que l'in-
»dustrie, les connaissances & l'humanité
» sont liées par une chaîne indissolu-
»ble: aussi les voyons-nous toujours
» fleurir dans les siècles polis, qui ne
» manquent pas d'être ceux du luxe.

» L'AUTEUR ajoute, que plus les
» hommes raffinent sur les plaisirs, moins
» ils tombent dans des excès; parce que
» rien ne détruit plus l'essence des plai-
»sirs, que de les outrer; & si certains
» vices légers sont plus fréquens dans les
» siècles polis & luxurieux, il y en a
» de plus grossiers qui le sont beaucoup
» moins.

ENSUITE, après avoir montré que l'industrie, les connaissances & l'humanité contribuent à la grandeur & à la puissance des états, il prétend prouver qu'ils n'amollissent point le courage ; car, si la politesse & l'urbanité font perdre à la colère quelque degré d'impétuosité, cette perte est plus que compensée par le sentiment d'honneur, qui est un principe plus fort, plus constant & mieux réglé. De plus, le courage ne peut être ni constant ni utile, s'il n'est accompagné de la discipline & de l'habileté militaire, qui se trouvent rarement chez les peuples non polisés. » C'est, dit M. Hume, une singularité remarquable dans les anciens Romains, d'avoir su se faire une discipline militaire, avant que d'être polisés ; & c'en est une tout aussi particulière aux Italiens d'à présent, qui sont le peuple le plus civilisé de l'Europe, de n'avoir pas l'esprit martial. Ceux qui attribuent la mollesse des Italiens à leur luxe & à leur goût pour les arts, n'ont qu'à jeter les yeux sur les François & les Anglois, dont la bravoure est aussi incontestable que leur penchant pour le luxe, & leur application au commerce. Les histo-

» riens *Italiens* nous donnent une rai-
» son plus satisfaisante de la mollesse de
» leurs compatriotes. Ils nous appren-
» nent que les souverains de l'*Italie* quit-
» terent tous les armes à la fois : l'aristo-
» cratie Vénitienne devint jalouse de ses
» propres sujets ; la démocratie Florenti-
» ne s'appliqua entièrement au com-
» merce ; *Rome* fut gouvernée par des
» prêtres, & *Naples* par des femmes.

L'AUTEUR ensuite s'efforce de répondre à la grande objection contre le luxe, tirée de l'exemple de la république *Romaine*, qui, selon tous les historiens, fut ruinée par le luxe *Grec* & la mollesse *Asiatique*. Il dit que les écrivains se sont mépris sur la cause de sa décadence, en attribuant au luxe & aux arts ce qui réellement provenoit de la mauvaise constitution de son gouvernement, & de l'étendue illimitée de ses conquêtes. Il assure, qu'il n'y a rien de plus propre à restringer, ou régler le désir du gain, que l'honneur & la vertu, qui, dit-il, abondent toujours plus dans les siècles où brille le luxe : maxime, dont M. Hume nous permettra de douter, surtout par rapport à la vertu, qui sympathise beau-

coup plus avec les mœurs simples & frugales, qu'avec la manie des richesses, des voluptés & du faste.

Pour appuyer néanmoins ce qu'il avance, il cite l'exemple de la *Pologne*, où les sciences & les arts sont moins cultivés qu'en aucune autre partie de l'*Europe*, & qui est cependant le pays, où la vénalité & la corruption publique sont le plus à la mode. Il ajoute, que la liberté n'a jamais plus fleuri en *Angleterre*, que depuis l'introduction du luxe & des arts; & que la Chambre des Communes, qui est le soutien du gouvernement populaire, doit toute sa puissance au commerce. Où prend-on donc que le luxe enlève l'esprit de liberté, de franchise & de patriotisme?

Il vient ensuite à l'autre partie de sa thèse, que quand le luxe cesse d'être innocent, il cesse d'être utile; & que s'il est poussé plus loin, il devient pernicieux, sans être ce qu'il y a de plus pernicieux à la société.

Les plaisirs des sens, dit-il, deviennent des crimes, quand on y sacrifie tous ses moyens, & toutes ses facul-

» tés, au préjudice des devoirs de bien-
 » faissance & de générosité : mais ce n'en
 » seroit pas, si l'on s'étoit réservé de quoi
 » fournir à l'éducation de ses enfans, au
 » soutien de ses amis, & au soulagement
 » des pauvres. Le luxe, au contraire,
 » tourne alors au profit de la société,
 » puisqu'il produit de la consommation,
 » & par la circulation des espéces fait
 » vivre des milliers d'hommes, de ce qui,
 » réservé par un seul, lui eût été inutile. »

PAR rapport au luxe excessif, l'auteur avoue que c'est un vice ; il ne trouve pas qu'on l'excuse, en disant qu'il est la source du travail, & qu'il nous sauve de bien d'autres vices ; car outre qu'un luxe modéré suffiroit pour cet effet, le bien qu'il peut produire ne le change pas de nature. Il a cela de commun avec tous les autres vices attachés à notre espece, que c'est un poison qui sert d'antidote à d'autres poisons : mais comme une nourriture saine & pure vaut toujours mieux que le poison le mieux corrigé, la vertu est une digue bien plus puissante contre un vice, que ne peut être un vice opposé.

» SANS doute, ajoute-t-il, que si l'on
 » pouvoit supprimer tous les vices, on

K vj

» pourroit aussi délivrer l'homme de tous
» ses maux, puisqu'il n'en éprouve aucun
» qui n'ait pour cause quelque vice : mais
» il faut les supprimer tous, sans excep-
» tion. Car si on en laisse une partie, ce
» sera pis que si tous eussent subsisté : ils
» se servoient de correctif l'un à l'autre.
» Si , par exemple , vous bannissez le
» luxe excessif , sans bannir , en même
» tems , la paresse , l'amour de soi-mê-
» me & l'insensibilité pour les autres ,
» vous ne faites que diminuer l'industrie
» dans l'état , sans rien ajouter à la bien-
» faissance , ni à la générosité des hom-
» mes. Disons donc que deux vices op-
» posés peuvent être plus avantageux
» qu'un seul ; mais ne disons jamais que
» le vice est avantageux en lui-même. »

ENFIN , l'auteur conclut , en disant
» que le luxe immoderé est la source de
» plusieurs maux ; mais qu'il est générale-
» ment préférable à la paresse & à l'oisivi-
» veté , qui d'ordinaire le remplacent , &
» font bien plus de mal à la société , qu'il
» n'auroit fait , si on l'eût laissé subsister. »

Airs Iroquois.

N^o. I. Air de Visite, lourd et égal.

Dansé dans la Visite.

N^o. II. Air de Guerre. Vis.

Ega 8ennoten, iega-8ennoten, é, he! Ega 8ennoten en, en! Ega 8ennoten é he!

N^o. III. Air Funèbre, très lent

Tsia-ton-te-ni-on Ka, ahi ahi! (S8 ari 8.. Sta-annon K8e, ahi! ahi! Se 8annon harrata-nion, ahi ahi! (Onnen Saga - ri - 8a - tot ahi! ahi!

Remarques sur les trois airs Iroquois.

LA première partie de cet air (n°. 1.) se chante à deux tems, dont les nottes sont lourdes & égales; la seconde partie est un trois-tems gai & détaché. Les *Iroquois* appellent la première partie *entrée de visite*, & la seconde *danse de visite*. Lorsqu'ils se voyent les uns les autres par cérémonial, celui qui va voir l'autre l'aborde avec cette musique, tenant d'une main une grande coquille remplie de petites, & de l'autre deux plumes séches qu'ils appellent *caducée*; cette coquille & ces plumes leur servent à marquer la cadence qu'ils accompagnent de mouvemens, qui ne ressemblent en aucune maniere à notre danse. Dans la *danse de visite*, leurs pas sont à trois-tems; au premier leurs piés sont pareillement posés l'un contre l'autre; au second, prêts du talon & éloignés de la pointe; & au troisième, éloignés du talon & prêts de la pointe; ils traî-

uent les piés , à la façon des Anglois dans leurs contre-danses. Les autres gestes & attitudes de cette danse sont plus ridicules que nobles & réglés. Il n'y a point de paroles sur cet air.

CET air (nº. 2.) est consacré de tems immémorial parmi les Iroquois à exciter au carnage. C'est un vrai *cri de guerre* , dont les paroles sont si anciennes parmi eux , qu'ils n'en savent point la signification. Ils ont quelques pratiques dans l'instant du combat , qui peuvent donner une idée de leurs mœurs. D'abord ils se teignent ou se masquent le visage de rouge , de bleu , &c. pour ôter , disent-ils , à l'ennemi l'avantage de les voir pâlir sur le danger , & ne pas communiquer à leurs camarades l'impression de la peur. Il n'y a que les gens de guerre qui se teignent le visage : & chez eux , une femme qui se farde est regardée comme infâme. Ils ont aussi la coutume entr'eux de se reprocher publiquement , à l'instant du combat , les traits de foiblesse ou de poltronnerie qui ont été remarqués dans quelques uns d'eux lors des combats précédens ; & ces reproches animent leur courage , au lieu d'exciter leur ressentiment.

ment. Enfin, celui qui se sent le plus échauffé de l'ardeur du carnage, chante ce cri de guerre; & tous ceux de ses compagnons qui l'environnent, en marquent la mesure par un cri aspiré qui part du gosier, & qui sans doute doit faire plus d'effet sur ces barbares, que nos trompettes & nos tambours n'en font sur nos soldats. Aussi-tôt chaque Iroquois va à la charge, son casse-tête en main. Leurs cheveux sont ramassés en un seul toupet qu'ils jettent en arrière, à peu près comme le portent les esclaves à la Chine. Ils n'ont point de noms ni de surnoms; mais ils se distinguent par familles, qui chacune ont leur devise particulière, qui leur sert d'armoiries, comme la famille du loup, de la tortue, du serpent, de l'anguille, &c. L'air de guerre ci-joint s'appelle parmi eux *cri de guerre de la famille du loup.*

CETTE nation, extrêmement belliqueuse, a l'esprit vif, pénétrant & judicieux: ils sont généreux; & loin d'être capables dans les partages de se faire les uns aux autres aucun tort, la patique constante du chef est de tout donner aux autres, & de ne se rien réservé pour

lui. Ils ont l'expression orientale, & les idées sublimes ; ils sont prompts à mettre des paroles sur tous les airs qu'ils entendent. En voici sur l'air du cri de guerre, qui caractérisent le goût & le génie de ces sauvages.

*Satañaguiron iaguen, ne iaguenitariscon ;
Nous souffrirons également, oui, nous souffrirons ensemble ;*

** Onnontio Raguenni ** odiavvennie agavvennoten,
Pour le roi notre pere, ce maître absolu,
Onkirivvannonv vague, ongueïennagueronnion,
Pour détruire des hommes qui habitent la terre,
Lui onguyvetaxen ionkirivvannonv vague.
Et des hommes méchans, que nous avons à tuer.*

* Comme ils employent toujours des expressions figurées, l'idée d'une *belle montagne*, qui signifie le mot de *Onnontio*, leur a paru la plus noble & la plus convenable pour désigner leur roi.

** Ils n'ont dans leur langue aucune lettre labiale, comme b, f, m, p. Le double w se prononce comme la diphtongue *ou* ; le son de leur voix ne tient ni de la poitrine ni du palais, mais du gosier & du nez : c'est un son creux & renfermé, particulier à leur idiome, qu'ils prononcent les lèvres ouvertes, mais les dents serrées.

CET air (n°. 3.) se chante d'un ton lugubre & presque louré. On tient à la main, en le chantant, une écorce d'arbre tournée en rond, dont on fait une espece de tambour. C'est un hymne destiné à honorer la mémoire des grands de la nation, & on le chante à leurs obseques ; car les Iroquois enterrent leurs morts, quoiqu'en dise l'auteur mal informé des *lettres Iroquoises*, qui avance, sans fondement, que le fils brûle son pere & en avale les cendres. Il ne faut pas, sous prétexte que des gens sont Iroquois, s'imaginer qu'on les peut calomnier tant qu'on voudra. Voici quelques couplets d'une de ces oraisons funébres.

Tsiatontenionka, abi, abi !

Ecoutez tous, helas ! helas !

Sevvannon haratannion, abi, abi, abi, abi !

Vous qui avez du jugement, helas !

Svvarivvissaannonkve, abi, abi !

Vous avez réglé ce cérémonial, helas !

Onnen sagarivvatont, abi, abi, abi, abi !

Pour qu'on l'observe toujours, helas !

Onnenibravven heion , abi , abi !

Il est donc mort , helas , helas !

Agvva rass'nvannen , abi , abi , abi , abi !

*Cet homme de la plus grande réputation ,
helas !*

Hegarontiennenna , abi , abi !

Ce grand arbre , helas !

Tetovagannerakvve , abi , abi , abi , abi !

*Qui nous couvroit de son ombre délicieuse ,
helas ! **

* Après cette espece d'oraison funèbre du défunt , qui est le sujet de la cérémonie , celui qui chante l'hymne , rappelle la mémoire de tous les autres morts de distinction de la nation , & en particulier de celle chez qui se fait la cérémonie ; car il est bon de remarquer que les Iroquois sont divisés en six peuples : ils ne l'étoient autrefois qu'en cinq , qu'on appelloit *les cinq nations* ; mais aux cinq ils en ont joint une sixième par voie de conquête . La façon de vivre , & les moeurs de ces peuples sont différentes de celles des Illinois , & sur-tout des Ischimons , nation cruelle , cannibale & de mauvaïse foi . Nous pourrons dans les volumes suivans en donner des descriptions plus détaillées , d'après les instructions qu'a eu la bonté de nous promettre M. Piquet , Missionnaire en ce pays , où il a fait des conquêtes sans nombre à la religion Chrétienne . Le caractère d'un ministre apostolique étant la modestie & l'humilité , nous savons que

ne ne seroit pas l'obliger , mais nous rendre indignes des offres gracieuses qu'il nous a faites , que d'exalter , dans un ouvrage public , sa candeur , son zèle & sa pieuse adresse à gagner des ames à Dieu. Mais nous ne pouvons nous dispenser de le louer & de le remercier , de ce que , chargé des intérêts du ciel , dont il s'occupe si dignement , il veut bien descendre jusqu'à prendre part à notre entreprise littéraire & la seconder.

On pourra d'autant plus compter sur la fidélité de ce que nous aurons à dire de ce peuple dans la suite , que nous ne ferons qu'exposer les mémoires de M. Piquet ; & celui qui s'expatrie , qui expose journellement sa vie , pour faire triompher la vérité aux yeux d'une nation sauvage , ne sera pas soupçonné de l'altérer , pour tromper ses compatriotes , de qui nous avons osé lui promettre la reconnoissance , en lui donnant toutes les assurances de la nôtre.

COMME il nous est revenu de plusieurs parts des reproches sur ce que nous n'ayons donné que les paroles Vénitiennes de la Barcarole insérée dans notre volume d'Avril , sans traduction ; ce que le public a trouvé d'autant plus à redire , que l'idiome Venitien est un dialecte particulier de l'Italien , que n'entendent pas ceux qui ne savent que le

pur Toscan ; comme pour entendre ici le François, on n'entendroit pas de-même le Languedocien ou le Picard ; nous en allons donner la traduction , par pure complaisance & avec une sorte de regret , cette Barcarolle ayant pour sujet un badinage , que quelques - uns peut-être trouveront un peu trop galant. Avant de finir ce préambule , il faut avertir ceux qui l'ignorent , que le mot *Barcarole* signifie air de barque , c'est - à - dire , air à chanter sur l'eau ; & répond à peu près à ce que nous appellons ici *vaudeville*.

*TRA D U C T I O N de la Barcarolle
insérée dans le vol. d'Avril , entre
les pag. 182. & 183.*

POURQUOI, charmante Ninette,
pourquoi tenir emprisonnés , avec
tant de rigueur , ce blanc sein , ces globes
vivans, que nul mortel n'a vûs ni touchés ?
Ou avez - vous trouvé qu'on doive tenir
dans une pareille torture deux pauvres
innocens qui n'ont jamais fait aucun mal ?

J'ai remarqué que la mélancholie arra-

éhe des soupirs à ces petits infortunés ; j'ai apperçu le mouvement, dont les agitent la colere & le dépit. Ils ne pourront jamais durer dans cet état ; ils ont de la peine même à respirer. C'est une pitié que de les voir tout le jour se débattre contre le mouchoir.

C E sont pourtant deux petits êtres jolis & vifs , qui ne demandent qu'à sauter & à badiner librement. Vous le savez mieux que moi ; il n'y a que deux jours qu'ils sont nés : plus jeunes que vous , ils s'accommodeent peu de l'austere vertu ; ils ne sont pas encore en état de penser à quoi que ce soit.

AVIEZ - VOUS ce sérieux , quand vous étiez à leur âge ? Et votre nourrice vous a-t-elle fait pareil traitement ? Non , elle vous laissoit quelquefois nue : & puisque vous avez bien pu croître sans cette gêne , pourquoi couvrir & fermer ainsi ces pauvres petits opprimés ?

Si vous le faites en vûe du prochain , de peur que mis en liberté , ils ne prennent les coeurs , & ne fassent tourner la cervelle à qui les verra : ne soyez pas vertueuse à demi ; cachez aussi votre bouche , vos yeux , vos traits & toute votre personne ,

MORT.

Nous apprenons de Leipzig, que M. le docteur Mencken, conseiller du roi de Pologne, électeur de Saxe, sénateur de la ville de Leipzig, membre de l'académie de Prusse & de la société des Arcadiens de Rome, est mort le 14 Mars 1754, âgé de 46 ans. La publication des ouvrages, qui jusqu'ici ont paru sous sa direction, tels que sont, les *Acta Eruditorum*, les *Miscellanea Lipsiensia*, les gazettes littéraires écrites en Allemand, &c. ne sera point interrompue par sa mort; & ses héritiers prient tous ceux qui ont protégé & favorisé les travaux de feu M. Mencken, d'être persuadés qu'ils feront tous les efforts imaginables, pour conserver la confiance du public.

FIN.

T A B L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans le JOURNAL
ÉTRANGER, pour le mois de
Mai 1754.

DE F E N S E & critique de
l'Homme de lettres, ouvrage
du P. Daniel Bartoli. Page 1
Extrait d'un mémoire de M. Linnæus,
sur des rats de Norvège, que les
habitans croient tomber du ciel.

36
Lettre de M. de M.... dattée de
Dresde, sur les ruines de Palmyre.

45
Extrait de la Tragédie de Boadicia de
M. Glover, auteur du Poëme de
Léonidas.

57
Suite de l'extrait de l'histoire des Cou-
tumes sacrées & profanes du P.
Carméli.

110

<i>Codicile du Docteur Svvift , tiré des Satyres de Rabner.</i>	144
<i>Extrait d'une dissertation sur les duels & les deffis , tirée des mémoires de l'Académie Royale d'histoire de MADRID.</i>	182
<i>Second discours politique de M. Hume, sur le luxe.</i>	219
<i>Airs Iroquois.</i>	229
<i>Remarques sur les airs Iroquois.</i>	229
<i>Traduction de la Barcarolle insérée dans le volume d'Avril.</i>	236
<i>Mort du Docteur Mencken.</i>	238

APPROBATION.

J 'A Y lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois.
A Paris , ce 13 Mai , 1754.

LAVIROTTE.

5926112
KSIĘGOZBIÓR
LUBLIN
MARCINA ZAMOYSKIEGO
5966 KZ

